# RECHERCHES

## HISTORIQUES ET MÉDICALES

SUR

# LA FIÈVRE JAUNE.

# RECHERCHES
## HISTORIQUES ET MÉDICALES
SUR
# LA FIÈVRE JAUNE,

PAR M. DALMAS,

Docteur en médecine de la Faculté de Paris, Médecin du Roi par quartier, Membre honoraire de l'Académie royale de médecine, et de plusieurs Sociétés savantes.

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE ET AUGMENTÉE PAR L'AUTEUR.

*Sirius ardor,*
*Ille, sitim morbosque ferens mortalibus ægris.*
VIRGILE, Énéide.

A PARIS,
CHEZ COMPERE JEUNE, LIBRAIRE,
RUE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE, nº 17.

1822.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

# AVERTISSEMENT.

S'IL est une maladie sur l'origine et le caractère de laquelle il importe d'avoir des notions précises et exactes, c'est celle dont on ne peut prévenir les funestes effets qu'en empêchant son développement : telle est la fièvre jaune, qu'il faut étouffer dans son berceau, si l'on ne veut pas en être la victime. Cette alternative rend l'étude et la connoissance de ses causes absolument indispensables. Elles étoient depuis long-temps l'objet de mes réflexions et de mes recherches, lorsqu'une circonstance à laquelle je ne m'attendois pas, vint augmenter le prix que j'y attachois. M. Livingston, maire de New-York (1), chargé par les devoirs de sa place d'annoncer à la population qui avoit quitté cette ville, l'époque où elle pourroit y rentrer sans danger, jugea convenable de prendre sur cette mesure l'avis de plusieurs médecins. Je fus l'un de ceux qu'il crut devoir consulter. En comparant les phénomènes

---

(1) En 1800.

que j'avois, pendant quinze ans, observés aux Antilles, avec ceux qui m'étoient alors offerts au continent, j'obtins pour résultat les principes, et je pus tirer de ceux-ci les conséquences que l'on trouvera exposées au chapitre des causes. Comme cette partie du sujet étoit la seule qui pût intéresser le respectable magistrat auquel elle fut communiquée, je bornai là mon travail, et je ne l'aurois probablement pas repris et continué, sans les nouveaux malheurs que cette maladie a causés à St.-Domingue, et surtout sans son apparition en Espagne.

Quoique la fièvre jaune ait fourni matière à beaucoup d'ouvrages très-estimables, on ne peut pas se dissimuler que la question principale, celle de son origine, n'est pas décidée, et ne le sera que lorsque l'opinion des médecins ne flottera plus incertaine entre les différentes causes auxquelles il faut l'attribuer. C'est pour parvenir à une solution quelconque, que je me suis déterminé à donner une nouvelle édition de cet ouvrage. Publié pour la première fois en 1805, il n'aura pas le mérite de la nouveauté, et je m'en félicite. Je ne serai pas du moins accusé de n'avoir écrit que pour combattre

un système qui compte, en France surtout, un grand nombre de partisans, et qui de plus a pour lui la faveur publique. Mais quelque respectable que soit à mes yeux cette autorité, je ne dois qu'à ma conscience le sacrifice de mon opinion. Les personnes de qui j'ai l'honneur d'être connu, savent que je n'y tiens pas par amour-propre, encore moins par calcul, mais parce que je la crois vraie et utile, et qu'elle n'a pas encore été réfutée. Je n'en concluerai pas qu'elle est inattaquable, et je me garderai bien surtout de la défendre par des injures contre des faits qui en démontreroient la fausseté et le danger. Si l'on en a recueilli de tels qu'on les publie, je ne serai pas le dernier à me rétracter. Mais, jusqu'à ce que les gens de l'art, seuls juges compétens en cette matière, aient prononcé, il doit être permis à tout médecin anti-contagioniste d'appeler d'un arrêt rendu à la hâte, et pour ainsi dire improvisé au temps qui met tout à sa place, et à la vérité qui sort quelquefois de son puits.

J'ai cru devoir rapporter un grand nombre d'observations, et choisir celles où la nature et l'art ont succombé. Quoique cette

méthode ne soit pas celle qu'on suive ordinairement, je l'ai préférée, parce que je la crois plus utile aux progrès de la science que celle qui n'en proclame que les triomphes; et parce qu'elle m'a paru la plus propre à donner une juste idée de la fièvre jaune; maladie dont on ne peut concevoir l'indomptable caractère et l'extrême malignité, quand on n'a pas été le témoin de ses ravages.

# INTRODUCTION.

Nous devons à l'étude de l'histoire, et surtout à celle de la médecine, la connoissance de plusieurs maladies extraordinaires qui tour à tour, et à divers intervalles, ont parcouru le globe et affligé l'espèce humaine. Produites par des causes rares ou long-temps inaperçues, et dont l'action est nécessairement subordonnée au degré de leur intensité et à la multitude de leurs combinaisons, ces maladies ont dû offrir des phénomènes nouveaux et des effets auxquels on étoit loin de s'attendre; les unes dues à des circonstances locales et accidentelles n'ont eu qu'une existence passagère, et ont disparu avec les causes qui les avoient fait naître; les autres, résultantes d'un vice qui s'est pour ainsi dire identifié avec notre être, ont exercé une influence plus profonde, plus durable et plus funeste sur l'économie animale.

Quelle que soit, au reste, la diversité de leur caractère, on doit à l'art de guérir la

cessation des unes et l'atténuation des autres. Mais si les efforts de cet art sont toujours utiles et souvent victorieux contre une maladie, lorsque l'origine en est connue et la marche évidente, ils sont impuissans et nuls contre cette force de la nature qui change, modifie, conserve ou détruit selon nos rapports avec elle. La résistance que le concours de la civilisation et de la médecine opposent à ce mouvement, offre pour résultat une réaction continuelle, connue de l'antiquité, qui en fit un dogme religieux, personnifié par elle dans le combat allégorique du bon et du mauvais principe : « réaction qui présente en effet, » dit Sydenham, une lutte entre le pouvoir » conservateur qui protége l'organisme et » l'animalité, et les causes physiques, mo- » rales, accidentelles ou permanentes qui » tendent à les détruire. »

Vaincue sous une forme, cette force se montre sous une autre; comprimée, mais non détruite, on la voit sous des noms différens parcourir et ravager tous les climats; l'ancien Monde l'a été plusieurs fois par la peste; le nouveau l'est dans ce moment par la fièvre jaune. Cette maladie qu'on regardoit

comme particulière à l'Amérique, et à laquelle la mer Atlantique devoit opposer une barrière insurmontable, semble, par son apparition en Espagne, menacer l'Europe de ses fureurs. Nulle à la vérité n'a fait autant de victimes, et ne doit inspirer de plus justes et de plus vives alarmes. De toutes les maladies épidémiques auxquelles l'humanité peut être exposée, il n'en est point qui réclame avec autant de justice le zèle et le dévouement des médecins, la vigilance et la sollicitude de l'autorité administrative. Le caractère, l'origine, la marche de ce fléau, problème déjà si important à résoudre, acquièrent, à raison de son approche, un intérêt tous les jours plus pressant. Je n'ai pas la prétention de lever tous les doutes à cet égard, mais je ne crois pas non plus que dans un moment où tous les esprits sont agités par l'incertitude de ses causes et la crainte de ses progrès, où chacun doit à la société les tributs de ses lumières, ce travail, résultat des recherches et des méditations d'un médecin qui a passé vingt-cinq ans aux Antilles ou au continent Américain, qui a vu la fièvre jaune à Tabago, à la Martinique, à Saint-Domingue, aux États-

Unis; qui l'a observée dans les villes et dans les camps, sur mer comme sur terre, soit sans aucune utilité. Aux yeux des hommes éclairés et justes dont je sollicite ici l'attention et l'indulgence, ce motif, le seul qui m'ait déterminé à écrire, justifiera toujours l'Auteur, quels que soient d'ailleurs le mérite et le succès de son ouvrage.

---

*Caractère de la fièvre jaune.*

La fièvre jaune, *vomito prieto* des Espagnols; *typhus icterodes* de Sauvages, de Cullen, de Selle; maladie de Siam de Labat, est une maladie propre aux pays chauds.

Elle est endémique aux Antilles et sur tout le littoral de la zone torride.

Elle est seulement épidémique dans les zones tempérées.

La chaleur et l'humidité sont deux conditions nécessaires à son existence.

Des positions locales, des circonstances particulières sont les causes immédiates et prochaines de son développement.

L'air vicié par elles, est l'instrument exclusif de sa propagation.

La fièvre jaune est spontanée et non contagieuse ; elle est domestique et non importée.

Sa marche est toujours aiguë.

La fuite est contre elle le plus puissant remède, et le seul préservatif quand elle est déclarée.

La diversité des lésions pathologiques, prouvée par l'autopsie cadavérique, est encore l'un de ses principaux phénomènes.

Tels sont les traits qui signalent la fièvre jaune. Je crois devoir, par l'exposé des symptômes, en placer le tableau sous les yeux des lecteurs, avant de passer aux causes qui la produisent, et au traitement qu'on peut lui opposer.

## *Symptômes de la fièvre jaune.*

Quoique la fièvre jaune soit une maladie ordinairement très-brusque et très-violente, il est néanmoins essentiel de distinguer dans sa marche deux périodes marquées par des phénomènes et des symptômes propres à chacune d'elles.

*Première période.*

La fièvre jaune ne s'annonce par aucun des signes qui, en général, précèdent les autres maladies. Son invasion n'est soumise à aucune règle. Elle a lieu dans le repos, dans le sommeil, au milieu des occupations ordinaires de la vie, et au moment où l'on s'y attend le moins. Un léger mal de tête, des courbatures au dos et aux cuisses, un malaise inexprimable, sont les premiers symptômes qui signalent sa présence. A ceux-ci, succèdent aussitôt une affection générale et commune aux facultés physiques et intellectuelles, par laquelle le courage et la force motrice sont tout à coup abattus. L'étonnement est peint sur le visage des malades; la plupart d'entre eux se plaignent d'une sensation plus incommode que douloureuse vers l'épigastre, qu'ils suspendent pour quelques minutes en provoquant le vomissement. Quoique la couleur de la peau, et surtout celle de la face, soit quelquefois rouge et brûlante, le pouls qui d'abord étoit un peu plus fréquent que dans l'état ordinaire, devient de plus en plus remarquable par sa lenteur. C'est au point qu'on a vu ses mouvemens se ra-

lentir jusqu'à ne donner que quarante pulsations par minute. Ce phénomène se montre vers le troisième jour, il semble même que la vibration artérielle acquière alors une ampleur qui indique, ou le défaut d'élasticité des tuniques vasculaires, ou la présence d'un fluide aériforme dont le développement est produit par la décomposition des principes constitutifs du sang. On seroit tenté de croire que ce n'est pas un liquide, mais du vent qui circule dans les artères. Des douleurs sourdes et parfois poignantes se font sentir à la colonne vertébrale, aux genoux, à la nuque et aux orbites; et quoiqu'elles arrachent de temps en temps des cris et des plaintes au malade, elles ne le retirent pas de l'affection comateuse dans laquelle il est souvent plongé. Lorsqu'on lui parle, il a de la peine à répondre. Son regard est incertain et troublé. L'éclat de la lumière le blesse. Les vaisseaux de la conjonctive sont injectés. Ses gencives sont arides et couvertes d'un enduit tartareux. S'il ouvre la bouche, sa lèvre inférieure est tremblante; il ne peut qu'à peine sortir la langue; on la trouve assez généralement humide et limoneuse dans le milieu, et rouge sur les bords;

et si l'on veut le forcer à boire, on augmente le malaise et l'on provoque le vomissement.

*Deuxième période.*

Vers le quatrième jour, à mesure que la maladie fait des progrès, les accidens deviennent plus graves, et la seconde période commence; l'hémorragie du nez ne tarde pas à se déclarer. Des bandes de couleur jaune paroissent au col et aux cuisses, vers le trajet des artères iliaques, fémorales et carotides, dont les battemens sont alors vraiment extraordinaires. Les vomissemens se rapprochent. Les liquides et les matières rejetées par l'estomac acquièrent peu à peu une teinte plus foncée. L'œsophage et la gorge sont cruellement affectés du goût âcre et caustique qui les accompagne. Bientôt on voit nager au milieu d'une eau visqueuse quelques flocons noirâtres, qui ressemblent à du marc de café, ou à de la suie délayée dans de l'eau. La jaunisse augmente rapidement. La piqûre d'une saignée, qui d'abord étoit jaune, devient noire. La suppuration des vésicatoires change aussi de nature et de couleur. Des placards livides, des phlic-

tènes gangréneuses, des anthrax charbonneux, se montrent quelquefois sur le visage et sur le reste du corps. Les urines cessent de couler. Une éruption petéchiale pâle et cendrée, plus souvent rouge violette, se manifeste au col, sur la poitrine et aux épaules. Les déjections deviennent noires et sanguinolentes. Enfin, les émonctoires excréteurs laissent échapper un sang dissous et noir, et le malade succombe ordinairement du quatrième au septième jour.

De tous les symptômes de la fièvre jaune, celui qui frappe le plus l'observateur, est l'effroi, qui, dès le premier instant de l'invasion, s'empare de ceux auxquels, suivant l'expression de Procope, *le spectre a apparu.* L'homme le plus robuste et le plus intrépide, est souvent plus vivement affecté que l'homme naturellement foible et délicat. C'est une remarque qui n'a pu échapper aux médecins témoins d'une épidémie de fièvre jaune, et un phénomène qu'expliquent jusqu'à un certain point, ceux qui après en avoir été atteints ont eu le bonheur de guérir. Selon eux, les regrets que les malades témoignent, les gémissemens

qu'ils font entendre, les pleurs presque involontaires qui coulent de leurs yeux, ne doivent pas être attribués à des souffrances qui ne sont pas ordinaîrement très-cuisantes, et qui, quelquefois même, n'existent pas; mais à un état de choses extraordinaire et tout à fait nouveau pour eux, qui ne ressemble à rien de ce qu'ils ont éprouvé, et auquel rien ne peut être comparé. Voilà ce qui leur cause de si vives alarmes, ce qui leur arrache d'aussi pénibles soupirs; il semble, disent-ils, qu'ils ne sont plus dans le cercle ordinaire de la vie, et que de toutes les facultés de l'existence, il ne leur reste plus que le pressentiment du coup mortel qui va la leur ravir.

Tel est l'effrayant tableau que présente la fièvre jaune parvenue au plus haut degré de son intensité. Je n'ai pas besoin de rappeler que des circonstances locales, dépendantes des lieux et des saisons, qu'une différence de tempérament et de régime peuvent offrir des changemens d'une année à l'autre, et donner lieu, chez quelques individus à des accidens hors de la règle commune. Les symptômes du *causus* ou de la fièvre ardente, tels que le délire, une

chaleur brûlante, une soif inextinguible ont été observés chez quelques malades. Cette remarque a été faite surtout lorsque l'épidémie n'avoit pas encore atteint ou qu'elle commençoit à perdre une partie de sa violence.

Semblable à tous les autres dérangemens de l'économie animale, la fièvre jaune a des symptômes qui lui sont communs avec d'autres maladies, et quelques-uns qui lui sont propres, et qui, par leur spécialité, constatent son existence. Tels sont le retour du pouls vers son état naturel, et mieux encore sa lenteur à la fin de la première période, le vomissement noir et la suppression spontanée et totale des urines. Ces trois signes indiquent le plus haut degré de la maladie, et sont d'autant plus funestes qu'ils sont plus réunis et répandus sur un plus grand nombre de personnes.

Le nom de fièvre jaune, sous lequel elle est principalement connue en Europe, a l'inconvénient de ne présenter à l'esprit qu'un seul de ses phénomènes, et n'apprend rien sur la nature particulière et le siége essentiel de la maladie. Il en est de même de celui de vomissement noir que lui don-

nent les Espagnols de l'île de Cuba et du Mexique; l'une et l'autre de ces dénominations n'indiquant qu'un seul symptôme, qui même manque quelquefois, ne la caractérisent pas d'une manière assez précise. Le nom de fièvre maligne nerveuse des Tropiques me paroît d'autant plus propre à en donner une idée exacte, qu'on désigne ainsi toutes les fièvres accompagnées d'accidens graves, et dont la marche est insidieuse. Si cette qualification est véritablement celle qui convient le mieux au genre dont il est question, c'est à la fièvre jaune, affection essentielle du système nerveux, qu'elle est surtout applicable.

En effet, il est bien difficile de se rendre raison autrement de cette multitude d'accidens redoutables, dont la réunion semble impossible, sans supposer une altération profonde du principe vital. Comment expliquer sans cela cette simultanéité de symptômes effrayans qu'on ne rencontre que dans cette maladie, et dont la décomposition de l'économie animale est presque toujours le terme et le résultat. Le vomissement noir, l'hémorragie, la suppression des urines n'en sont que les suites néces-

saires. Ce n'est pas à cause de quelques embarras gastriques, que l'estomac rejette tout ce qu'il reçoit; ce n'est pas à une surabondance du sang et à son affluence à la tête, qu'il faut attribuer l'hémorragie; ce n'est pas au défaut de sécrétion de la bile qu'il faut rapporter la couleur jaune de la peau; ce n'est pas, enfin, par un vice local de l'appareil urinaire, qu'on peut expliquer l'interruption du cours des urines. Tous ces accidens doivent être considérés comme le résultat nécessaire du coup qui, en frappant le principe vital, détruit d'abord l'équilibre, d'où s'ensuit le dérangement des fonctions dont il est le régulateur et le mobile.

*Autopsie cadavérique.*

L'ouverture des cadavres confirme ce que l'observation avoit déjà fait soupçonner; elle prouve que, dans la fièvre jaune, ce n'est pas telle ou telle capacité qui en est toujours le siége, telle ou telle série de fonctions qui est constamment dérangée. La diversité de sa marche est même tellement remarquable, que l'on est tenté de suppo-

ser plusieurs maladies d'un genre tout-à-fait différent : je reviendrai sur ce sujet dans le chapitre suivant ; en attendant, il faut constater par l'autopsie les nombreux désordres qui la signalent.

### *Des tégumens.*

La couleur jaune de la peau est ce qui frappe d'abord l'observateur ; elle est presque constante dans tous les cadavres ; les malades mêmes qui n'étoient pas jaunes, le deviennent plus ou moins en expirant. Une sérosité jaunâtre, répandue dans tout le tissu cellulaire et qu'on retrouve dans les nombreux replis du péritoine, en est la cause : elle ressemble au liquide qui suinte des scarifications faites à un charbon ou à un anthrax.

### *De l'abdomen.*

Lorsque, par la section des tégumens et des muscles abdominaux, on est parvenu dans le bas-ventre, on est étonné de ne pas trouver la putréfaction plus avancée. L'odeur qui s'en exhale a cela de particulier, qu'elle est peut-être moins cadavéreuse que celle

de beaucoup d'autres malades. Cependant, l'estomac et le canal intestinal sont communément distendus et boursoufflés par un gaz extrêmement fétide, et remplis, surtout le premier, d'un sang noir et coagulé. Leurs vaisseaux, et principalement ceux qui rampent dans la partie supérieure gauche du ventricule, sont fortement injectés; c'est d'eux que suinte le liquide noirâtre et visqueux auquel les Anciens avoient donné le nom d'atrabile. Des points livides et gangreneux sont répandus dans les tuniques des intestins. Le foie et la rate ont, en général, acquis plus de volume. La vésicule du fiel et les canaux biliaires, sont tantôt obstrués par une bile épaisse et grasse, tantôt contiennent à peine une petite quantité de liqueur verte et fluide; l'inspection de la vessie, qu'on trouve toujours vide quand la sécrétion des urines a été interrompue, celle des reins, qui paroissent seulement un peu flétris, ne rendent pas raison de ce phénomène.

### *De la poitrine.*

Quoique la fièvre jaune semble moins affecter la capacité thorachique que la capa-

cité abdominale, quelquefois, cependant, le coup mortel est porté dans la poitrine. Dans ce cas, la plèvre et le médiastin sont en partie ecchymosés. Le poumon est livide, engorgé, et plus dense. L'incision faite à ce viscère donne alors, au lieu d'un sang vermeil et écumeux, un liquide presque noir et sanieux ; une grande quantité de sérosité jaunâtre, renfermée dans le péricarde, semble avoir macéré le cœur, dont le ventricule gauche et les principaux troncs artériels, ne contiennent qu'une petite quantité de sang presque noir, lorsqu'ils ne sont pas entièrement vides.

### *De la tête.*

Les malades dont les facultés mentales ont été particulièrement troublées, non-seulement ont les sinus du cerveau plus pleins, et les vaisseaux de l'arachnoïde fortement injectés, mais un liquide visqueux et sanguinolent tapisse et recouvre les deux hémisphères de la masse cérébrale, la pénètre dans tous les sens, et communique avec des épanchemens qu'on rencontre quelquefois dans les ventricules, dans la moelle allon-

gée, et jusques dans la moelle épinière ; mais tous ces accidens, je le répète, ne sont pas communs à tous les malades, et on ne les rencontre pas constamment réunis. Chez les uns, c'est le bas-ventre qui est affecté ; chez les autres, le désordre se passe dans la poitrine ou dans la tête. Cette aberration dans la marche et les effets de la maladie, est la conséquence naturelle des rapports plus ou moins intimes, de la réciprocité d'action plus ou moins régulière qui, à raison de la constitution individuelle, existent entre le système nerveux et les autres systèmes. Voilà pourquoi il n'y a à cet égard rien de fixe, rien de certain; et s'il était une affection qu'on pût croire générale, ce serait l'inflammation de l'estomac que feroit présumer et craindre le spasme et les vomissemens auxquels la plupart des malades sont sujets. Toutefois j'ai vu plusieurs individus périr de suffocation ou d'épanchement dans le cerveau, sans avoir éprouvé ni nausées, ni envie de vomir, et dont l'estomac, ainsi que tous les viscères contenus dans la capacité abdominale, paroissoient dans leur état naturel. J'en rapporterai plusieurs exemples.

L'autopsie est, sans contredit, l'un des

plus sûrs moyens pour connoître le siége des maladies, pour éclairer le médecin sur les causes dont elles dérivent, et le guider dans le traitement qu'il doit employer. Mais on ne peut pas se dissimuler aussi que souvent elle ne fait qu'indiquer le résultat du désordre qui a détruit l'économie animale, et laissé dans une obscurité profonde l'atome imperceptible, ou la vapeur subtile dont l'action primordiale en a dérangé l'équilibre et troublé l'harmonie.

Lorsqu'on réfléchit sur les phénomènes que la fièvre jaune présente, on est tout étonné des rapports et de l'analogie qu'on trouve entre elle et le scorbut. Je fais cette remarque, sans en tirer aucune conséquence; mais il est impossible de ne pas être frappé de la ressemblance qu'on observe entre ces deux maladies : toute la différence (et sans doute elle est très-grande) consiste en ce que l'une parvient en sept, et même en quatre jours au terme d'une carrière que l'autre met quatre, sept mois et plus à parcourir.

*Causes de la fièvre jaune.*

Après avoir exposé les symptômes qui accompagnent la fièvre jaune, il me reste à analyser les causes auxquelles elle doit son origine, son caractère et ses progrès. Cette recherche est d'autant plus importante, qu'elle intéresse à la fois la médecine et l'administration. La première, en lui indiquant les moyens les plus efficaces de la combattre; la seconde, en l'éclairant sur les mesures les plus propres pour la prévenir.

Avant d'aller plus loin, il est essentiel de rappeler trois propositions admises en physiologie, parce qu'elles ont été constatées par l'expérience et l'observation.

La première, c'est qu'une température trop élevée, trop long-temps prolongée, affecte, change, modifie la constitution d'un homme qui n'y est pas accoutumé.

La seconde, c'est que l'air peut être altéré et vicié jusqu'à causer non-seulement des maladies dangereuses, mais la mort même la plus prompte.

La troisième, c'est que des dispositions constitutionnelles amenées par des circons-

tances antécédentes, rendent l'homme plus ou moins accessible à l'action des corps qui l'environnent.

Telles sont les conditions naturelles de toutes les maladies épidémiques.

Celles des Anciens, comme celles de nos jours, n'avoient pas une autre origine; c'est ce que je crois utile de prouver; et il me suffira pour cela de rapporter quelques extraits des ouvrages qu'ils nous ont laissés sur cette matière. Les caractères italiques indiqueront les causes et les symptômes qui sont communs aux fièvres qu'ils appeloient pestilentielles, et à la fièvre jaune qui nous occupe en ce moment.

Thucydide, à qui nous devons une description si bien faite du fléau qui, pendant la seconde année de la guerre du Péloponèse, ravagea Athènes, dit : L'invasion de l'Attique par l'armée lacédémonienne ayant refoulé tous les habitans des campagnes dans la ville, une maladie telle qu'on n'en avoit jamais vu de semblable, se déclara parmi eux; elle *éclata pendant les grandes chaleurs de l'été*, *attaqua d'abord les habitans du Pirée*, *de Phalère*, *surtout ceux dont les maisons étoient placées sur le rivage de*

*la mer, et gagna ensuite Athènes.* Ce fut alors qu'elle exerça les plus affreux ravages. En général on étoit frappé subitement sans cause apparente : la plupart des malades *faisoient entendre des gémissemens sourds*, suivis de convulsions violentes. La peau n'étoit ni pâle, ni brûlante, mais rougeâtre, livide et couverte de petites pustules. La chaleur étoit si vive, si ardente, que le malade ne pouvoit supporter aucune couverture ; il restoit nu, et n'avoit pas de plus grand plaisir que de se plonger dans l'eau froide ; on en vit même qui, n'étant pas assez surveillés, se jetèrent dans les puits, tourmentés d'une soif qu'ils ne pouvoient pas étancher, ou dévorés par un feu qu'il étoit impossible d'éteindre (1). *Ceux qui ré-*

(1) Cette description est d'une vérité frappante. Lorsqu'en 1782 j'eus la fièvre jaune à St.-Domingue, j'éprouvai la plupart des accidens dont parle Thucydide, et surtout ce feu intérieur qui produisit sur moi des effets semblables à ceux du mirage. Dans mon délire, je voyois de l'eau partout, je l'entendois tomber des toits, murmurer dans les ruisseaux ; je croyois être entouré de baignoires : ce qui étoit bien loin de la réalité ; car il me fut impossible de prendre un seul bain pendant tout le cours de la maladie.

*sistèrent à la violence du mal étoient en parfaite sécurité, car on n'étoit pas frappé deux fois.*

L'affluence des gens de la campagne augmenta les dangers de la maladie. *Comme ils étoient, pendant les grandes chaleurs de la saison, entassés dans des cahutes étroites, ils périssoient misérablement*, ou se rouloient dans les rues et près des fontaines. Les lieux sacrés, où l'on avoit dressé des tentes, étoient comblés de cadavres que la mort y avoit frappés.

La relation que Procope a laissée de la maladie pestilentielle qui, sous le règne de Justinien, dévasta Constantinople, n'est ni moins exacte, ni moins effrayante; elle s'annonçoit *par les visions d'un cerveau brûlé par la peur et le désespoir qui s'emparoient tout à coup des malades; la fièvre étoit si légère que le pouls et la couleur de la peau n'annonçoient aucun danger.* Les tempéramens trop foibles pour déterminer vers la peau une éruption critique, *vomissoient le sang, et la gangrène des intestins arrivoit bientôt après.*

Je n'ignore pas que Thucydide et Procope ont attribué à un germe contagieux,

apporté de l'Éthiopie et de l'Égypte, les maladies dont ils nous ont tracé l'histoire. Ce n'est pas encore ici le moment de discuter cette opinion. Mais quelques égards que l'on doive avoir pour leur témoignage, on sent que, sous ce rapport, l'esprit d'analyse, et non l'imagination d'un peuple naturellement enthousiaste et justement épouvanté par le glaive de la mort qui planoit sur toutes les têtes, peut seul prononcer avec connoissance de cause, et déterminer le degré de confiance que ces écrivains méritent. Je reviendrai bientôt sur un sujet que j'ai uniquement rappelé ici pour indiquer, sinon la parfaite identité, du moins la ressemblance qui existe entre la fièvre jaune et les fièvres pestilentielles des Anciens. Au reste, il y eut, relativement à leurs causes et à leur caractère, division d'opinion parmi le peuple et parmi les médecins d'Athènes et de Constantinople : celle de Procope même est loin de résoudre le problème. Il dit bien que la maladie alloit de la côte de la mer dans l'intérieur des terres, qu'elle visita également le plat pays et les montagnes, que les lieux qui avoient échappé au premier pas-

sage étoient seuls exposés à la contagion l'année suivante, ce qui effectivement suppose un germe apporté ; mais, lorsqu'il ajoute que quoique les vents puissent disperser ce venin subtil, si l'atmosphère (et il auroit pu ajouter), si les individus ne sont pas disposés à le recevoir, la peste expirera bientôt; il semble reconnoître la nécessité des deux autres causes, et un autre mode de communication que le contact.

Les médecins des 14, 15 et 16^e^ siècles, nous ont laissé aussi sur les maladies épidémiques des ouvrages qui méritent d'être médités. Après une grande disette, rapporte Forestus, résultat d'une mauvaise récolte, et plus encore de l'altération des grains, qui, depuis long-temps étoient entassés dans des magasins, les habitans de Delft et de La Haye furent atteints d'une fièvre pestilentielle qui sévit avec une extrême violence, et n'épargna aucune classe, aucune profession ; elle fut introduite dans ces deux villes par les gens de la campagne, qui, pour y arriver, côtoyoient le rivage de la mer. Elle commença à se montrer au mois de juin, *parvint à son état dans les jours caniculaires,* et poussa des racines si profondes, que ce ne

fut qu'au mois de mai suivant qu'elle fut totalement extirpée. Cinq mille hommes périrent victimes de ce fléau. *L'émigration sauva ceux* qui purent recourir à ce moyen. La maladie en atteignit bien quelques-uns dans les lieux où ils s'étoient réfugiés, mais là elle ne fut point mortelle.

Une épidémie à peu près semblable éclata d'abord en 1527, et ensuite, deux ans plus tard, à Amsterdam et à Anvers; sa marche étoit tellement aiguë que quelques malades périrent en cinq, et un grand nombre en douze heures. Le délire, les convulsions, des douleurs intolérables de la colonne épinière, *des hémorragies par le nez, les oreilles et les yeux*, furent les principaux symptômes qui l'accompagnoient (1).

Après une bataille extrêmement meurtrière qui se livra près de Harlem en 1575, les cadavres de ceux qui furent tués étant restés sans sépulture, leurs émanations infectèrent l'air au point qu'une maladie pestilentielle ne tarda pas à se manifester dans la ville, et fit des ravages d'autant plus grands, que les habitans étoient exténués par la faim et par les fa-

(1) Forestus, livre VI, observation IX.

tigues auxquelles ils étoient condamnés. La maladie sévit aussi à Amsterdam, à Briel, *attaqua de préférence le bas peuple, et principalement les habitans de la campagne, qui*, forcés par l'armée espagnole d'abandonner leurs champs, *vinrent dans la ville, emmenant avec eux* leurs vaches et leurs autres animaux. On fut obligé de les loger dans les églises et dans les monastères, qui ne purent pas même les contenir tous, et où le mal se développa avec tant de furie, que soixante d'entre eux périrent presque subitement dans le couvent de S[te]-Claire (1).

Dans l'année 1527, à la suite des *pluies abondantes et des débordemens qui inondèrent plusieurs contrées de l'Italie*, Massa observa que des fièvres pestilentielles se manifestèrent dans quelques provinces, surtout parmi la classe indigente, avec tous les accidens rapportés par Hippocrate. La disette et la mauvaise qualité des grains, les rendit funestes au peuple, contraint de faire usage d'alimens dangereux (2).

Le 25 décembre 1702, le Tibre, grossi par

(1) Forestus.

(2) Massa.

une pluie qui tomba plusieurs jours de suite, inonda une grande partie de la ville de Rome, au grand détriment des habitans, qui furent atteints de fièvres épidémiques d'un caractère grave et pernicieux (1).

Les Arabes, voulant se venger d'une insulte qui leur avoit été faite par les habitans de Bassora, firent déborder la rivière sur le terrain qui touche à cette ville; il s'ensuivit une fièvre épidémique qui coûta la vie à douze ou quatorze mille hommes.

Si, nous rapprochant davantage des temps modernes, nous consultons les écrits des médecins qui se sont occupés des maladies épidémiques, nous acquérons la preuve que le nom de fièvre jaune n'a pas été jusqu'à nos jours inconnue à l'Europe. Il ne faut pas croire, dit M. Thion de la Chaume, comme plusieurs auteurs l'ont avancé, que la fièvre jaune soit une maladie particulière aux Indes Orientales et Occidentales : on l'a vue régner dans les parties méridionales de l'Europe. Après des grandes chaleurs, elle se montra à Cadix, à Algésiras et à Malaga en 1744, 1746 et 1792.

(1) Baglivi.

(2) Mémoires de la Société royale de Médecine.

M. Bonnafox eut occasion de voir en 1774, à Perpignan, une maladie à peu près semblable à la fièvre jaune ; elle avoit son foyer dans les casernes, où, pendant la nuit, la chaleur étoit intolérable. Les symptômes par lesquels elle se manifesta furent *la prostration des forces, la teinte jaune de la peau, et l'absence presque totale de tout mouvement fébrile chez quelques malades*, qui alors même étoient encore plus accablés.

Une autre épidémie du même genre, parut à l'Ile-Jourdain, près d'Ausch, et fut principalement occasionée par les eaux débordées de la Save, qui couvrirent le sol bas et marécageux au milieu duquel cette ville se trouve placée, elle fut accompagnée des mêmes symptômes (1).

L'influence de ces causes est donc partout la même. En effet, nous savons par les relations des voyageurs, et par les travaux des médecins, que dans les pays où ces causes sont réunies et permanentes, l'homme qui, pour la première fois, vient y résider, est exposé à des maladies dange-

---

(1) Mémoires de la Société royale de Médecine.

reuses ; tel est le sort qui l'attend au Bengale, aux Moluques, à Batavia, aux Antilles, à la Guïane, à la Vera-Crux, à Portobello, sur les côtes orientales et méridionales de l'Afrique ; il semble que pour pouvoir vivre sous cette latitude, l'individu qui n'y est pas né, soit obligé d'acheter cette faculté par une modification du système. C'est un droit qu'il ne peut acquérir que par la refonte de sa constitution. Il est inutile d'observer que l'effet étant toujours proportionné à la cause, dans les pays où la chaleur est vive et l'humidité constante, comme aux Moluques, au Sénégal et à la Guïane, les maladies qui résultent de la modification indispensable du système, sont plus graves et ont lieu dans tous les temps de l'année. Dans les climats un peu plus élevés quoique toujours situés entre les Tropiques, elles sont plus ou moins funestes suivant l'endroit que l'on habite, et l'époque de l'année où l'on en est attaqué. Ainsi, par une conséquence nécessaire, ces maladies ne peuvent paroître dans les zones tempérées que lorsque le soleil, parvenu à son plus haut point d'élévation, y répand ses feux comme sous la zone torride, produi-

tes par la présence presque continuelle de cet astre sur l'horizon; elles doivent cesser par son éloignement. C'est précisément ce qui ne manque jamais d'arriver à la Louisiane et aux Etats-Unis, où pendant les huit ans que j'y ai demeuré, l'annonce que j'ai souvent faite de la fièvre jaune, d'après la marche du thermomètre, a été constamment justifiée par sa prochaine apparition.

Je ne connois pas assez les localités de l'Espagne, pour déterminer avec précision les causes particulières auxquelles elle doit la naturalisation de la fièvre jaune; mais elle n'a rien qui m'étonne, puisque les élémens producteurs, les conditions essentielles de toutes les maladies épidémiques s'y retrouvent; partout en effet où le thermomètre de Réaumur monte de 24 à 27 degrés à l'ombre, et se soutient pendant long-temps à cette hauteur, où règne une humidité pesante, l'expérience a appris que l'économie animale étoit toujours plus ou moins dérangée, surtout si une disposition constitutionnelle, et des circonstances graves et imprévues, en se joignant aux deux autres causes, favorise leur action, qui devient alors irrésistible. Quant aux États-Unis, il

suffit de savoir comment les villes y sont construites, pour n'avoir plus rien à apprendre à cet égard. Presque toutes, et surtout les plus populeuses, sont situées sur les bords des fleuves, ou à l'extrémité de quelques criques (1); les cimetières y sont nombreux et répandus partout, parce que chaque secte religieuse a le sien; les remblais nécessités par l'accroissement de la population, sont faits sans soin et sans précaution, avec les matériaux les plus putrescibles; tous les quais et leurs avancemens sur la mer ou sur les rivières, sont construits à la hâte et en bois mou; le sol des bassins où l'on charge et décharge les bâtimens, où viennent aboutir tous les égouts, où s'accumulent toutes les immondices de la ville, restent à sec et à découvert à la marée descendante; ajoutez des averses fréquentes qui ne rafraîchissent point l'air, des vapeurs étouffantes, des effluves marécageuses qui leur succèdent, des fosses d'aisance, dont les filtrations corrompent l'eau des puits de toutes les parties basses de la ville, des citernes à moitié remplies d'une eau fétide,

(1) On appelle ainsi des petites rivières accessibles à la marée, qui en augmente les eaux, et favorise la navigation.

parce qu'au lieu de ciment, le bois employé à leur construction est, dans peu d'années, à moitié pourri; enfin, des appartemens au-dessous du rez-de-chaussée, si profonds, que l'air peut à peine y circuler, et qu'à raison du feu qu'on y entretient continuellement, et de la porosité du terrain, à travers lequel les eaux pluviales, et même les hautes marées pénètrent, la chaleur et l'humidité y sont permanentes, et dans lesquels sont entassées des substances sujettes à fermenter, et des familles nombreuses et misérables qui y font leur résidence.

Maintenant, qu'on réfléchisse à quel degré d'altération doit parvenir un atmosphère déjà surchargé de calorique, et vicié par des causes d'infection si nombreuses et si puissantes. Celles-ci seront d'autant plus actives, que la chaleur sera plus grande; la résistance de l'air à s'en laisser imprégner sera d'autant moindre, qu'il sera plus dilaté par elles. Le corps humain, plongé dans ce fluide qui l'enveloppe et le pénètre de toutes parts de toutes manières, et dont les justes proportions entre ses principes élémentaires sont si nécessaires à l'harmonie des fonctions vitales, éprouvera toutes les modifications, sera exposé à toutes les

conséquences qui doivent résulter des changemens survenus à cet agent; son action se fera sentir surtout sur le système nerveux, comme essentiellement irritable, comme plus accessible par ses rapports immédiats et nombreux avec le principe vital, à l'influence des causes extérieures. Sa qualité de moteur ainsi dérangée, sa vertu stimulante ainsi pervertie, le jeu des autres organes soumis au ressort qui régloit leur mouvement, participera à son aberration; et l'homme ainsi frappé dans la partie la plus noble, la plus délicate de son être, dans celle qui entretient l'organisme, qui sert de lien, de centre à l'animalité, offrira le spectacle effrayant d'une décomposition totale et soudaine.

Si l'on me demandoit comment ce désordre s'opère, si l'on exigeoit que je déterminasse l'agent spécial, la cause matérielle qui détruit l'équilibre, la route qu'elle suit pour parvenir à ce résultat, l'instant précis où elle commence d'agir, il faudroit entrer dans des détails théoriques susceptibles de controverse; et peut-être qu'alors ce phénomène évident et sensible pour quiconque a eu occasion d'observer la fièvre jaune, admis et rejeté par des raisonnemens pour et

contre, appuyé et combattu par des opinions systématiques, pourroit fournir matière à beaucoup d'érudition, sans jeter aucun jour sur la maladie elle-même. Tous ceux qui ont exercé la médecine en Amérique, m'entendront sans peine. Au surplus, il n'est pas difficile de concevoir une cause qui agisse d'abord sur le système nerveux, sans porter son action sur les autres systèmes, jusqu'à ce que le principe vital, profondément blessé, ne puisse plus présider aux fonctions des autres organes ; dès-lors l'économie animale tombe dans une confusion d'autant plus anarchique, que le moteur principal a été plus violemment atteint, et que les causes qui le dérangent sont plus nombreuses et plus puissantes.

Quelle que soit au reste la nature du principe délétère, qu'il soit le résultat d'un germe exotique, d'agens locaux, ou de dispositions constitutionnelles; qu'il soit nommé septon par les uns, levain pestilentiel par les autres, germe ou miasme, suivant les idées que l'on s'est fait de son caractère, le concours de l'air est, dans toutes les maladies épidémiques, et surtout dans la fièvre jaune, si nécessaire, son action tellement évidente, que ce fluide

doit être regardé, sinon comme la cause unique de son existence, du moins comme le moyen principal et indispensable à sa propagation. Tout prouve que l'action typhoïde ne s'exerce que par lui. « Il est conforme à la « raison, dit Willisque, que la source où » nous puisons la vie, contienne aussi les » élémens de la mort. » La difficulté de connoître le mode d'action qu'il emploie, n'est pas un motif pour le nier. On a long-temps ignoré, on ignore peut-être encore celui du méphitisme, et cependant tous les jours nous sommes les témoins de ses terribles effets. Nous connoissons aussi, sans pouvoir l'expliquer, l'impression soudaine et funeste que produit sur le cerveau la présence ou le contact de quelques substances qui n'ont rien de contraire ou d'offensif pour les autres organes. Je me hâte de prévenir ici que je n'entends tirer aucune induction analogique des expériences et des observations auxquelles ces réflexions se rapportent. Il est possible, et même probable que le principe morbide de la fièvre jaune tienne à d'autres élémens, qui pour être inconnus n'en sont pas moins réels. « Mais » si l'air pur inspiré par le poumon, tempère,

» rafraîchit et ravive le sang, agit sur le cœur
» dont il facilite les mouvemens, et se répand
» par lui dans toute l'économie animale, pour
» y entretenir le principe de la vie » (1). Si l'oxigénation, d'où dépend la sanguification, est l'une des opérations les plus importantes de l'organisme, on conçoit sans peine qu'une réunion de circonstances puisse altérer ce fluide, au point de troubler le mécanisme du système pulmonaire, et priver le sang des conditions nécessaires, ou de lui communiquer des qualités capables de nuire par leur influence au rôle essentiel que l'organe cérébral est destiné à remplir.

Quoi qu'il en soit, tout sert à démontrer, d'une part, que c'est à la chaleur excessive de certains climats et à l'altération de l'air qu'elle favorise; de l'autre, à une disposition constitutionnelle générale et commune à tous les individus, qu'il faut attribuer les différentes apparitions de la fièvre jaune dans les zones tempérées. Si l'on pouvoit mettre en question la part que les causes locales prennent à son

(1) Sylvius de Le Boé. Discours sur les fièvres épidémiques.

existence, je demanderois et je prierois qu'on répondît catégoriquement et sans subterfuge: pourquoi, si la fièvre jaune y est apportée des Indes orientales ou occidentales, est-elle circonscrite et limitée dans des lieux déterminés? Pourquoi exige-t-elle, pour son développement, un concours de circonstances particulières et accidentelles? Pourquoi, enfin, si une balle de coton, un sac de café, les vêtemens, les meubles, les étoffes, la respiration d'un homme malade, peuvent la répandre à la Nouvelle-Orléans, à Philadelphie, à Cadix ou à Barcelone; le même homme ou tout autre qui a pris la maladie dans l'une de ces villes qui, à la première atteinte, se retire à la campagne ou dans un village éloigné d'une lieue seulement, et où il meurt, ne la propage-t-il point dans les environs? Quelle est la cause de cette alternative d'action et d'impuissance, de mouvement et d'immobilité observées dans les mêmes lieux, et pour ainsi dire aux mêmes heures? Quelle peut être la raison de la préférence qui en place le berceau et l'origine aux Antilles? On répondra, sans doute, la chaleur. Mais qui ne sait qu'au mois de juillet, août et septembre, la température est à la

Louisiane, aux Etats-Unis, en Espagne, et même dans quelques parties méridionales de la France encore plus élevée que sous les tropiques. Or, si cette cause peut l'engendrer au Cap, à Kingston, au Fort-Royal et à la Havane, pourquoi ne l'engendreroit-elle pas à la Nouvelle-Orléans, à New-York, à Cadix, à Livourne et à Marseille ?

D'un autre côté, comme cette grande élévation de la température est seulement temporaire, dans les zones tempérées, la chaleur, quoique excessive, n'y est pas continuelle comme sous la zone torride; le changement des saisons, la force et la violence des vents, la longueur des nuits, les variations fréquentes et soudaines de l'atmosphère, sont autant de moyens naturels et puissans qui en contre-balancent les effets. Aussi la fièvre jaune ne doit pas être considérée comme le résultat de la chaleur seule; car dans cette hypothèse, elle seroit permanente à Cumana, à Damas, à Bagdad et la Mecque, où jamais elle n'a pénétré; aussi quelque indispensable que soit son action, il ne faut l'admettre que comme condition première, comme cause générale et prédisposante, sans laquelle, à la vérité, les autres ne peuvent pas se dé-

velopper, ce qui est prouvé par la cessation totale de la maladie à l'approche de l'hiver; mais qui, réunie et combinée avec une multitude de causes locales, de circonstances accidentelles, constitue le fléau terrible qui désole les villes des Etats-Unis et de l'Espagne.

Je dis une multitude de circonstances locales et accidentelles, parce qu'en effet l'altération de l'air tenant à une réunion de moyens plus nombreux, plus puissans dans les villes, fait de la fièvre jaune une maladie inhérente aux grandes villes, résultant des causes qu'on ne rencontre que dans les villes, et dont l'activité doit augmenter ou diminuer à raison de l'éloignement qu'il y a entre le point central du cercle et sa circonférence. La preuve en est, qu'à Philadelphie l'apparition de la fièvre jaune n'a jamais lieu avant le mois de juillet, commence par les rues parallèles à la Delaware, et ne s'étend pas toujours jusqu'à la Grand'rue du marché; qu'à New-York, elle existe dans les environs du Sund (1)

---

(1) Bras de mer qui sépare la ville de New-York de l'île Longue.

avant tout autre quartier de la ville ; qu'à Baltimore, c'est la pointe (1) qui est d'abord infectée, et qu'il n'est pas rare de voir Norfolk ravagé par ce fléau ; et Portsmouth, situé sur l'autre bord de la rivière Elisabeth, en être entièrement exempt ; qu'à Gibraltar où elle se montre presque tous les ans, elle envahit rarement les parties élevées de la ville. J'observe que tous ces lieux sont bas, humides, sales, marécageux, abrités contre les vents d'ouest et du nord (2), encombrés par la classe du peuple la plus malheureuse, et exposés à un soleil brûlant, causes des maladies quels que soient les lieux où elles se rencontrent.

La conséquence naturelle à laquelle on est conduit par les réflexions que suggèrent

---

(1) Faubourg où l'on charge et décharge les bâtimens.

(2) Les vents d'ouest et de nord-ouest en Amérique, du moins sur la côte atlantique, sont les plus favorables à la santé. C'est, pendant qu'ils soufflent, que se fait la plus grande élévation du baromètre, que le ciel est pur et serein, et le corps mieux disposé et plus agile. Les mêmes effets sont produits aux Antilles par le vent d'est ou alizé, qu'on appelle la brise ; il vient de la mer et rafraîchit l'atmosphère.

les exemples que je viens de citer, est que les épidémies observées à Athènes et à Constantinople, aux époques mentionnées ci-dessus; à Londres, où elles se renouveloient tous les ans avant le grand incendie qui détruisit presque entièrement cette ville; dans la Belgique, à la suite des guerres dont elle fut le théâtre; en Italie, pendant les révolutions et les troubles civils qui, vers le quinzième siècle, dévastèrent ses villes et ses campagnes; à Rome et à Bassora après les inondations des fleuves qui coulent à travers leur enceinte; aux Antilles, à la Guiane, à Batavia et aux Moluques depuis leur découverte et leur défrichement par les Européens; en Espagne et à Livourne pendant les vingt dernières années qui viennent de s'écouler; en France aux époques de 1814 et 1815, appartiennent à un genre de maladies au premier rang desquelles il faut sans doute placer la fièvre jaune. Maladies qui se distinguent par un caractère général identique et plus ou moins prononcé, la faculté typhoïde ou épidémique.

Mais cette faculté est-elle le produit exclusif, le résultat nécessaire des causes naturelles dont nous avons parlé, ou dépend-

elle d'un germe spécial, *sui generis*, qui n'exige pour son développement que le contact d'un corps sain avec celui qui le recèle, ou en d'autres termes, la fièvre jaune a-t-elle une origine domestique ou étrangère ? L'importation est-elle ou n'est-elle pas indispensable à son apparition? Enfin est-elle ou n'est-elle pas contagieuse ? Voilà, ce me semble, le véritable point de la question, et celui qu'il importe d'approfondir. Pénétré de la gravité du sujet que je traite en ce moment, je vais faire part de mon opinion avec la retenue qu'exige une matière d'un ordre aussi élevé, et je tâcherai de mettre à mon raisonnement toute la clarté et la précision dont je suis capable.

Avant tout, il faut, pour s'entendre, être d'accord sur la valeur des termes qu'on emploie. Quoique rien ne soit moins décidé en médecine que l'existence ou la non-existence de la contagion (1); cependant toutes les maladies populaires ont été rangées en deux classes, en maladies contagieuses et en maladies épidémiques; et l'on est à peu près

---

(1) Dictionnaire Encyclopédique, œuvres de Stoll.

convenu de les distinguer l'une dè l'autre par les phénomènes suivans :

L'existence des maladies contagieuses suppose un germe primitif, inaltérable, identique et transmissible par le contact; elles ne sont jamais spontanées.

La différence des temps, des lieux ne change point leur marche, ne s'oppose point à leurs développemens.

Le changement des saisons, les variations de l'atmosphère n'ont sur elles que point ou peu d'influence.

Il en est de même des dispositions constitutionnelles, elles rendent les maladies contagieuses plus graves en les compliquant, mais ne changent pas leur nature : la variole est toujours variole, quoiqu'elle soit tantôt simple et bénigne, tantôt confluente et accompagnée d'une fièvre adynamique.

Enfin, l'origine des maladies contagieuses peut être comparée à une greffe susceptible d'être transportée, et à laquelle le contact suffit pour recommencer une nouvelle existence, en tout semblable à la première.

Il n'en est pas de même des maladies épidémiques.

Celles-ci sont, sous le rapport de leur apparition, de leur marche, de leur gravité et de leur durée, toujours relatives aux causes locales et accidentelles dont elles émanent, et par conséquent variables comme elles.

C'est par l'air qu'elles se propagent.

Les variations de l'atmosphère ont sur leur retour une grande influence.

Le changement des saisons suffit presque toujours pour les anéantir.

Le contact n'est point nécessaire à leur transmission.

Écoutons Sydenham, contemporain et témoin de plusieurs épidémies. « Les ma-
» ladies épidémiques, dit cet auteur, sont,
» dans le sens le plus général, toujours re-
» latives à l'action des saisons et au pou-
» voir des causes physiques assez fortes
» pour influer sur l'économie animale.
» Quelle que soit la diversité apparente ou
» réelle de certains climats, l'existence ins-
» tantanée de plusieurs causes locales, d'a-
» gens secondaires, peuvent, en opérant
» de grands changemens dans l'atmos-
» phère, modifier sa température, et ame-

» ner des maladies qui sans cela lui seroient
» étrangères.

» Les fièvres continues malignes, dit
» aussi Méad, sont moins le résultat d'une
» périodicité quelconque, comme on l'avoit
» cru, que de la réunion des causes qui les
» développent.

» Suivant Vicq-d'Azyr, les maladies épi-
» démiques ont un rapport direct, non avec
» les saisons où elles règnent, mais avec les
» temps et les saisons qui les ont précédées;
» elles sont une suite nécessaire des varia-
» tions de l'air, de l'intempérie des saisons;
» il est probable que leur influence est mo-
» difiée par la nature du sol, par les mœurs,
» les habitudes, les événemens qui se suc-
» cèdent, d'où résulte des combinaisons et
» des variations sans nombre » (1).

Telles sont les véritables causes de la fièvre jaune, telles sont les conditions requises, mais suffisantes pour son développement; les lieux où elles n'existent pas sont à l'abri de ses effets, n'ont rien à craindre de son voisinage; mais dans ceux

---

(1) Œuvres de Sydenham, de Méad. Mémoires de la Société royale de Médecine.

où tout se réunit pour leur donner un grand degré d'énergie, la fièvre maligne qu'elles occasionnent, intermittente ou continue, simple ou compliquée, et qui sans ce concours se fût circonscrite à quelques individus, s'étend et se généralise, prend alors le nom de fièvre contagieuse selon les uns, non contagieuse suivant les autres.

Si, malgré le sens qu'on attache aux mots et aux idées généralement reçues qu'ils expriment, l'on regarde comme contagieuse une maladie, à la vérité très-violente, très-meurtrière, qui a un foyer d'où elle se répand, des causes particulières qui l'alimentent, qui même n'a pas besoin de contact pour atteindre toutes les personnes renfermées dans son cercle d'activité, mais qu'aucun contact immédiat ou médiat ne propage quand on en est sorti; la fièvre jaune est une maladie contagieuse et éminemment contagieuse.

Mais, si pour être juste et conséquente, l'application de ce mot exige la présence préalable d'un germe spécial, transportable dans tous les lieux, transmissible par le toucher, existant par lui-même, conservant

une faculté intrinsèque et reproductive, possédant un mode d'action exclusif et indépendant de toutes les causes éventuelles : la fièvre jaune est épidémique et non contagieuse.

C'est à l'obscurité, sans doute, qui règne encore sur cette matière, et à la diversité des opinions qu'elle a favorisées, qu'il faut attribuer l'erreur de ceux qui confondant le caractère épidémique avec le caractère contagieux, ont classé la fièvre jaune parmi les maladies contagieuses. Cette erreur seroit de peu de conséquence si toutes les maladies populaires dépendoient des mêmes causes, et se signaloient par les mêmes effets; mais c'est parce que les causes varient, et que le mode d'action diffère, que ce point de doctrine mérite d'être approfondi, car de sa solution dérivent la véritable connoissance de la maladie, et le choix des mesures qu'il importe de prendre contre sa propagation. Il est évident que si un germe exotique semblable à un virus, constituant essentiellement la fièvre jaune, peut se reproduire par un individu malade, et s'éterniser par plusieurs; les cordons,

les quarantaines et la séquestration deviennent des mesures urgentes, indispensables, quoique excessivement rigoureuses. Si, au contraire, l'action typhoïde de la fièvre jaune est principalement due à un air atmosphérique profondément vicié par un concours de causes locales et domestiques, il est encore plus évident qu'il faudra alors la combattre, non par les dispositions sanitaires dont je viens de parler; car on ne purifie pas l'atmosphère par des quarantaines, bien moins encore par des cordons chargés d'infliger le supplice de Mézence à la population de toute une ville, mais en éloignant autant que possible les causes qui ont changé en un principe délétère le principe vivifiant qui est dans l'air.

M. Pariset (1), subjugué par l'idée que la fièvre jaune observée par lui en Espagne étoit contagieuse, pense que la distinction établie par quelques praticiens entre la transmission par contact, ou par un intermédiaire, est frivole et inutile, et que cette dernière est

(1) Observations sur la fièvre jaune, faites à Cadix par M. Pariset.

encore la contagion, seulement avec un terme de plus, celui de l'espace. M. Pariset auroit raison si le principe délétère étoit constamment fourni par le malade, dérivoit uniquement de lui; mais, comme, dans la fièvre jaune, celui-ci ne fait que le recevoir sans le reproduire, il s'ensuit que le contact immédiat ou médiat est tout-à-fait étranger au mode d'action qui la propage. Sans doute, l'espace plus ou moins grand seroit de peu de conséquence, si des germes corpusculaires, tenaces et presque indestructibles, se portoient d'un individu malade sur un individu sain. Mais l'espace plus ou moins grand, est tout, si semblable à un foyer de chaleur, les miasmes qui s'en échappent se divisent et s'affoiblissent en s'éloignant.

Ainsi donc, les médecins dont les travaux ont eu pour but la solution de ce problème, et qui, pour y parvenir, ont, pendant vingt ans, étudié sur les lieux le génie et le caractère de la fièvre jaune, auxquels une longue expérience a appris que son action morbide réside dans l'air, et ne se développe qu'à des conditions résultantes de certaines positions locales, et dont les effets ont été constatés, prévus et prédits

par eux, ne se sont point livrés à des recherches insignifiantes, n'ont point établi une distinction frivole et inutile, mais se sont occupés, au contraire, d'une question d'un grand intérêt pour la science et l'humanité (1).

Je vais plus loin, et sans discuter ici si la dyssenterie, citée pour exemple par M. Pariset, est ou n'est pas contagieuse, je ne pense pas que dans l'une ou l'autre hypothèse l'espace entre le corps sain et le corps malade ne soit d'aucune importance. Je ne crois pas que les émanations dyssentériques, emportées par le vent à une grande distance, conservent la même énergie, et exercent une influence égale à celle dont l'impression est pour ainsi dire immédiate, et contre lesquelles l'air ambiant n'a pas eu le temps d'agir : quoique dans ces deux suppositions les trois termes à toute opération contagieuse se retrouvent, il est clair, toutes choses supposées égales, qu'entre le résultat offert par le malade placé à une grande distance, où les émanations morbides ne parviennent qu'à tra-

(1) Voyez les ouvrages de MM. Miller, Valentin et Devèze.

vers l'air extérieur, et celui que présente un autre malade forcé de s'asseoir sur la chaise percée qui est commune à tous, la différence devra être extrême.

A l'appui de son système, M. Pariset cite l'épidémie d'Ayamonte, due, selon lui, à un bateau pêcheur auquel elle avoit été communiquée par un vaisseau parti de Gibraltar, dont l'équipage étoit néanmoins en parfaite santé ; circonstance qui force à recourir au moyen d'un échange de quelques comestibles, qui eut lieu en mer. Mais, avant tout, il faudroit être sûr qu'il n'existoit à Ayamonte aucune des causes qui développent la fièvre jaune dans les autres villes, et ensuite, qu'elle avoit été importée à Gibraltar ; car s'il est prouvé que l'importation n'est pas nécessaire pour qu'elle se montre dans cette dernière ville, je ne vois pas pourquoi on en feroit une condition indispensable pour l'autre. D'un autre côté, je suis surpris de voir M. Pariset défendre ce système, après être convenu lui-même que « le miasme contagieux de la » fièvre jaune a si peu de fixité, qu'il est dé- » truit par la seule action de l'air libre, et » renouvelé surtout lorsque, par l'abaisse- » ment de la température, il a pris plus de

» densité.» Cette réflexion juste, vraie, incontestable, mettoit son auteur sur la voie des causes réelles de l'épidémie ; mais loin d'en tirer les conséquences naturelles qui en dérivent, M. Pariset ajoute, quelques lignes plus bas, que ce miasme a cependant, *selon toute apparence*, beaucoup d'affinité pour les matières animales et végétales, pour les habillemens de laine, de coton, de toile, pour les boiseries, les papiers ; qu'une fois attaché à ces matières, il paroît y prendre une consistance, une stabilité de composition qu'il n'a plus partout ailleurs (1).

Je dois l'avouer, cette contradiction m'a d'autant plus frappé que, par la manière dont M. Pariset s'exprime, on voit qu'il n'a pas pu se la dissimuler. En effet, si cette hypothèse étoit admise, il s'ensuivroit, 1° que les miasmes renfermés dans le bâtiment sont restés sans influence sur les hommes de l'équipage, et ne sont sortis de leur inertie qu'en rade d'Ayamonte, après les communications établies entre les matelots et les habitans de cette ville ; 2° que l'air atmosphérique cesse d'agir sur le principe

(1) Observations sur la fièvre jaune, faites à Cadix en 1819.

contagieux aussitôt que ce principe s'est attaché à quelque substance, et qu'il a acquis par là une consistance, une stabilité de composition qu'il n'avoit pas avant cette réunion. Que de suppositions gratuites pour expliquer un fait que toutefois elles n'expliquent pas, et que l'exemple de la variole et de la peste invoqué par M. Pariset, est loin de justifier. Personne n'ignore maintenant, que, quel que soit le mode d'action du venin pestilentiel, il est soumis, comme toutes les autres maladies populaires, à l'influence des causes locales et constitutionnelles; d'où résulte pour toutes une échelle correspondant eentre les causes et les effets, relative au nombre et à l'intensité des unes et des autres, dont le premier terme est la fièvre éphémère, et le dernier la fièvre jaune ou pestilentielle.

Si, comme il va être démontré par des preuves irréfragables, la fièvre jaune n'a pas pour principe un germe exotique et contagieux, la faculté qu'on lui suppose de se tenir caché pendant une ou plusieurs années pour se montrer ensuite sans le concours des causes génératrices, est encore une supposition tout-à-fait inutile. M. Pariset, je le répète, sentoit lui-même combien son assertion

étoit hypothétique et vague, puisqu'en parlant de la peste d'Orient, il dit que cette maladie bien qu'annuelle (et il auroit dû ajouter bien qu'endémique), à Alexandrie et dans la Basse-Egypte, ne se montre que tous les cinq ans au Caire, à des intervalles plus éloignés dans le Saïd, et jamais à la Mecque, quoique cette ville plus méridionale souffre plus de la chaleur, et qu'on n'y prenne aucune précaution pour se défendre de la contagion. Que faut-il donc de plus pour prouver que le germe, ou ce qui revient à peu près au même, que son développement étant toujours subordonné à l'état de l'atmosphère, et à la disposition individuelle, ne peut avoir lieu sans les causes locales, capables de vicier l'un et de préparer l'autre à son action. Aussi M. Lepecq de la Clôture a-t-il dit en décrivant une maladie populaire, qu'elle fut contagieuse par la seule raison qu'elle étoit épidémique.

Telle est la fièvre jaune, elle n'a jamais été le produit d'un germe étranger, mais le résultat inévitable et nécessaire d'une atmosphère saturée de miasmes vénéneux et delétérès, qui non-seulement agissent par leurs qualités et par leur mélange, mais

encore par a dissolution de la propre substance de l'air (1). Ce n'est pas uniquement comme agent chimique capable d'introduire dans le sang des miasmes de différentes espèces, mais comme fluide élastique susceptible d'être décomposé que l'air agit sur l'économie animale (2).

Personne n'ignore en effet qu'un degré de chaleur plus ou moins élevé vaporise tous les fluides et peut influer par leurs combinaisons sur les principes constitutifs de l'air atmosphérique. La nature des miasmes qu'ils engendrent, les différences qu'on doit soupçonner entre eux suivant les lieux et les corps dont ils émanent, l'âge des individus qui y sont exposés, l'état sanitaire dans lequel ils se trouvent, doivent toujours être pris en considération (3).

L'air humide et pesant relâche la fibre, diminue les forces et occasione une langueur inexprimable. Le ressort de l'économie animale est d'autant plus changé que l'air a plus perdu de son élasticité (4).

---

(1) Menjotius.

(2) Lavoisier. Mémoires de la Société royale de médecine.

(3) *Ibidem.*

(4) Thion de la Chaume, *ibidem.*

Quoique je sois intimement convaincu que ces causes suffisent pour produire la fièvre jaune, et qu'il est inutile de recourir à la voie de l'importation ; cependant je conviendrai, si l'on veut, qu'un bâtiment dont l'équipage est attaqué de cette maladie, dont l'air est vicié par des miasmes délétères, arrivant dans une ville sujette à cette calamité, dans la saison de l'année la plus favorable à son développement peut être un moyen de la propager. C'est la goutte d'eau qui fait verser le vase quand il est plein, c'est une étincelle qui se fût éteinte d'elle-même, et qui n'allume un violent incendie que parce que les élémens en étoient rassemblés. Il en est de même de la fièvre jaune, dont l'apparition peut être hâtée par quelques circonstances, mais dont l'existence et la durée exigent indispensablement le concours des causes locales et génératrices. Je ne nierai pas non plus que le grand nombre des malades ne puisse devenir aussi un moyen de la propager. Il n'est pas douteux qu'ici, comme dans tant d'autres maladies, l'effet ne devienne cause à son tour. Mais, dans ce cas là même c'est d'abord sur l'air dont elles altèrent les principes élémentaires, qu'a-

gissent les émanations cadavéreuses et tous les autres miasmes, et c'est par lui qu'elles acquièrent cette faculté expansive qui, toute terrible qu'elle est, a néanmoins des degrés différens, et reconnoît des limites. Quelques exemples de cette double proposition vont être mis sous les yeux du lecteur.

Mademoiselle Brek, demeurant à Philadelphie, se réfugia à la campagne aussitôt que la fièvre jaune parut en ville; elle y jouissoit d'une santé parfaite, lorsqu'elle apprit que l'une de ses amies en étoit atteinte. Ne consultant que son attachement pour elle, elle céda au malheureux désir de la voir, et se rendit à Philadelphie. Elle y resta à peine trois heures, et ce temps fut plus que suffisant pour lui faire contracter la maladie. Deux ou trois jours après la fièvre se déclara, et malgré les secours de toute espèce qui lui furent prodigués, elle mourut le cinquième jour.

Deux habitans de Savanah, justement effrayés de la fièvre jaune qui commençoit à se manifester, prirent le parti de la fuite, et firent route ensemble pour les Etats de l'Est, ils étoient au moment de leur départ très-bien portans l'un et l'autre; mais, arrivés

dans une ville de la Caroline du nord, l'un des deux éprouva les atteintes de la fièvre, et succomba à la fin du sixième jour. L'autre continua sa route jusque dans le Maryland; mais il ne put pas aller plus loin, forcé de s'arrêter à cause de la fièvre : après quatre ou cinq jours de maladie, il expira comme son compagnon.

M. Mourgues, Français, âgé d'environ vingt-cinq ans, faisant sa résidence à New-York, se retira à la campagne de M. Olive aussitôt que le bruit se répandit que la fièvre jaune existoit en ville; obligé d'y retourner pour une affaire importante qui fut terminée dans une heure, il en partit sur-le-champ emportant la mort dans son sein. Deux ou trois jours après la fièvre se déclara accompagnée des symptômes les plus dangereux et les plus effrayans, et il expira le quatrième jour, rendant un sang noir et dissous par le nez, la bouche et le fondement.

Un négociant de New-York, M. Sheiwgawser, prit la maladie dans un voyage qu'il fit avec sa femme à Philadelphie. Quoiqu'il se hâtât d'en partir à la première annonce du danger, il en ressentit les atteintes, le

lendemain, à Elisabeth-Town, où il fut obligé de s'arrêter, et où il mourut le septième jour (1).

Maintenant je dois observer, et cette remarque est de la plus haute importance, que ni mademoiselle Brek entourée de toute sa famille dont elle étoit tendrement chérie, ni M. Mourgues qui en avoit trouvé une dans celle de M. Olive, ni les deux habitans de Savanah accueillis par leurs compatriotes, avec la plus généreuse hospitalité, ni M. Sheiwgawser, auquel les soins de toute espèce furent prodigués par sa femme et ses amis, n'ont point communiqué la maladie. Cependant aucune précaution ne fut prise par ceux qui les soignèrent, ceux-ci, au contraire, furent dans un contact continuel avec l'air qui sortoit de leur poitrine, avec la sueur qui s'exhaloit de leur corps, et avec les matières noires et sanguinolentes qu'ils rendoient par le vomissement. Je pourrois citer une foule d'autres exemples; car il n'est pas un des bourgs qui avoisinent les

(1) Madame Olive, devenue madame la marquise de Cubières, et madame Sheiwgawser, maintenant madame Perrault, demeurant l'une et l'autre à Paris, attesteront la vérité de ces faits.

villes principales des Etats-Unis, où l'on n'en ait observé de semblables. Leur nombre et leur authenticité ont subjugué tous les préjugés, toutes les préventions, imposé silence à l'esprit de système ; la spontanéité et la domesticité de la fièvre jaune ne sont plus pour les habitans de l'Amérique un problème à résoudre, une question à discuter, mais un fait notoire connu, sur lequel, je le répète, tout le monde est d'accord. J'en appelle au témoignage de tous les Européens qui ont long-temps habité les Etats-Unis et les Antilles, et qui n'ayant aucun intérêt à cacher la vérité, s'empresseront de la dire quand on voudra l'entendre.

Toutefois, comme sur une matière aussi grave et aussi importante, on ne sauroit trop multiplier les faits et les exemples; je vais en rapporter encore quelques-uns, qui peuvent d'autant moins être révoqués en doute, qu'ils se renouvelent tous les ans, et sont offerts, non par de simples individus, mais par la population entière de plusieurs villes. Je réclame ici l'attention des lecteurs.

Les habitans de Charles-Town évitent la fièvre jaune en allant, dès le mois de juin,

s'établir à l'île Sullivan, distante d'une lieue du rivage.

Les habitans du plateau élevé de la Nouvelle-Espagne, placés dans une position inverse, parviennent à se garantir de la fièvre jaune, en suivant une route entièrement opposée; instruits par l'expérience du danger imminent qui les attend, dans ce qu'ils appellent les Terres-Basses ou les régions chaudes du littoral, ils n'y descendent qu'avec la plus extrême répugnance. Ordinairement ils s'arrêtent à Xalapa, situé à égale distance de Mexico et de la Vera-Crux où les négocians de cette dernière ville et les personnes employées au commerce se rendent pour leurs affaires respectives. Plusieurs fois apportée par eux, la fièvre jaune a toujours épargné le Mexicain et l'habitant de Xalapa. C'est là que s'est passée l'histoire du Barbier rapportée par M. de Humboldt (1).

Le plus décisif de tous les exemples, est la mesure arrêtée d'avance par les habitans de Norfolk, Baltimore, Philadelphie et New-York, lesquels pour se mettre à l'abri de la fièvre jaune, ont tous une maison de cam-

---

(1) Humboldt, Voyage au Mexique.

pagne où ils vont se réfugier comme l'on a un habit pour se vêtir et un lit pour se coucher. Ce n'est pas tout ; les tribunaux, les chambres de commerce et d'assurances s'empressent à donner le signal et l'exemple. Les banques même ont fait construire des édifices où elles vont continuer leurs opérations. Enfin il n'est pas jusqu'à la classe indigente et malheureuse qui ne trouve dans un hospice établi hors de la ville de New-York, et sous des tentes qu'à défaut d'hospice la commune de Philadelphie fournit à tous ceux qui en demandent, un asile assuré contre l'épidémie. Mais ce que je ne puis trop répéter, mais le fait sur lequel j'insiste, parce que la question est toute entière là ; c'est que les rapports les plus nombreux et les plus intimes, c'est qu'une communication de tous les jours, de toutes les heures, existent entre les villes infectées et les établissemens dont je viens de parler, établissemens qui n'en sont pas à une lieue de distance, et où ceux qui y résident sont aussi sûrement préservés de la fièvre jaune que s'ils en étoient éloignés de deux cents lieues.

Depuis que, par la vente de la Louisiane,

ce pays fait partie des Etats-Unis, des relations de commerce très-étendues et très-suivies, se sont établies entre le territoire occidental de l'Union et de la Nouvelle-Orléans; tous les ans de larges bateaux non pontés, chargés des produits de ces vastes contrées, descendent à l'époque des grandes eaux des nombreuses rivières qui toutes vont se rendre au Mississipi. Ce voyage qui dure quelquefois six semaines, ne se fait pas sans peine et sans danger pour ceux qui l'entreprennent; car outre les accidens inséparables d'une navigation sur un fleuve immense, très-rapide, et dont le lit est encombré par les arbres qu'il charrie, le régime auquel ils se condamnent, les stations fréquentes qu'ils sont obligés de faire sur des rives jonchées de débris de végétaux, naguère couvertes d'eaux stagnantes, au milieu d'une atmosphère imprégnée de leurs émanations, les expose à des maladies toujours graves et quelquefois même à la fièvre jaune. De deux choses l'une, il faut, ou nier le fait ou convenir qu'il se refuse à toute explication fondée sur un germe communiqué; car comment et de qui les malades dont je parle auroient-ils pu le

recevoir ? puisqu'il est inconnu aux lieux d'où ils sont partis, et qu'ils n'ont vu ni parlé à personne pendant leur voyage.

Les mêmes phénomènes ont été observés à Saint-Domingue. La fièvre jaune y a conservé, comme au continent américain, une marche graduée et progressive, déterminée par le développement successif des mêmes causes, et qui, à raison de leur nombre et de leur intensité, n'ont manifesté leur action qu'à des époques relatives et nécessairement différentes entre elles. Lorsqu'en 1792, le gouvernement de cette île employa les régimens qui arrivoient de France contre les Nègres révoltés de la province du Nord, il y eut des camps placés au pied des montagnes où la fièvre jaune parut très-tard ; d'autres situés sur leurs sommets, où elle ne pénétra point, quoique tous communiquassent pour leurs approvisionnemens, avec les villes qui en étaient ravagées. Il en a été de même lorsqu'en 1796, la conquête de la province de l'Ouest par les Anglais, les força d'établir différens postes dans les plaines et dans les montagnes. La fièvre jaune, qui éclata dès le mois de juin au Port-au-Prince, ne parvint à La-Croix-des-

Bouquets, où j'avois été chargé d'établir un hôpital, que vers la fin de juillet, et n'atteignit pas les garnisons du Mirbalais et des Grands-Bois. Enfin, lorsqu'en 1802 l'armée du général Leclerc s'empara de Saint-Domingue, j'appris du général Thouvenot que les troupes stationnées sur le plateau de Plaisance, conservèrent leur vigueur et leur santé, quoique la fièvre jaune y fût plusieurs fois importée par des personnes qui en avoient été infectées au Cap ou dans d'autres villes. Ainsi, là comme au continent, il suffisoit d'habiter un lieu moins chaud, de respirer un air plus pur, plus élastique, pour en braver ou atténuer les effets ; mais aussi, là comme au continent, malheur à ceux qui, après une longue absence, rentroient dans le cercle d'activité du foyer, ils étoient alors d'autant plus susceptibles d'être atteints, qu'ils s'étoient tenus plus éloignés, et avoient habité des endroits plus salubres. Le général Thouvenot lui-même en fit l'expérience ; appelé au Cap pour son service, il y vint accompagné par l'un de ses adjoints ; tout le temps qu'il y demeura (environ vingt heures) il fut indisposé, mal à son aise et souffrant:

le jeune officier, qui n'étoit pas comme lui fait au climat de Saint-Domingue par un long séjour aux Antilles, contracta la maladie, en ressentit les premières atteintes le lendemain au camp Lecoq du Limbé, et mourut le troisième jour à Plaisance, où il eut à peine le temps d'arriver, et où il ne propagea pas la maladie.

Je ne sais si je me trompe; mais il me paroît démontré que sans l'influence atmosphérique, tout mode d'action immédiat ou médiat est nul et sans résultat. Je n'excepte pas même le moyen direct invoqué par les partisans de la contagion, pour soutenir que la fièvre jaune est ou peut devenir contagieuse, il existe à cet égard des observations aussi curieuses que décisives. M. Johnson, médecin de Philadelphie, a disséqué un grand nombre de cadavres morts de la fièvre jaune. Une distance d'environ deux milles de la ville, est la seule précaution qu'il ait cru devoir prendre. La préférence qu'on a donnée aux gens de la campagne, a suffi aussi pour préserver les employés de l'hospice établi près de New-York. L'inoculation par la lancette, à l'instar de la variole, a été aussi inutilement

tentée. Des linges et des chemises imbibées de la sueur d'un fiévreux, n'ont rien produit non plus. Enfin, on a été jusqu'au point d'avaler, sans éprouver aucun mal, une certaine quantité de la matière noire que les malades rejettent par les vomissemens.

Que faut-il de plus pour prouver que la fièvre jaune, maladie des pays chauds, portée à son dernier degré d'intensité, est endémique et non contagieuse, pas plus aux Etats-Unis et en Espagne, qu'à Saint-Domingue et à la Jamaïque; que l'air vicié la détermine nécessairement dans tous les individus qui restent exposés à son influence, jusqu'à ce que, par des changemens survenus dans ses principes constitutifs, il soit rendu à sa pureté primitive. J'invoque encore une fois le témoignage des praticiens qui ont observé cette maladie aux Antilles; qu'ils disent si jamais elle y a été considérée comme susceptible d'être propagée par le voisinage et le contact. J'ai vu, pendant la guerre de l'indépendance américaine, plus de trois mille malades disséminés dans les différens hôpitaux qu'on avoit établis près du Cap. La fièvre jaune,

il, est vrai, se montra plus ou moins dans tous, sans acquérir dans aucun le caractère contagieux. A côté d'un homme mourant de cette maladie, on en voyoit un autre atteint de la dyssenterie, d'une fluxion de poitrine, ou d'une fièvre intermittente, sans que ce voisinage parût influer sur son mal. La même chose est arrivée aux Iles-du-Vent, lorsque les généraux Gray et Abercrombie, Richepanse et Joyeuse, y ont abordé avec des troupes européennes: la fièvre jaune en a moissonné, il est vrai, la moitié dans trois mois; mais à cette époque, comme à celles qui les avoient précédées et qui les ont suivies, les régimens acclimatés aux Antilles, quoique soumis à la même discipline, quoique logés dans les mêmes casernes, quoique soignés, lorsqu'ils étoient malades, dans les mêmes hôpitaux, sont restés invulnérables. Les désastres que l'armée française, commandée par le général Leclerc, éprouva à Saint-Domingue, ne peuvent pas être regardés comme une exception à cette règle; ils servent, au contraire, à la confirmer.

Il résulte donc de tout ce qui précède, que la fièvre jaune est produite par un foyer d'infection alimenté par des causes locales,

et qu'il suffit d'une demi-heure de résidence dans le cercle de son activité pour qu'un individu en soit atteint, qu'il peut en apporter le germe dans son sein, et en être la victime; mais que la faculté épidémique ne s'étend qu'à un espace très-borné, et que l'air cesse de lui servir de véhicule dès que les causes capables de l'altérer et de le corrompre n'existent plus.

En outre, comme cette faculté est le résultat non d'une seule, mais de plusieurs causes, il s'ensuit qu'elle est toujours relative et proportionnée aux degrés d'action que chacune d'elles prend à son développement. Voilà pourquoi les épidémies de fièvre jaune varient non-seulement à raison des temps, mais encore à raison des lieux. Ainsi, si, comme je le crois, le caractère épidémique est plus prononcé aux États-Unis et en Espagne qu'aux Antilles, c'est que l'air est moins vicié aux îles, par l'absence de plusieurs causes locales, qui, par leur réunion dans les grandes villes des deux continens, altèrent sa constitution. Je ne soutiendrai pas non plus que cette différence est invariable, parce que si le genre d'une maladie peut être facilement déterminé par les princi-

paux phénomènes qui l'accompagnent, il est plus difficile d'en saisir les diverses nuances lorsqu'elles sont, comme je l'ai déjà dit, le résultat d'une foule de circonstances et d'agens dont les combinaisons peuvent varier à l'infini; toutefois, malgré les pertes effrayantes qu'éprouvent les régimens européens qui abordent dans les colonies, je persiste à croire que l'action typhoïde est en général moins forte aux îles qu'aux États-Unis et qu'en Espagne. En effet, quoique dans les deux continens la durée de la fièvre jaune soit bornée à trois ou quatre mois, le nombre des victimes qu'elle fait est plus considérable qu'aux Antilles, où elle existe avec plus ou moins de violence toute l'année : son apparition est, dans les zones tempérées, le signal de la cessation de toutes les autres maladies. Sous les tropiques, elle n'en exclut aucune; il suffit d'une demi-heure de séjour à Philadelphie et à Cadix pour en être atteint: il y a à St.-Domingue peu d'exemples constatés d'une communication si prompte. J'ai vu des familles composées de cinq ou six personnes, qui toutes jouissoient d'une santé parfaite, disparoître dans cinq ou six jours à New-

York. Un spectacle aussi affreux est plus rare à St.-Domingue ; et quand on réfléchit qu'au continent, la fièvre jaune frappe uniquement sur les habitans des grandes villes, et qu'aux Antilles, où les campagnes ne jouissent pas, au même degré, de cette prérogative, le créole et l'homme acclimaté en sont toujours exempts, il faut en conclure qu'on n'éprouve la fièvre jaune dans les régions équatoriales, que parce que la constitution européenne y subit une révolution que nécessite le climat, et qui par cela même est indispensable à St.-Domingue : révolution qui à Philadelphie, New-York et Barcelone, où rien n'est changé pour les habitans de ces villes, n'auroit jamais lieu, ou seroit bornée à quelques individus, sans les causes locales et temporaires qui, en infectant l'air des grandes villes, donnent à la fièvre jaune le caractère épidémique auquel seul il faut attribuer la rapidité avec laquelle elle se propage, et le grand nombre des victimes qu'elle fait. Or, si ce caractère, le plus saillant de tous, n'acquiert un grand degré d'énergie que dans les villes, pourquoi refuseroit-on d'admettre que la maladie elle-même est le résultat nécessaire,

non d'une communication imaginaire et gratuite, mais de quelques situations locales et accidentelles qui, en Afrique comme en Asie, en Amérique comme en Europe, aux îles comme sur les continens, sur mer comme sur terre, n'ont jamais manqué de la produire et de la développer.

Le système de l'importation devoit d'abord avoir beaucoup de partisans. Il joint à l'avantage de rassurer les esprits timides, celui de flatter le penchant que l'homme, souvent trompé et toujours crédule, semble avoir pour tout ce qui sort de la règle commune. Ce système étoit, en 1792 et 1793, époque de la funeste épidémie qui régna en Amérique, celui que presque tous les médecins des Etats-Unis, et quelques médecins français récemment arrivés à St.-Domingue, adoptèrent. Justement effrayés d'une maladie qui sévissoit avec une fureur jusqu'alors sans exemple, les premiers prétendirent qu'elle leur venoit des Antilles, les seconds, qu'elle leur étoit communiquée par les Américains. Les uns citoient à l'appui de leur raisonnement, que ce fléau étoit inconnu au continent avant l'accroissement de leur commerce avec les Indes occiden-

tales; les autres, qu'il ne s'étoit montré si redoutable aux îles, que depuis les ravages exercés par lui à Baltimore, New-York et Philadelphie. Peut-être aurois-je, à cet égard, partagé cette opinion, si, comme tous les anciens praticiens des colonies, je n'avois acquis des points de comparaison qui manquoient aux autres, et qui m'éclairèrent sur les phénomènes dont j'étois témoin. Bientôt l'identité des causes me parut démontrée par l'identité des symptômes et des effets ; et cette idée, à laquelle j'avois d'abord été conduit par l'analogie, se fortifia de toutes les recherches auxquelles je me livrai, et des réflexions qu'elles me suggérèrent.

D'un autre côté, l'attention suivie que les Américains furent forcés de donner à la marche de la fièvre jaune, leur apprit bientôt que cette maladie étant le produit presque exclusif des grandes villes, ils ne durent la connoître que lorsque les leurs eurent atteint en étendue et en population, les proportions requises au développement de ses causes locales ; les autres ne tardèrent pas à comprendre qu'un petit nombre d'Européens, arrivant successivement aux Antilles où ils étoient accueillis par des amis ou des

parens riches et hospitaliers, devoient être moins affectés par le changement de climat, que des corps d'armée tout à coup transportés dans ces régions si différentes de l'Europe. L'expérience l'a prouvé. Dans tous les temps le séjour des régimens aux îles leur a coûté la moitié de leurs soldats: voilà ce qui devoit rendre si précieuse à la métropole la population acclimatée des colonies. Or, si toujours il a été difficile de former une armée à St.-Domingue, même dans le temps de sa prospérité, époque où tous les moyens étoient en abondance, combien plus grandes ont dû être les pertes, lorsqu'il a fallu lutter non-seulement contre le climat, mais contre les maux infinis qu'une guerre avec des esclaves traîne à sa suite.

Voilà ce qui a donné à la maladie des pays chauds le caractère de la fièvre jaune. La cause générale et première (la chaleur) existant à St.-Domingue comme aux Etats-Unis et en Espagne, mais ne trouvant pas dans cette île, du moins au même degré, les causes secondaires qui la rendent si fatale dans les lieux que je viens de nommer, auroit conservé son type primitif, si, d'un

côté, les marches forcées, le dénûment dans lequel on s'est trouvé, l'intempérie des saisons, la mauvaise qualité des alimens; de l'autre, l'oubli de toutes précautions, l'abus de toutes choses n'avoient été pour les troupes non acclimatées qui arrivoient aux îles, ce que les mêmes causes furent pour les Athéniens, les Italiens et les Belges; ce que les cimetières, les appartemens souterrains, les bassins sales et boueux, et les émanations marécageuses sont pour les habitans de Baltimore, Philadelphie, la Vera-Crux et la Nouvelle-Orléans.

S'il est vrai que les mêmes effets supposent les mêmes causes, la fièvre jaune qui s'est déjà plusieurs fois montrée en Espagne, dont la marche et les progrès sont les mêmes qu'en Amérique, doit avoir rencontré en Espagne, comme en Amérique, les conditions de son existence et de sa propagation. Aussi retrouve-t-on dans la Péninsule des eaux stagnantes qui entourent ses villes maritimes, une atmosphère embrasée qui en favorise les émanations, des rues étroites où l'air ne peut pas circuler (1), et une population sans tra-

(1) Pariset. Observations sur la fièvre jaune, faites à Cadix, 1819.

vail, sans asile, sans pain, et tellement misérable, que cette cause suffiroit seule pour expliquer l'excès des maux qui l'accablent. Dans tous les temps, les crises politiques, les commotions populaires, les invasions, les guerres, toutes les secousses violentes qui, en déplaçant les rangs et les fortunes, troublent et ébranlent l'ordre social, et changent les habitudes et les mœurs des peuples, ont toujours été suivies de maladies épidémiques. C'est un malheur de plus sans doute, mais qui est inévitable, et auquel, dans l'état actuel des choses, l'Espagne aura bien de la peine à échapper.

Une autre preuve de l'identité de la fièvre jaune d'Espagne avec celle des Etats-Unis, est sa circonscription dans les villes du littoral de la Péninsule. Comme elle résout en partie le problème important de son origine, elle a été vivement attaquée ; mais aussi, comme elle intéresse l'Europe entière, et qu'elle a pour garant de son authenticité, non des dissertations bien savantes, mais des faits nombreux, constatés par l'expérience et observés par des milliers de témoins, il faudra bien, un peu plus tôt ou un peu plus tard, convenir que la fièvre

jaune de Cadix et de Barcelone ne s'est point répandue dans les campagnes, n'a point atteint les troupes employées dans le cordon, ni les habitans des villages qu'il embrasse, quelque opposé que puisse être cet aveu au système qu'à tout prix il semble qu'on veuille faire triompher.

Au reste, les discussions qu'a provoquées le retour de ce fléau en Espagne, ne sont point nouvelles. La multiplicité des agens auxquels il a fallu recourir pour l'expliquer, me rappelle ce qui se passa en 1794 en Amérique. C'est la même incertitude dans les faits, la même contradiction dans les rapports, le même penchant à l'exagération, et je pourrois ajouter la même intolérance pour des opinions contraires, la même absence de tout esprit d'observation et d'analyse, si, en Espagne comme en Amérique, un grand nombre de médecins instruits n'avoient compris que le degré de malignité d'une maladie contagieuse étant indépendant de son origine, le caractère que la fièvre jaune déploie en ce moment à Barcelone, plus meurtrier qu'à toutes les autres époques, est dû à des circonstances locales dont, suivant la remarque d'Hippocrate et

de Sydenham, rapportée par M. Pariset, les modifications inexplicables ont une si grande influence sur l'homme.

De toutes les causes prochaines ou éloignées qui, dans des proportions variables et inégales, concourent au développement de la fièvre jaune, la plus puissante, à raison de son universalité, est l'altération de l'air atmosphérique : il peut être tellement infecté que quelques minutes au milieu de cette atmosphère empoisonnée, suffisent pour frapper à mort l'individu le plus intrépide et le mieux constitué qui ose s'y exposer. Parvenue à ce point d'intensité, l'influence des autres causes semble s'éclipser et n'être plus nécessaire : c'est ce qui a fait dire à Senert (1) que les fièvres malignes simples et non épidémiques avoient besoin d'un appareil et d'une disposition plus morbide que les fièvres pestilentielles. Un autre écrivain, Crato, exprime la même idée, lorsqu'il dit que les fièvres pestilentielles peuvent être individuelles ou générales : les

(1) Senert, De causis morborum. *Indigent febres malignæ magìs morboso apparatu qui in pestilentibus febribus sæpè non necessarius est.*

humeurs viciées indépendamment d'une cause commune, occasionent les premières ; les autres, au contraire, sont exclusivement l'ouvrage de celle-ci : ce qui leur a fait donner le nom de fièvres épidémiques. Mercatus (1) admet de même deux causes principales de fièvres pestilentielles ; l'une résultante de l'abus des six choses naturelles, laquelle agit lentement, et mine par degrés l'édifice organique ; l'autre, quand le principe vital, atteint tout à coup par une substance délétère et vénéneuse, ne peut plus diriger les fonctions de l'économie animale. Fernel enfin a été jusqu'au point d'avancer que la peste (et il auroit sans doute nommé la fièvre jaune s'il l'eût connue) peut exister sans putridité et même sans fièvre (2).

Cependant quelque juste et fondée que soit, sous certains rapports, la doctrine des auteurs que je viens de citer, il n'est pas moins vrai qu'en général la gravité et le danger des maladies épidémiques exigent deux conditions principales, résultantes de plusieurs combinaisons peut-être inap-

(1) *De feb. pest. et malig.*, pag. 144.
(2) *De abditis rerum causis.*

préciables. L'altération des principes constitutifs de l'air atmosphérique et la disposition des individus sur lesquels il doit agir. Ces conditions remplies, la puissance typhoïde commence, et ne connoît bientôt plus, dans le cercle de son activité, ni bornes ni obstacles. Toute résistance, toute réaction cessent, la force ou la foiblesse de la constitution, la différence d'âge, de sexe et des tempéramens, sont des barrières impuissantes. L'art n'offre plus aucune espèce de secours. On diroit même qu'une vapeur vénéneuse, semblable à celle qui se dégage du charbon allumé, s'étend de proche en proche, et asphyxie les malades. Telle est alors l'alternative où l'on se trouve, qu'il faut, ou fuir, ou se résigner à la mort.

Heureusement il est rare que toutes les causes auxquelles la fièvre jaune doit, dans quelques circonstances, sa malignité se trouvent réunies, agissent simultanément, et avec toute l'énergie dont elles sont capables. Cependant on en a vu des exemples aux Etats-Unis, pendant les années 1793, 1798, 1799 et 1803; à Saint-Domingue en 1781, 1792, 1794, et surtout en

1802 ; en Espagne, en 1800, 1819 et 1821. Long-temps auparavant, la relâche que fit au Cap l'escadre de don Navaro, venant du golfe du Mexique, y fit périr la moitié de ses équipages. Quelque soin que l'on mette à la recherche de ces causes, il est difficile et même impossible de les prévoir et de les connoître toutes. On sent très-bien qu'un phénomène inaperçu, qu'un dérangement imperceptible dans le cours naturel des choses, suffisent pour qu'une maladie typhoïde acquière un degré de force et de violence auquel l'homme n'a rien à opposer que la fuite. Je me rappelle qu'en 1787 il régna à Saint-Domingue, pendant les mois de mars, avril et mai, un vent de sud si chaud, si étouffant, que l'équilibre entre l'air extérieur et celui qui fait partie constituante des corps, fut rompu, et que la plupart des meubles en bois, tels que tables, armoires et commodes, éclatèrent. Aussi la saison de l'hivernage fut très-meurtrière au Cap, et dans la province du Nord.

Le même phénomène a été observé en Espagne, et a probablement contribué à l'existence de la fièvre jaune de Cadix et de Barcelone.

Dans l'état actuel de nos connoissances, l'opinion des médecins qui font de la fièvre jaune une maladie contagieuse, dont la cause est un germe exotique, et par conséquent importé, doit d'autant plus surprendre, que, même pour la peste, plusieurs auteurs, juges compétens sur cette matière et dignes par leurs talens, leur expérience et leurs services de la confiance publique, mettent en question l'existence d'un germe contagieux, la regardent comme endémique et probablement en partie produite par les vents brûlans et saturés de miasmes délétères qui, à une certaine époque de l'année, soufflent de l'intérieur de l'Afrique, et que le roi prophète appeloit le Démon du midi, en conjurant le Seigneur d'en préserver son peuple. Nous savons encore que dans quelques occasions la quarantaine ne garantit pas de la contagion, et que dans d'autres le mépris des règlemens sanitaires ne l'a pas généralisée. Enfin, que le mode d'action, quel qu'il soit, est presque toujours subordonné à l'état de l'atmosphère et aux dispositions individuelles (1). Ces faits po-

(1) Desgenettes, Histoire médicale de l'armée d'Orient.

sitifs, qui ont modifié nos idées sur la nature et la marche d'une maladie dont le contact avoit été considéré jusqu'alors comme le mode exclusif de sa communication, auroient dû, ce me semble, rendre plus circonspecte l'opinion de ceux qui font, de ce même contact, le moyen principal et unique de la propagation de la fièvre jaune.

J'ajouterai à toutes ces considérations une remarque bien moins importante, sans doute, mais qui n'est pas tout-à-fait indigne d'attention.

Il n'est personne qui n'ait entendu parler des rapports suivis, des relations continuelles qui existoient jadis entre l'Espagne et ses colonies, entre la France et ses possessions des Antilles. Il ne se passoit presque pas de jour que des bâtimens partis de Saint-Domingue, de la Havane, de la Martinique, de la Vera-Crux, de la Guaira ou des autres ports de l'Amérique, n'entrassent à Bordeaux, à Nantes et à Cadix; loin de les soumettre à la quarantaine, on ne s'informoit pas même s'ils avoient des malades à bord, tant on redoutoit peu alors en Europe l'introduction de la fièvre jaune qu'on savoit pourtant exister en Amérique. Les parti-

sans de la contagion conviendront qu'il est au moins bizarre que, pour se montrer en Espagne, cette maladie, qu'on dit être contagieuse et importée, ait attendu que la communication soit devenue moins fréquente entre la métropole et ses possessions d'outre-mer.

J'ai avancé dans le commencement de ce chapitre que l'air atmosphérique pouvoit être vicié au point de devenir l'agent le plus destructeur de l'économie animale; c'est ce que je vais prouver par quelques exemples relatifs au sujet dont je m'occupe en ce moment.

Le *Souverain*, vaisseau de 74 canons, avoit été pour ainsi dire abandonné depuis plus de vingt ans, dans le port de Toulon; on ne supposoit pas même qu'il pût être en état de tenir la mer. Cependant, ses pièces principales ayant été trouvées bonnes, il fut radoubé, armé, et vint, sous le commandement de M. le commandeur Glaudèves, joindre la grande armée à Brest, dont une division, sous les ordres de M. le comte de Grasse, partit peu de temps après pour les Antilles. Déjà, dans la traversée de Toulon à Brest, plusieurs matelots étoient

tombés malades, et quelques-uns d'entre eux avoient succombé. Cette maladie étoit d'autant plus extraordinaire, qu'un autre vaisseau de conserve, parti de Toulon en même temps que le *Souverain*, en étoit exempt. On profita de la relâche de Brest pour se pourvoir de la plus grande quantité possible de légumes et de végétaux frais. Cette précaution, et toutes celles auxquelles on se hâta de recourir, furent à peu près inutiles. La maladie fit des progrès effrayans. On compta bientôt deux cents hommes sur les cadres, et tous les jours on jetoit quatre ou cinq cadavres à la mer. Enfin, il vint un moment où il y eut si peu de monde, qu'à peine pouvoit-on faire la manœuvre, et qu'on agita, dans un conseil de guerre, si on ne couleroit pas le vaisseau après en avoir retiré l'équipage. Cependant, comme le capitaine s'opposoit fortement à cette mesure, et qu'elle pouvoit bien ne pas être sans danger pour les autres vaisseaux de l'escadre, il fut décidé qu'avant de prendre ce parti, on attendroit d'être arrivé aux îles. Dans cet intervalle, on fit de fréquentes fumigations; on exposa les hardes des matelots à l'air; les ponts furent

lavés, autant que put le permettre l'encombrement où l'on se trouvoit; les sabords restèrent ouverts. Tous ces moyens diminuèrent, à la vérité, les dangers, mais n'exemptoient pas de la maladie. C'est dans cet état que le *Souverain* arriva à la Martinique, où l'armée livra bataille à l'escadre anglaise qui croisoit devant le Fort-Royal. Ce vaisseau se trouva l'un des plus engagés, et malgré les pertes qu'il avoit faites, continua son feu pendant long-temps. Le résultat en fut si heureux, que, quinze jours après, il n'exista plus de traces de l'épidémie, et que pendant toute la campagne, qui dura trois ans, l'équipage continua de jouir d'une parfaite santé.

Une autre remarque essentielle ne doit pas être passée sous silence : la maladie exerça principalement sa fureur sur les canonniers et les soldats qui couchoient dans la batterie basse ; ceux de la seconde et de l'entre-pont furent moins attaqués; enfin, les matelots employés aux hunes et à la dunette, ainsi que les officiers, le furent peu ou point du tout.

J'étois à New-York, lorsqu'en 1799, M. Park publia l'histoire de l'épidémie qui

avoit enlevé la moitié de l'équipage du *Warren*, bâtiment armé, sur lequel il étoit embarqué en qualité de chirurgien-major. Il est impossible de trouver dans deux faits arrivés à des époques éloignées, plus de conformité et de ressemblance. L'ouvrage de M. Park a de plus l'avantage de ne laisser aucun doute sur la nature de la maladie : c'est la fièvre jaune caractérisée par les symptômes qui lui sont propres. Je renvoie pour les détails à la relation qui fut imprimée, et dont tous les papiers publics donnèrent des extraits assez étendus. J'observerai seulement que les plus grands ravages eurent lieu à la mer et sous les tropiques ; qu'elle parut diminuer dans la relâche que le bâtiment fit à la Vera-Crux ; qu'elle se manifesta de nouveau, avec la plus grande malignité, dans son retour aux Etats-Unis ; et qu'elle cessa entièrement, peu de temps après son arrivée à New-Providence, sans qu'un si grand foyer l'ait communiquée à la ville, quoique l'on fût dans la saison propre à sa propagation.

Une observation, en apparence toute contraire, mais qui, loin d'atténuer, fortifie les principes qui résultent des exemples qu'on

vient de lire, est rapportée par M. Tomasini, dans ses savantes *Recherches pathologiques sur la fièvre jaune.* « En 1791, je » commandois, lui écrivit M. Malaspini, les » corvettes espagnoles *Descubierta* et *Anerida*, destinées à un voyage scientifique. » Je m'étois arrêté pendant un mois à » la Californie pour attendre que la mau- » vaise saison fût passée, aux ports de Saint- » Blas et d'Acapulco, où je devois me ren- » dre aux premiers jours d'octobre; j'arri- » vai au dernier de ces ports avec des équi- » pages parfaitement sains et robustes, et par » un beau temps. Mais il ne s'étoit pas en- » core passé quatre jours, que les pluies » commencèrent et furent très-abondantes » pendant une semaine. Des fièvres bilieuses » assez graves se développèrent bientôt par- » mi nous, et des médecins, qui avoient vu » la fièvre jaune épidémique à Cadix en 1764, » m'assurèrent qu'entre cette fièvre et la ma- » ladie qui nous affligeoit, il n'y avoit pas » la moindre différence. »

Il est inutile de rapporter d'autres exemples, ni de rappeler les effets funestes qu'on sait accompagner la fièvre d'hôpital et la fièvre des prisons. On a déjà vu ce qui arriva

au couvent de Sainte-Claire à Harlem ; on connoît aussi le sort affreux de quatre-vingts Anglais qui périrent dans dix-huit heures, affamés d'air, dans un cachot au Bengale; et celui des juges d'Oxford, qu'une atmosphère méphitique atteignit sur leurs siéges, au moment où la porte de la prison ouverte permit à l'air infect qu'elle contenoit de se répandre dans la salle où ils tenoient les assises.

Cependant je ne puis me résoudre à passer sous silence une observation qu'on trouve dans les lettres sur l'Amérique, de M. Carly. Elle a trop de rapports, trop d'analogie avec les phénomènes qui ont lieu dans la fièvre jaune. Elle sert à expliquer d'une manière trop naturelle l'origine et les causes de cette maladie, pour que je ne la place pas sous les yeux du lecteur. Il existe, dit cet auteur, plusieurs vallées très-profondes et très-resserrées, évidemment produites par l'écroulement partiel des montagnes, suite nécessaire des inondations et des tremblemens de terre auxquels ce pays est sujet. Les Espagnols les appellent *Quebradas*, mot qui peint à la fois la nature du lieu, et la manière dont il a été formé. Au fond de ces quebradas la température

y est si différente de celle des montagnes, que, sans changer de latitude, en ne faisant simplement que descendre, on passe dans deux fois vingt-quatre heures, des rigueurs de l'hiver aux plus grandes chaleurs de l'été. Cela joint à la fertilité du sol qui se prête à toutes les cultures, et surtout à celle de la canne à sucre, y attire une grande population. Dans les premiers temps, les maladies n'y sont pas si générales et aussi meurtrières que lorsque la population s'est accrue, et que les établissemens se sont multipliés; alors, soit ignorance des habitans, soit vice radical résultant de leur position naturelle, il s'élève de ces terrains bas et humides, inaccessibles à tous les vents, et exposés à l'action d'un soleil vertical, des émanations si délétères, que l'air en devient tous les jours plus infecté, et qu'une fièvre épidémique de la plus maligne espèce dévoreroit entièrement la population qui l'habite, si, éclairée par l'expérience, elle n'en prévenoit les funestes effets par une prompte et totale émigration. La fuite est le seul remède que l'on ait pu trouver à la violence de ce mal, qui perd de son activité et s'éteint à mesure que les causes qui lui avoient donné naissance, cessent de l'alimenter. Dix ou douze ans

d'abandon, ajoute M. Carly, sont suffisans mais nécessaires pour rendre à l'air de ces guebradas les qualités propres à être habités de nouveau.

Tout le monde a entendu parler des dangers auxquels s'exposent les voyageurs qui, en été ou au commencement de l'automne, traversent, avant ou après le coucher du soleil, les marais Pontins, pour aller de Terracine à Rome, et ceux que courent les personnes qui, dans la même saison, habitent le bassin de Fiumorbo en Corse. Si le nombre des victimes est rare, c'est que celui qui s'offre pour ainsi dire en sacrifice est peu considérable ; mais il suffit de les multiplier en idée, de supposer qu'une population nombreuse est tout à coup transportée et fixée sur ces terrains fangeux et empestés, pour prévoir les désastres qui l'attendent, sans qu'il soit pour cela nécessaire de recourir à un germe étranger : telle est l'histoire de la fièvre jaune, et de presque toutes les maladies épidémiques.

Cette supposition, au reste, n'en est plus une. Elle s'est malheureusement réalisée de nos jours. On ne peut pas avoir oublié

qu'une maladie épidémique pénétra, en 1813 1814, dans nos hôpitaux, et y causa les plus grands ravages. On déplore avec raison le sort malheureux de Barcelone; mais quelque affreuse que soit cette calamité, elle n'est pas comparable au crêpe funèbre étendu sur les villes de Dresde, de Mayence et de Torgau, aux époques citées ci-dessus. Sur vingt-cinq mille hommes qui composoient la garnison de cette dernière ville, treize mille moururent dans l'espace de trois mois. Aucune épidémie de fièvre jaune ou autre n'a jamais offert de spectacle aussi épouvantable.

L'application des exemples que je viens de rapporter est facile à faire; il s'ensuit que dans l'été les villes des Etats-Unis de l'Amérique jusqu'au cinquantième degré de latitude, et les villes des côtes méridionales d'Espagne et d'Italie, sont, sous le rapport de la chaleur, placées sur la même ligne que celle des Antilles; sous celui de l'altération de l'air, dans le même état que les vaisseaux *le Souverain*, *le Warren*, et les quebradas que M. Carly nous a fait connoître, et enfin sous le rapport des dispositions constitutionnelles, dans des circonstances ana-

logues à celles de Dresde et de Torgau : ainsi partout l'existence des mêmes causes produit les mêmes effets ; et ceux-ci seroient constamment les mêmes, si le changement des climats, le retour successif des saisons, le gissement des côtes, l'élévation plus ou moins grande du sol, le régime diététique, et mille autres circonstances, n'occasionoient pas quelque différence. Mais si le résultat est, comme je l'ai déjà dit, susceptible de quelques modifications dépendantes des causes accidentelles, le principe dont il dérive ne souffre point d'exception. A la mer comme à terre, la chaleur et l'humidité affoiblissent les corps ; les exercices forcés, l'intempérance, la mauvaise nourriture, portent le désordre dans l'économie animale ; les émanations des matières en fermentation, les exhalaisons des cimetières, les effets des eaux corrompues et stagnantes, et le rassemblement d'un trop grand nombre de personnes dans des lieux bas, humides et chauds, et où les vents ne peuvent pas pénétrer, altèrent les qualités essentielles de l'air atmosphérique. Tant que ces causes, ou partie de ces causes existeront à Philadelphie, New-York, Cadix,

Carthagène, Barcelone, ou en tout autre lieu, la fièvre jaune, qui leur doit sa naissance, menacera ses habitans.

On pourra m'objecter que quelques-unes de ces villes, telles que Philadelphie ou la Nouvelle-Orléans, lesquelles semblent être le foyer principal de cette maladie, ont quelquefois le bonheur de s'en préserver, tandis que d'autres, comme Norfolk, Baltimore et Barcelone où elle se montre plus rarement, en sont cruellement maltraitées, et que cette circonstance détruit mon raisonnement. Je suis loin de le croire. D'abord je prie d'observer que la fièvre jaune exige un degré déterminé de chaleur; on sent qu'il doit être plus ou moins fort, plus ou moins actif, suivant le nombre et la puissance des causes locales qui concourent à son développement. Il est des pays et des époques où l'une prédomine sur les autres, *et vice versâ.* On a remarqué aux Etats-Unis des différences frappantes d'une année à l'année suivante. Je me rappelle qu'en 1801 et 1802, la fièvre jaune, qui s'étoit montrée à New-York, fut soudainement comprimée par des vents du nord-ouest, qui régnèrent dans les mois d'août et de septembre. Je me rappelle encore qu'au Cap,

en 1803, une année après celle où elle avoit régné avec tant de violence, elle fut plus rare et beaucoup moins maligne, parce qu'on y avoit plus d'espace, et qu'instruite par une cruelle expérience, l'administration ne repoussa plus les avis des colons. Je dois ajouter de plus qu'à cette époque; le Cap, à la vérité, étoit exempt de ce fléau; mais qu'il sévissoit avec fureur aux Cayes et à New-York, dont presque tous les habitans avoient émigré; aux Cayes, parce que la province du Sud, dont elle est la capitale, étoit alors le théâtre d'une guerre très-active et très-pénible; à New-York, parce que les chaleurs des mois de juin et juillet, avoient été très-fortes, parce qu'il avoit régné dès le commencement du printemps une fièvre rémittente, d'abord catarrhale, ensuite bilieuse, qui continua, avec de légères nuances, pendant tout l'été; qui conserva le type intermittent, dans les campagnes, mais qui se changea en véritable fièvre jaune épidémique, chez la plupart des individus qui, par leur résidence en ville, restèrent exposés à l'influence des causes capables de la développer.

S'il est un pays au monde qui doive craindre la naturalisation de la fièvre jaune, c'est

la Basse-Louisiane, où toutes les causes des maladies se trouvent réunies. Ceux qui l'ont habité savent que, dès le mois de juin, le thermomètre y monte à une très-grande élévation. Les chaleurs y sont alors d'autant plus intolérables, que le vent du sud, qui est le vent dominant, expire sur le rivage et ne pénètre point dans la vallée; c'est alors que le vaste bassin du Mississipi devient le théâtre des plus violens orages, et qu'à une atmosphère embrasée qui irrite et agace certains organes, vient se joindre une humidité étouffante qui en relâche et détend le principal ressort, et prédispose le corps à l'action des autres causes de la fièvre jaune. A quel degré d'intensité ne semble-t-elle pas devoir parvenir, lorsque toutes celles qui concourent à son développement, et qui toutes existent à la Basse-Louisiane, quoiqu'elles soient comprimées et encore engourdies par l'état physique où se trouve cette partie du globe, seront tout à coup mises en liberté, et, pour ainsi dire, à nu par les premiers travaux de l'homme. Je n'ignore pas que l'opinion contraire est généralement reçue, mais elle n'est vraie qu'à de certaines conditions, et n'est pas applicable à tous les cas. Un territoire aussi étendu que

celui de la Louisiane, tantôt submergé par les eaux débordées du fleuve, et par les hautes marées, tantôt desséché et crevassé par un soleil dont les rayons tombent à-plomb sur cette prodigieuse quantité de terres marécageuses, ne peut être comparé qu'à celui de la Basse-Egypte, lorsqu'il étoit encore en partie enseveli sous les eaux du Nil. Tout le monde connoît l'extrême fertilité du Delta, mais les gens instruits savent seuls à quel prix il fallut l'acheter, quels obstacles on eut à vaincre, et quels furent les immenses moyens qu'on employe pour l'obtenir. La foible population qui, jusqu'à ce jour, a plutôt langui que prospéré sur le sol de la Louisiane, est une preuve que les défrichemens n'y sontpas aussi faciles qu'on le pense. Le moment est arrivé où elle doit prendre un prompt accroissement, et il est probable que la conquête de cette espèce de Delta américain sera l'objet de son ambition, si toutefois cette conquête est possible. Puisse le succès couronner ses efforts : il ne sera sûr et durable qu'autant que le plan en aura été combiné avec sagesse et exécuté avec des moyens proportionnés à la grandeur de l'entreprise. C'est au peuple

éclairé entre les mains duquel cette importante possession est tombée que l'exemple et les malheurs des Français doivent être profitables. Il se rappellera sans doute dans cette circonstance que le triomphe d'Osiris en Egypte fut principalement dû au concours simultané de l'autorité civile religieuse et hygiénique.

Parmi les réflexions que la fièvre jaune suggère, la question de savoir si on peut en être atteint deux ou trois fois, et pourquoi les habitans des régions équatoriales en sont exempts, même dans les zones tempérées, n'est pas la moins curieuse et la moins intéressante. L'opinion générale aux Antilles est qu'une épreuve suffit pour acclimater. Cette opinion, confirmée par l'expérience, doit être admise comme règle générale; mais par épreuve, il faut entendre une révolution du système, dont le résultat est de mettre la personne qui l'éprouve en harmonie avec le climat du pays nouveau qu'elle vient habiter; et quoiqu'il ne soit pas toujours indispensable d'avoir les plus dangereux symptômes de la fièvre jaune, quoique quelques individus se soient acclimatés par gradation au moyen des ma-

ladies légères, mais répétées, il faut néanmoins, d'une manière ou d'autre, que la constitution soit altérée et changée ; ce qu'on reconnoît par la longueur de la convalescence, la chute des cheveux et la perte des couleurs européennes. Dès-lors la chaleur cessant d'exercer la même action sur l'économie animale, et le système étant monté ou ayant descendu au ton du climat, est, par cet accord là même, exempt des secousses qu'il faut éprouver pour y parvenir. L'explication de ce phénomène est plus difficile quand elle a pour objet l'habitant des zones tempérées. Il est probable que l'hiver (sans compter les autres causes) en rétablissant en lui l'action fibrilaire, détruise les rapports d'harmonie, fasse cesser cet état de foiblesse relatif, et pour ainsi dire obligé, qu'une température constamment élevée conserve et entretient aux Antilles. Ceci n'est plus une simple conjecture, puisque les enfans des créoles qui, dès leur bas-âge, ont quitté les colonies, ne sont point exempts des maladies lorsqu'ils y retournent, et que plusieurs sont morts de la fièvre jaune aux États-Unis et à Saint-Domingue. Ainsi donc, quoique ce privi-

lége se perde pas le temps, et dure moins chez les enfans que chez les adultes, cependant je puis affirmer que, quelles que soient les recherches que j'ai faites à cet égard, je n'ai jamais rencontré d'individu, soit Français, Anglais, ou Américain, récemment arrivé des Antilles, qui en aît été atteint dans les zones tempérées. J'ajouterai que, pendant les huit années que j'ai passé au continent américain, où le nombre des refugiés de Saint-Domingue étoit si considérable, nul n'a été attaqué de la fièvre jaune, quoique la plupart d'entre eux soient restés tout le temps de l'épidémie en ville, dans les quartiers même reconnus pour être les plus dangereux, et que tous se soient exposés à ses coups en allant visiter et soigner les personnes de leur connoissance qui furent atteintes et périrent de cette maladie.

Quand on a été le témoin des ravages que fait la fièvre jaune, quand on réfléchit avec l'attention que mérite un sujet d'un si grand intérêt, à tout ce qui a été écrit sur la peste, on ne sait quel jugement porter sur ces deux maladies, dont l'identité semble prouvée par quelques symptômes, tandis que d'autres l'excluent et la repoussent.

Si on les considère sous le rapport de leurs causes, de leur marche, de leurs traitemens, l'identité paroît sensible, évidente et inconstestable; la chaleur et l'humidité qui altèrent l'air atmosphérique, la malpropreté, la misère, l'exténuation, qui disposent l'homme à toute action morbide, donnent la peste en Asie et en Afrique comme elles donnent la fièvre jaune en Europe et en Amérique, et dans tous les lieux enfin où ces causes productives des maladies épidémiques se trouvent réunies. Plusieurs phénomènes, un grand nombre d'accidens leur sont communs. La périodicité est l'un de leurs caractères remarquables. Le littoral des mers, des lacs et des rivières paroît être leur berceau. Toutes les deux se signalent par des symptômes nombreux variables, dépendant des temps, des lieux, des saisons, des circonstances et des tempéramens. Il est rare qu'une épidémie ressemble toujours à celle qui l'a précédée, il en est même qu'on pourroit appeler bénignes en comparaison des autres. L'automne est pour toutes les deux, le temps de l'année le plus favorable à leur développement; toutes les deux enfin se refusent aux méthodes de

traitement qu'on appelle analytiques, et bravent dans leur état tous les efforts de l'art et de la nature.

Voilà sans doute bien des points de contact, bien des rapports d'analogie et de ressemblance. Ceux d'opposition ne sont pas moins nombreux et moins tranchans. Les traits distinctifs qui séparent la fièvre jaune de la peste, sont que la première ne peut se développer que dans les villes et pendant les grandes chaleurs de l'été, que les premiers froids la dissipent et l'étouffent, comme une lieue de distance est une barrière qu'elle ne peut franchir. Il est jusqu'ici sans exemple qu'elle ait résisté aux premières gelées, et qu'elle se soit répandue dans les campagnes. La peste s'annonce au contraire par une marche bien différente, non-seulement les grandes chaleurs et les vents brûlans la suspendent, non-seulement elle s'éteint comme par enchantement en Egypte après le solstice d'été; mais c'est en hiver qu'elle a été quelquefois la plus tenace et dans les hameaux et sur les lieux élevés qu'elle a sévi avec le plus de fureur. Quoique la spontanéité de la peste soit, grâce aux observations des médecins français qui faisoient

partie de l'expédition d'Egypte, un fait démontré (1), quoique plusieurs savans très-estimables doutent même de sa faculté contagieuse, cependant le contact immédiat n'en est pas moins considéré, surtout dans les zones tempérées, comme le plus sûr et comme l'unique moyen de la propager. Ce qui suppose en effet un miasme qui s'attache à divers objets et par conséquent transportable; bien différente en cela de la fièvre jaune pour la propagation de laquelle, l'intervention d'un air vicié est absolument indispensable, et toute espèce de contact est insuffisant ou nul, quelle que soit d'ailleurs la violence de l'épidémie.

J'ai toujours regretté que ma position, le haut prix des appareils nécessaires, et surtout mon peu d'habitude de la chimie-pratique, ne m'aient pas permis de faire l'analyse de l'air atmosphérique pour juger de la différence qui peut-être existe entre celui qu'on respire à la campagne, et celui qu'on respire non-seulement dans une ville infectée, mais dans la maison et près du lit d'un

---

(1) Desgenettes, Histoire médicale de l'armée d'Orient.

malade. Lorsqu'en 1805, époque de la publication de cet ouvrage, j'exprimois ainsi mes regrets, j'avois oublié que le célèbre Lavoisier avoit fait à Paris un travail relatif aux altérations, dont l'air atmosphérique est susceptible. Les expériences sur lesquelles ce travail repose sont insérées dans les Mémoires de la Société royale de médecine. Celles qui ont été faites depuis par MM. Gay-Lussac, Humboldt, Davy, n'ayant pour objet que la différence présumée entre l'air des montagnes et celui des plaines, le plan de M. Lavoisier reste à reprendre, d'autant plus qu'il suffit de réfléchir aux changemens que doivent opérer sur l'air les causes dont j'ai si souvent parlé, pour être convaincu, avec Sydenham, que les fièvres épidémiques dépendent de certaines qualités de l'air, inaccessibles à nos sens, et dont les effets seuls constatent la présence.

La fièvre jaune qui, pour la quatrième fois, s'est montrée dans la péninsule espagnole, suppose un concours de causes locales, sinon tout-à-fait semblables au moins équivalentes à celles des Etats-Unis de l'Amérique. Depuis que ceux-ci, renonçant à toute idée d'importation étrangère, se sont occupés de celles

qui leur sont propres, les retours de l'épidémie sont moins fréquens, et ses résultats moins funestes; un remblai en terrasse ordonné et exécuté par le gouvernement portugais lorsqu'il étoit maître de la Guïane, a suffi pour faire disparoître la fièvre jaune de Caïenne. Ainsi donc si le fléau qui dans ce moment dépeuple Barcelone, est, comme tout semble le prouver, la fièvre jaune d'Amérique, la conduite que les Espagnols doivent tenir leur a été tracée par les Américains. Elle consiste, 1° à éloigner de leurs villes les causes génératrices de toutes les maladies épidémiques, en employant à cet objet, le plus important de tous, les moyens qu'une bonne administration a toujours en son pouvoir; 2° à fuir loin du foyer quand le danger devient imminent et la mort inévitable.

Je connois toutes les conséquences de cette mesure; elle exige que j'en motive la nécessité, et que j'en justifie l'efficacité par tout ce que le raisonnement, l'analogie et l'expérience ont de plus clair, de plus décisif et de plus convaincant. Il faut prouver que l'émigration, si on la soumet surtout à de certaines règles, ne sauroit être un moyen

de propager la maladie. Cette tâche est d'autant plus indispensable que l'on est d'une opinion contraire en Europe; et que les précautions les plus rigoureuses ont été prises pour l'empêcher. Une conduite aussi opposée à celle qu'on suit en Amérique offre-t-elle des avantages qui la rendent préférable, ou entraîne-t-elle des inconvéniens et des malheurs qui doivent la faire rejeter ou au moins modifier? Est-il possible de réunir ce que l'une et l'autre présentent d'utile, et d'éloigner ce qu'elles peuvent avoir de dangereux. Voilà la question qui me reste à approfondir.

Si on a lu avec attention ce que j'ai dit sur le caractère non contagieux de la fièvre jaune, si on se rappelle les exemples que j'ai rapportés à ce sujet, on sentira que la principale, la seule difficulté, consiste à ce qu'on s'assure de l'identité des deux maladies, et que cette preuve une fois acquise, il ne peut plus y avoir d'inquiétude dans l'esprit, d'incertitude et d'hésitation dans le choix des moyens pour lesquels on doit la combattre. Il est clair que si l'existence de la fièvre jaune tient à un foyer produit par des causes locales et particulières, et qui n'exerce

d'action qu'à une certaine distance ; s'il est de fait qu'au-delà d'un cercle déterminé, son influence est nulle, si l'élément morbide n'est pas transportable par les vêtemens et les étoffes, transmissible par le toucher communicable par la respiration et les sueurs, il est clair, dis-je, que rien n'est plus facile que de s'en préserver. Je crois avoir démontré ces propositions par des preuves incontestables. Il est constant maintenant que les plus sévères lois de quarantaine n'ont pas toujours empêché le développement de la fièvre jaune aux États-Unis. On cite des années où elle n'a pas pu leur être apportée, puisqu'elle n'existoit nulle autre part que dans leurs villes. Voilà pourquoi la population actuelle éclairée par l'expérience et avertie par l'autorité, se hâte d'en sortir à la première apparence du danger.

Mais, pour que l'émigration remplisse le but qu'on se propose, il faut s'y résoudre dès le commencement de l'épidémie, et, par cela même que cette opération entraîne quelques embarras et exige quelques précautions, il convient que l'autorité en arrête le plan d'avance, et qu'elle en dirige l'exécution

si elle devient nécessaire. On conçoit sans peine que plus on tardera à s'éloigner du foyer et plus on courra le risque d'en emporter le germe avec soi. On comprend de même que plus on accumulera de réfugiés dans un lieu mal choisi et analogue à celui qu'ils quittent, et plus on aura à craindre que la fièvre ne s'y manifeste, et n'y acquière aussi le caractère épidémique, qu'elle devra alors au nombre trop considérable des uns et à la mauvaise situation de l'autre. Si au contraire l'endroit est élevé, accessible à tous les vents, l'air pur et élastique; si les réfugiés ne sont pas trop nombreux, s'ils ont fui de bonne heure, si l'on est venu à leur secours par tous les moyens qu'une administration prévoyante a su mettre en réserve. En supposant même, comme cela arrive toujours, que la maladie y soit importée par quelques individus, elle s'éteindra avec eux, et ils ne la communiqueront pas. L'expérience a prononcé, il faut ou nier le fait, ou en subir les conséquences; elles excluent le système de la contagion.

Quoique les réflexions que je présente soient fondées sur une foule d'actes publics, de mesures administratives, on auroit tort

d'en conclure que toute précaution est inutile. N'en retireroit-on que l'avantage de rassurer les esprits, il est assez important pour qu'on ne le néglige pas. L'opinion générale, lors même qu'elle se trompe, doit être écoutée. Aussi, quelque décisive que paroisse la marche tracée par les Etats-Unis, je ne dirai pas qu'on doive la suivre aveuglément. Leur autorité, le principe qui les guide, n'est pas une loi qu'il faille adopter ou rejeter sans restriction et sans examen. Je suis bien éloigné de vouloir qu'on néglige les avantages qui peuvent résulter des quarantaines et des cordons : je ne prétends pas infirmer ceux qu'on espère obtenir par la séquestration : mais je suis convaincu, et je ne crains pas d'affirmer que, si ces mesures ne sont pas calculées d'après la nature et la marche de la maladie, elles seront insuffisantes, et quelquefois funestes. Des dispositions aussi rigoureuses sont, pour les infortunés auxquels on les applique, le plus grand des malheurs, lorsqu'elles sont nécessaires, la plus barbare des injustices, quand elles ne le sont pas. Le premier devoir des gouvernemens est, sans doute, de préserver de l'épidémie les lieux où elle n'existe pas ; le

second, d'en atténuer l'activité là où elle existe. En oubliant cette maxime, l'Espagne nous a appris qu'après la peur, le fanatisme de la peur étoit de tous les conseillers le plus aveugle et le plus inexorable. J'admets qu'il soit prudent et peut-être nécessaire de séquestrer une population affligée de ce fléau, mais il est inutile et cruel de l'enchaîner auprès d'un foyer qui la dévore, lorsqu'on peut l'éloigner sans danger pour les autres, et avec tant d'avantages pour elle-même. Je le répète, il est possible d'atteindre à ce double résultat. L'expérience a démontré qu'un rayon de dix ou douze lieues de circonférence peut contenir et préserver de l'épidémie plus de cent mille hommes, et que cette espèce de camp est aussi facile à approvisionner que l'est l'enceinte d'une ville. On doit donc d'autant moins rejeter ce moyen, qu'il est le seul efficace, et qu'on satisfait, en l'employant, à ce qu'on doit à l'humanité et à ce qu'exige la prévoyance.

### *Traitement.*

L'impuissance de l'art n'est malheureuse-

ment jamais plus évidente que dans la fièvre jaune. Je ne crois pas que ce soit à sa nature mal connue, mais à la violence du mal qu'il faille attribuer l'inefficacité des moyens qu'offre la médecine. Si l'on n'a pas réussi, ce n'est pas pour avoir manqué de connoissances, d'application et de hardiesse. Toutes les méthodes ont été essayées; la médecine agissante et la médecine expectante ont été tour à tour mises en usage. Les sectateurs des doctrines de Sthal, Cullen et Brown, n'ont pas été plus heureux que ceux qui avoient adopté celles de Boërrhave, Van-Swieten et Stoll. L'espérance qu'avoit fait naître les miracles de la chimie moderne, s'est de même évanouie; et si de l'inutilité de tant d'épreuves et d'efforts, il pouvoit sortir une vérité, ce seroit celle proclamée par tous les praticiens qui ont eu occasion de voir des fièvres pestilentielles, et surtout la fièvre jaune; l'inutilité de toutes les théories, et l'impuissance des remèdes contre une maladie qui présente autant de nuances différentes qu'il y a pour ainsi dire d'individus qui en sont attaqués.

Je n'indiquerai donc point une méthode exclusive, un mode de traitement applicable

à tous les cas ; je le répète, la maladie s'y refuse. Mais je communiquerai avec la plus exacte vérité ce que j'ai cru voir et ce que j'ai cru devoir faire. Une pratique de vingt-cinq ans aux Antilles et au continent de l'Amérique, m'a fourni les occasions d'observer des années plus désastreuses les unes que les autres, de reconnoître et d'apprécier l'influence des causes locales et accidentelles sur la constitution de l'homme. Cette étude, recommandée par le père de la médecine dans l'un de ses immortels ouvrages, est en effet de la plus grande importance, et féconde en heureux résultats. Si dans tous les pays, elle fait partie essentielle de l'art de guérir, c'est surtout dans l'Amérique équatoriale où tout est si différent de l'Europe, qu'elle est indispensable. Il importe donc aux progrès de ce même art, à la réputation et à la gloire du médecin, de faire attention aux changemens de l'atmosphère, de comparer les degrés de chaleur d'une année à une autre, d'observer la quantité de pluie, la force et les variations des vents, la qualité du sol qu'il habite, la nature des lieux qui l'environnent, le régime diététique qu'on y suit, le genre de vie qu'on y mène.

C'est de l'influence combinée de ces causes sur l'économie animale, que se compose à Saint-Domingue la maladie du pays, fièvre maligne toujours grave, lorsqu'elles ne sont pas portées trop loin, fièvre jaune indomptable, lorsqu'elles agissent simultanément et avec toute l'énergie qui leur est propre. Je répète encore qu'à raison de leur instabilité le résultat doit être quelquefois différent: c'est pourquoi, sans changer de nature, la fièvre des Antilles est plus ou moins funeste, suivant le lieu qu'on habite, la saison de l'année où l'on en est atteint, le métier que l'on fait, et surtout suivant l'état plus ou moins satisfait de l'ame, plus ou moins agité du cœur. Dans les épidémies que j'ai vu régner tant aux îles qu'au continent de l'Amérique, j'ai toujours observé différentes nuances entre elles, qui, sans effacer le caractère de la maladie, altéroient sa marche, et obligeoient à modifier le traitement.

A mon arrivée à Saint-Domingue, en 1781, je fus nommé médecin de l'hôpital du Fort-Dauphin, où le régiment espagnol de *Léon* étoit en garnison. Cette ville entourée de plaines de sable et de marais qui

ont été en partie desséchés depuis, étoit à cette époque l'une des plus malsaines de la colonie. Le vice essentiel de cette position, joint aux chaleurs qu'on éprouva de bonne heure, et à la mauvaise administration de l'hôpital, enleva, en quatre mois, les deux tiers des soldats du régiment. On fut obligé de le transférer à Ouanaminthe, bourg plus élevé, mieux situé, plus salubre, et où en effet la mortalité fut moins considérable. Je dois observer qu'en dernier résultat la fièvre jaune ne fut pas la maladie qui fit périr le plus de monde. Les rechutes qui furent fréquentes, quelle qu'eût été la maladie première, la diarrhée (le plus terrible de tous les fléaux pour une armée), qu'il étoit presqu'impossible d'éviter et de guérir, parce qu'on ne pouvoit pas soumettre les convalescens et les malades même à un régime convenable, causèrent la mort à un plus grand nombre d'individus.

Les symptômes dominans de la fièvre jaune, à cette époque, furent des hémorragies nasales, des taches livides à la peau suivies de sueurs froides glutineuses, de constipations, d'insomnies, de céphalalgies, du hoquet et de la mort. Alors je ne vis que

quelques jaunisses, le vomissement noir fut extrêmement rare, et la suppression des urines ne fut pas observée. Si cette épidémie différoit, par l'absence de ces deux symptômes, de celles dont j'ai été aussi témoin à New-York, au Port-au-Prince et au Cap, elle s'en rapprochoit par les vomissemens opiniâtres, la prostration des forces, la disparition de la fièvre et le retour du pouls dans son état naturel vers le troisième ou quatrième jour. Aussi le quinquina, dont le succès avoit été constaté dans les fièvres malignes, qui, quoique continues, avoient une marche moins brusque, où la chaleur ne s'éteignoit pas aussi promptement, ne fut d'aucun avantage au Cap et au Fort-Dauphin aux deux époques dont il est question; à quelque dose et sous quelque forme qu'il fût administré, il n'eut pas les effets héroïques qu'on lui voit souvent produire. Dans le premier endroit, il desséchoit la langue, augmentoit le délire et l'oppression; dans le second, il redoubloit le vomissement et le spasme; dans les deux on fut obligé d'en abandonner l'usage.

J'ai déjà parlé des vents du sud qui, pendant le printemps de l'année 1788, régnè-

rent sans interruption à Saint-Domingue, une si grande différence dans les brises, dont la régularité est presque constante sous les tropiques, ne pouvoit pas manquer d'influer sur les maladies de la mauvaise saison où l'on alloit entrer. En effet, les habitans des montagnes pour lesquels la mauvaise saison n'existe pas, éprouvèrent des fièvres intermittentes opiniâtres. En plaine on observa la fièvre pernicieuse de Torty. Elle prit au Cap le caractère de fièvre jaune, et fut fatale aux Européens. Chaque jour, on enterroit dix-huit ou vingt cadavres. Ceux qui ne succombèrent point conservèrent pendant long-temps des obstructions dans les viscères du bas-ventre, et eurent une convalescence longue et pénible. Cette fièvre différoit de celle du Fort-Dauphin par la longueur de la maladie, qui se prolongeoit jusqu'au onzième ou quatorzième jour et quelquefois jusqu'au vingtième; par le pouls plus fréquent, plus fort, et par le caractère intermittent, marqué et sensible au début de la maladie, obscur et presque effacé dans son état, mais dont, avec de l'attention, on reconnoissoit néanmoins les traces. Souvent le paroxysme n'étoit pas apercevable au

pouls; mais on le distinguoit par le retour constant et réglé de quelques symptômes, tels que le coma, le vomissement, le hoquet, ou un malaise et une agitation plus considérable. Les bains, les délayans, les légers apéritifs, l'émétique vers le troisième jour, continué pendant quelque temps à petite dose, opérèrent quelques bons effets; on en obtint de plus efficaces du quinquina (1), donné seul ou rendu laxatif par un sel neutre, suivant les indications. Quelques malades vomirent, il est vrai, en petite quantité, des flocons de matière brune, noire et visqueuse; il y eut quelques jaunisses, peu d'hémorragies, et point de suppression d'urines, excepté celle qui dépendoit uniquement de l'atonie de la vessie, et qu'on faisoit cesser par l'introduction de la soude. On observa à la place beaucoup d'affections comateuses, le hoquet, des soubresauts dans les tendons, et une disposition à la sueur à

---

(1) En rendant justice à la remarque de Torty, qui ne veut pas qu'on perde un temps précieux à attaquer ces différens accidens par des remèdes particuliers, mais qui se hâte d'employer le quinquina, je crois devoir prévenir que cette méthode, excellente dans toutes les fièvres intermittentes, n'a eu aucun succès dans les épidémies où le type intermittent n'a pas été observé.

la fin de chaque paroxysme : évacuation favorable et critique quand elle étoit générale, abondante, chaude et résultante de la réaction; mais nuisible, funeste et annonçant la mort, quand elle étoit froide, partielle, glutineuse et dépendante de la foiblesse des systèmes nerveux et vasculaire.

La fièvre jaune, plus maligne encore, reparut en 1794 et années suivantes, et frappa principalement sur les Anglais, qui s'étoient emparés de quelques parties de Saint-Domingue. La jaunisse cachectique, les hémorragies furent les symptômes dominans à la Croix-des-Bouquets, dont l'hôpital étoit confié à mes soins. Ces symptômes se montroient du quatrième au septième jour, et étoient d'un mauvais présage. Le pouls avoit, au commencement de la maladie, de la fréquence. La peau conservoit de la chaleur, on distinguoit vers le troisième jour, en touchant l'artère, cette espèce de dilatation gazeuse, dont j'ai déjà parlé. Une ou deux petites saignées, suivant le tempérament et les forces du malade, furent utiles. On retira quelques bons effets des acides végétaux et minéraux, ainsi que des doux vomitifs; mais rien n'offrit plus d'avantages que le quinquina administré à forte dose, et

suivant les circonstances, rendu laxatif par la crème de tartre, les tamarins ou un sel neutre; ou plus tonique, plus stimulans par le vin, le sel ammoniac, la serpentaire de Virginie auxquels on l'associoit. Ce traitement ne réussit pas aussi bien au Port-au-Prince, où le type intermittent s'effaça de bonne heure, sans doute à cause de sa position littorale, et par conséquent bien moins favorable. On n'en eut pas besoin au Mirbalais, paroisse située sur un plateau très-élevé, où l'air est plus pur, la chaleur moins forte, circonstance qui prouve que la maladie n'étoit pas d'une nature différente, mais perdoit de sa force et de sa malignité, en raison des endroits plus ou moins élevés qu'on habitoit.

L'épidémie qui, en 1798 et 1799, ravagea Philadelphie et New-York, est celle où la maladie s'est montrée avec une réunion de symptômes dont la gravité avoit été rarement observée jusqu'à cette époque; je n'excepte pas même celle dont j'ai aussi été le témoin en 1802, au Cap Philadelphie se vit enlever dans trois mois cinq mille hommes, moitié de la population qui étoit restée en ville. New-York, où elle se déclara un peu

plus tard, n'en perdit que le tiers. Je n'ai vu alors que deux personnes résister aux hémorragies, à la jaunisse et au vomissement noir. Aucune, soit aux Etats-Unis, soit à Saint-Domingue, n'échappa à la suppression des urines. Dix-neuf médecins furent les martyrs de leur dévouement à New-York. Philadelphie compta dans cette classe au moins autant de victimes. Mais, dans ces deux villes, nul médecin des colonies n'en fut atteint. Les réfugiés des Antilles en furent de même exempts, malgré leur séjour forcé dans les quartiers les plus infectés de la ville, auquel ils étoient condamnés par leurs malheurs et leur indigence.

Il faut attribuer le caractère violent et terrible de cette épidémie qui éclata tout à coup et qui se répandit avec une rapidité si effrayante, d'abord à la chaleur excessive qui se fit sentir dès les mois de juin et de juillet, et qui succéda brusquement aux rigueurs de l'hiver; ensuite à une pluie étouffante, qui ne rafraîchit point l'air, qui tomba par torrens, et avec tant d'abondance, que les cuisines et les caves situées au-dessous des rez-de-chaussée en furent toutes rem-

plies. Il faut savoir qu'une partie de ces réduits est destiné au logement des domestiques, ou est occupée, surtout dans les rues les plus malsaines, par des malheureux qui y vivent avec une nombreuse famille; et que l'autre, surtout vers la rivière de l'Est, sert de magasins et d'entrepôt au commerce. La prévoyance de ceux qui habitoient une partie de ces appartemens souterrains, ne s'étendit pas plus loin qu'aux chambres qu'ils occupoient; elles furent seules remises à sec. On négligea d'égoûter les halles, qui contenoient beaucoup de substances fermentescibles, telles que farines, viandes et poissons salés; substances susceptibles de se gâter et de se corrompre quand on prend d'elles le plus grand soin, à plus forte raison lorsque l'humidité et la chaleur viennent conjointement hâter leur putréfaction et le dégagement de leurs miasmes délétères. L'effet en fut si énergique et si prompt, qu'un mois après la ville entière fut infectée, et que dans plusieurs maisons les maîtres ou les gardiens auxquelles on les avoit confiées moururent, sans avoir reçu aucun secours.

On prévoit que les divers traitemens aux-

quels on crut devoir recourir, ne furent pas très-efficaces. Les bains tièdes, la saignée, le quinquina, par lesquels on avoit obtenu quelques succès dans l'épidémie de 1793 et suivantes, ne furent alors d'aucune utilité. Les frictions mercurielles administrées à grande dose ne soutinrent pas l'opinion qu'on avoit répandue de ce moyen. L'ouverture de l'artère temporale faite à dessein de dégager promptement l'organe cérébral, ne compta qu'un seul exemple heureux; encore n'est-il pas certain qu'il faille le rapporter à cette opération plutôt qu'aux autres remèdes. En général, la saignée fut plus nuisible qu'utile, les vomitifs ne servirent qu'à redoubler le spasme et l'irritation déjà trop grande de l'estomac, sans produire aucun bon effet sur le système. Les purgatifs, ou étoient rejetés par ce viscère, ou, s'ils parvenoient à passer, abattoient tout à coup les forces du malade. L'opium augmentoit la jaunisse. Les vésicatoires précipitoient la dissolution. L'immersion dans l'eau très-froide, moyen vanté et recommandé par le docteur Jackson, ne répondit point non plus à l'éloge qu'il en avoit fait. Les eaux gazeuses furent de même

inutilement employées; enfin, ce mal, comme celui d'Athènes, résista à tous les efforts de l'art, et se joua surtout de tous les systèmes. Il y eut des guérisons opérées par les remèdes les plus contraires, par les méthodes les plus opposées. On doit en conclure qu'elles furent dues à la constitution particulière de l'individu, aux seuls efforts de la nature et peut-être à l'attention suivie du médecin qui, docile au conseil d'Hoffman, épia avec soin et saisit avec habileté l'instant précieux de l'aider dans son travail. La violence de ce mal ne diminua que vers la fin du mois d'octobre. La longueur des nuits, la fraîcheur des matinées, le retour des vents du nord-ouest qui suivirent quelques orages, en changeant l'état de l'atmosphère, modifièrent peu à peu la nature de la fièvre. Les symptômes mortels devinrent plus rares. La chaleur fébrile se soutint jusqu'au septième jour, une sueur abondante et chaude, des selles bilieuses prévinrent la jaunisse et le vomissement noir. Peu à peu la fièvre cessa de régner exclusivement ; on vit reparoître les autres espèces de maladies. Enfin, les gelées blanches mirent un terme à cette calamité. Vers la fin de novembre,

toute la population étoit rentrée en ville, et il ne restoit plus aucune trace de l'épidémie.

L'année suivante fut moins désastreuse, surtout à New-York : l'émigration qui eut lieu de bonne heure, et les vents d'ouest, qui furent dominans, s'opposèrent au développement excessif de ses causes. Le nombre de ceux qui en furent attaqués fut encore moindre en 1801. Ce n'est qu'en 1803, où comme je l'ai dit, des fièvres catarrhales s'étoient montrées au printemps, qu'elle sembla vers la fin d'août vouloir prendre un mauvais caractère. Quoiqu'elle fît plusieurs victimes, elle ne fut pas néanmoins comparable aux époques dont je viens de parler dans le paragraphe précédent.

Rien ne ressemble plus, par la violence et la malignité des symptômes, à l'épidémie de 1798, que celle qui, en 1803, détruisit l'armée française envoyée à Saint-Domingue : elle commença à se manifester vers les premiers jours du mois de mai ; jusqu'alors les troupes avoient joui d'une si bonne santé, que les craintes des colons étoient regardées comme des chimères. On méprisa les avis que quelques-uns d'entre eux crurent de-

voir adresser à l'autorité. On dédaigna les précautions qu'ils indiquoient comme indispensables à la santé des troupes. Le succès que la médecine avoit eu sur des fièvres ordinaires, redoubloit encore la sécurité dans laquelle on se plaisoit à rester. Cependant, dès le commencement du mois de mai quelques individus atteints de symptômes nouveaux, frappés de mort au quatrième ou cinquième jour de la maladie, malgré l'emploi des mêmes moyens qui avoient réussi jusqu'alors, jetèrent l'alarme et la consternation dans la ville du Cap. Les hôpitaux s'encombrèrent de malades, et chaque maison devint bientôt un hôpital. La terreur, qui s'empara de tous les esprits, ajouta encore à l'horreur de ce fléau, et doit être comptée au nombre des causes qui le rendirent encore plus redoutable. Malgré le grand nombre d'officiers de santé attachés à l'armée de Saint-Domingue, malgré ceux qu'elle trouva au Cap et dans les autres villes de la colonie, ils purent à peine suffire à la multitude de malades qui réclamoient leurs secours. Les soins que prodiguoient jadis aux malheureux l'hospitalité et la bienfaisance, vertus si communes, si générales aux îles, étoient

nécessairement bornés par la misère à laquelle le second incendie du Cap et la guerre avoient réduit tous les propriétaires. A ces causes, vinrent se joindre les fatigues d'une campagne excessivement pénible, entreprise sans aucun des moyens indiqués par l'expérience pour en alléger le poids. Le cantonnement des troupes dans des quartiers insalubres, exposées la nuit et le jour aux intempéries de l'air. La résidence d'une grande partie de l'armée au Cap, que le feu venoit de détruire, et dont les maisons, encore fumantes, étoient autant de lieux d'aisances, d'où s'exhaloient, à l'aide d'un soleil vertical, et d'autant plus ardent que ses rayons étoient concentrés par des murailles, des vapeurs fétides et pestilentielles.

*Observations.*

Je désirerois pouvoir indiquer une méthode curative générale, applicable à presque tous les cas; mais, comme l'expérience n'en a consacré aucune, je me bornerai à rapporter les observations que j'ai recueillies. La nature, la marche, les progrès de la maladie, seront plus faciles à connoître et à

décrire, et les nuances qui résultent des différens tempéramens, et des diverses circonstances, plus aisées à saisir et à distinguer.

Je n'étois arrivé au Cap que depuis quelques jours, lorsque je fus appelé pour donner mes soins à un commis du sous-préfet ( M. de Raime ), et à M. Néraud, commandant de la place. Le premier étoit un jeune homme bien constitué et assez fort pour son âge ( vingt ans ); il étoit dans la colonie depuis environ trois mois, et étoit malade depuis douze heures.

1^er^ jour. Pouls assez fréquent et assez fort. Frisson au moment de l'invasion de la fièvre. Chaleur considérable ; douleur à la tête et aux orbites. Vaisseaux de la conjonctive engorgés, rouges et apparens.

Saignée de huit onces, limonade cuite, lavement émollient, diète.

2^e^. Continuation de la fièvre ; elle a paru redoubler à l'heure où elle a commencé hier. Langue blanche et visqueuse ; mal de tête moindre.

Bain tiède, limonade de tamarin, lavemens.

3^e^ jour. Une selle naturelle ; langue sale

et enduite d'un limon jaune. Pouls moins fréquent. La douleur de tête est presque dissipée, cependant les yeux sont toujours un peu rouges et engorgés.

Vingt-cinq grains d'ipécacuanha pour demain; même tisane.

4e. Il a vomi trois ou quatre fois des matières glaireuses et bilieuses, d'un goût tantôt acide, tantôt amer. Il a, de plus, fait trois selles claires et puantes. Lavement.

4e soir. La tête est entièrement libre, les vaisseaux des yeux moins engorgés; mais la foiblesse générale augmente.

Mixture avec le camphre, l'éther, l'eau de fleur d'orange, et le sucre. Eau de poulet pour boisson.

5e Langue saburrale, bouche amère. La fièvre et le mal de tête nuls. Nausées et envies de vomir qui viennent de loin en loin.

Même mixture et même boisson pour aujourd'hui. Un gros de rhubarbe, deux onces de tamarin, et deux onces de manne pour demain.

6e jour. Il a vomi une partie de la médecine, qui a néanmoins produit quatre

selles. Malaise vers la région de l'estomac. Disposition plus marquée au vomissement.

Potion saline de Rivière. Eau panée édulcorée avec le sirop de fleur d'orange.

7$^{e}$. Envies fréquentes de vomir. Pouls rebondissant. Inquiétudes du malade, inspiration longue et pénible. Bain. Frictions sur les extrémités avec le jus de citron. Même potion à laquelle on a ajouté dix grains de musc.

8$^{e}$. Inutilité des remèdes pour arrêter le vomissement. Artère plus dilatée encore. Apparition de la jaunisse au cou et aux tempes.

Quinquina en décoction, une once, sulfate de soude, trois gros, à prendre en trois doses; limonade d'esprit de vitriol.

9$^{e}$. Trois selles dans la nuit; il n'a vomi que deux fois, et en petite quantité. La jaunisse n'a pas fait de progrès, mais n'a pas disparu. Sensation désagréable vers l'estomac, qui, au reste, n'est ni tendu ni bien douloureux.

Frictions sèches, et avec le jus de citron ou le vinaigre. Deux onces de quinquina en décoction, et trois gros de sulfate de soude,

à prendre en quatre doses. Eau rougie d'un peu de vin pour boisson.

10^e^ jour. La jaunisse a augmenté. Le malade a eu des foiblesses en allant à la selle. Les vomissemens sont plus fréquens. Le pouls est dans le même état. Hémorragie du nez.

Même dose de quinquina, sans sel. Toutes les deux heures une cuillerée de vin d'Espagne; même boisson, ou l'eau sucrée.

11^e^. Hémorragie considérable. Jaunisse extrême. Assoupissement et délire. Soubresauts dans les tendons. Hoquet.

Mêmes remèdes. Vésicatoires aux jambes.

12^e^. Vomissemens presque continuels d'un liquide qui commence à noircir. Foiblesses toutes les fois qu'on veut le mettre sur le bassin. Hoquet opiniâtre. Les vésicatoires ont peu tiré, et la peau qu'on voit sous l'épiderme enlevé est de couleur noire.

13^e^. Vomissement noir. Pouls à peine sensible. Hémorragie impossible à arrêter. Perte totale de sensibilité et de connoissance.

14^e^ jour. Sa mort.

La première réflexion qui s'offre à l'esprit, en lisant l'histoire de ce jeune homme, c'est que sa maladie ne répond pas exactement à la description que j'ai faite de la fièvre jaune; elle en diffère effectivement par sa longueur, et par la chaleur fébrile qui ne l'a jamais abandonné. Cette différence doit être attribuée à son âge, et à l'époque de l'année où il est tombé malade. C'étoit au commencement de mai, et par conséquent au début de l'épidémie. Alors la diversité de tempérament, le lieu qu'on habitoit, les soins et les attentions dont on étoit l'objet, pouvoient avec d'autant plus d'efficacité opérer quelque résistance, que les causes morbides n'avoient pas encore atteint toute leur énergie et toute leur intensité. J'ai toujours regretté de ne pas lui avoir fait une seconde saignée.

M. Néraud étoit malade depuis deux jours, lorsque je fus appelé auprès de lui vers deux heures après midi. Il avoit pris le matin un émétique qui, après l'avoir fait vomir plus de vingt fois dans la matinée, avec beaucoup d'efforts et de douleur, lui avoit procuré dans la journée plus de quarante selles, avec colique et ténesme.

3e soir. Pouls insensible, face décolorée et parsemée de placards livides. Les traits du visage entièrement décomposés. Envie continuelle d'aller à la selle. Cependant les foiblesses, les sueurs froides, et les vomissemens ont cessé. Le malade a toute sa connoissance et toute sa raison.

Mixture composée d'un gros de confection d'Hyacinthe, de demi-once d'eau de cannelle, et de trente gouttes de laudanum liquide dans six onces d'eau à prendre par deux cuillerées toutes les heures. Décoction blanche édulcorée avec le sirop de fleur d'orange.

4e. Le flux dyssentérique est presque arrêté. Le pouls est beaucoup meilleur. Couleur d'un brun foncé qui se répand sur tout le corps.

Même mixture. Bain tiède. Infusion de camomille pour boisson.

5e. Nuance toujours plus foncée des tégumens. Pouls plus relevé. Urines troubles et chargées.

Infusion de camomille avec un gros de sulfate de potasse par pinte. Suppression de la mixture.

6e soir. Le bain le soulage et lui procure

du repos. Couleur de la peau entièrement noire. Une selle noire. Urines abondantes et sédimenteuses, Langue saburrale, bouche amère.

Même tisane. Bain; rhubarbe, un gros et demi, quinquina, demi-once, sulfate de soude, trois gros, à prendre en trois doses.

7e. Quatre selles brunes et noires. Urines déposant un sédiment de la même couleur. Légère transpiration dans la nuit. Sommeil réparateur de trois ou quatre heures. Pouls meilleur.

Même remède et même tisane.

8e. Urines abondantes et noires. Deux selles de la même couleur. La langue est plus belle, et la couleur de la peau semble s'éclaircir.

Mêmes remèdes.

9e. Le malade se trouve mieux, se sent plus fort, il a de l'appétit; la couleur noire disparoît.

Crême de pain ou purée de pois. Pour boisson, un peu de vin blanc de Grave avec l'eau ferrée.

10e. Amélioration sensible dans l'état du malade. Bouillon bien dégraissé fait avec des carottes et un peu de cerfeuil.

11[e] soir. Il est en état d'être transporté hors de la ville, où un air plus frais et plus pur, joint à l'usage des bouillons préparés avec les plantes apéritives, l'ont entièrement délivré de cette couleur noire, et rendu à la santé dans vingt-cinq jours. Il avoit été en Egypte.

On voit par cet exemple que, quelque dangereuses et funestes que soient communément les évacuations d'une matière noire, par le vomissement, les selles, la sueur et les urines, elles n'indiquent pas toujours, ainsi que l'observe Hollier, une maladie mortelle.

Dans le même temps, je fus appelé pour voir M. Sauvage, aide-de-camp du général Hardy. C'étoit le quatrième jour de sa maladie; je le trouvai presque assis sur son lit, froid, livide, sans pouls, conservant néanmoins toute sa connoissance, répondant juste et sans effort à toutes les questions qu'on lui faisoit, se remuant sans peine, et poussant par intervalles de profonds soupirs. La seule chose dont il se plaignoit étoit un poids considérable sur la poitrine et vers le diaphragme, et une sécheresse extrême de la langue. Il n'étoit point jaune, mais on découvroit sur sa figure et sur son corps des ban-

des d'un rouge violet, qui sont encore d'un plus sinistre présage. Il n'avoit point eu d'hémorragie. A l'entendre parler même, on ne l'auroit pas cru malade, cependant il expira quatre heures après; il avoit pris la veille un purgatif qu'il avoit rejeté en partie.

Quelques jours après, le général Hardy lui-même tomba malade (1).

1^er^ jour. Pouls dur et fréquent, soif assez considérable, chaleur sur tout le corps, douleurs violentes et battemens dans la tête, rougeur et engorgement des vaisseaux des yeux.

Saignée. Bain tiède. Lavemens émolliens, limonade avec la crême de tartre.

2^e^. Même état qu'hier. Le sang tiré la veille, riche et bien coagulé. Pouls toujours dur et fréquent. Mal de tête.

Seconde saignée de huit onces. Vésicatoire à la nuque. Bains des jambes. Tisane de chicorée nitrée.

3^e^. La fréquence du pouls a cessé. Le mal de

---

(1) M. Gilbert, médecin en chef de l'armée, digne par ses talens et par le noble usage qu'il savoit en faire, de la place qu'il occupoit, fut appelé comme moi pour donner ses soins au général.

tête, la rougeur des yeux ont disparu. Le vésicatoire a rendu beaucoup de sérosité jaune.

Pansement avec le basilicum. Crême de tartre demi-once, manne deux onces pour demain ; même tisane.

4e jour. Quatre selles de bonne qualité. La fièvre a entièrement cessé. Il est transporté dans la montagne, à une portée de canon de la ville.

5e. Nuit assez bonne, le voyage ne l'a point fatigué ; cependant il se plaint d'une foiblesee générale, et a de temps en temps des envies de vomir.

Potion saline de Rivière, eau panée, avec le sirop de fleur d'orange pour boisson.

6e. Envies de vomir plus fréquentes. Pouls ondulant et gonflé. Commencement de jaunisse. Selles et urines supprimées. Vésicatoires aux jambes ; lavement irritant et purgatif ; emplâtre sur l'estomac, fait avec celui de mucilage, la thériaque, le camphre et l'opium. Mixture avec la magnésie, le camphre, l'éther et l'eau de fleur d'orange.

6e soir. Inutilité de tous les remèdes. Continuation des vomissemens, jaunisse, hémorragie.

Huile de ricin, une cuillerée à café à toutes

les heures. Frictions sur les extrémités avec le vinaigre des quatre-voleurs.

7e soir. Le vomissement s'est arrêté à la seconde cuillerée d'huile de ricin; il a même fait deux petites selles; mais le cours des urines n'est point rétabli. Les vésicatoires n'ont rendu qu'un peu de sérosité jaune.

8e. Augmentation de tous les symptômes. Foiblesses quand on le lève pour le changer. Jaunisse extrême. Coma. Hoquet. Il meurt dans la nuit.

Appelé, en 1797, conjointement avec M. Post, célèbre médecin de New-York, pour voir M. Ogden, âgé de vingt ans, et malade depuis vingt-quatre heures.

1er jour. Nous le trouvâmes avec un pouls foible et peu fréquent; les yeux rouges et enflammés; les gencives arides et sèches; la langue couverte d'un enduit muqueux, tenace, et d'un gris foncé; de plus, l'oreille dure; le regard étonné; une grande difficulté de répondre; enfin, tous les signes d'une affection comateuse.

Bains des pieds; infusion de guimauve nitrée.

2e jour. Pouls dans le même état. Disposition au sommeil. L'engorgement des yeux

a diminué, et la langue est un peu humectée. Même boisson. Potion camphrée, avec l'acétite d'ammoniaque.

3^e^. Pouls dans l'état naturel. Assoupissement continuel et profond interrompu seulement par des envies de vomir.

Poudre de James, vésicatoire aux jambes, petit lait vineux pour boisson.

4^e^. Il a vomi trois ou quatre fois des matières vertes, acides et visqueuses; il a fait deux selles de bonne qualité; cependant le vomissement persiste, et la transpiration qui avoit paru s'est arrêtée.

4^e^ soir. Poudre de Dover, tisane légère de camomille, pansement des vésicatoires avec le basilicum.

5^e^. Les vésicatoires tirent beaucoup, mais les envies de vomir n'ont point cessé. On découvre au cou et vers les oreilles une teinte jaune.

Quinquina en décoction deux onces, à prendre conjointement avec la potion camphrée. Fomentations spiritueuses sur l'estomac.

6^e^ soir. Trois selles liquides et puantes. Le vomissement n'est point arrêté. La jaunisse augmente. Hémorragie du nez. La

suppuration des vésicatoires prend une couleur noire.

Mêmes remèdes. Limonade avec l'acide sulfurique.

7$^{e}$. Vomissemens noirs depuis la nuit; suppuration sanguinolente et noire des vésicatoires. Jaunisse. Extrême difficulté d'avaler. Sa mort.

A cette même époque, on me pria de voir dans James-Street, un malheureux charretier qui étoit malade depuis quatre jours; je le trouvai debout au milieu de sa chambre, soutenu par deux hommes, tandis que deux autres lui versoient des seaux d'eau froide sur la tête, le cou et l'épine. Le but de cette opération, déjà pratiquée plusieurs fois, étoit d'exciter une sueur qu'il fut impossible d'obtenir, malgré l'usage abondant des liqueurs spiritueuses, et de la décoction de serpentaire de Virginie qu'on lui faisoit prendre dans son lit, où, après l'opération, il étoit tenu très-chaudement. Il avoit les yeux éteints et caves, les gencives arides, et la peau extrêmement jaune. Deux ou trois vomissemens de matière noire furent le signal de sa mort, qui arriva dans la nuit. Le lendemain, en faisant transporter le ca-

davre sur une table pour en faire l'ouverture, il s'écoula par le nez et les oreilles deux ou trois cuillerées de sang. Je trouvai le tissu cellulaire abreuvé d'une sérosité jaune, l'interstice des muscles en étoit rempli, ainsi que les nombreux replis du péritoine. L'extrême dilatation des artères de l'estomac fixoit d'autant plus l'attention, que ce viscère étoit gonflé par un gaz d'une odeur désagréable. Quoiqu'il ne m'offrît au dehors aucune trace d'inflammation, j'attribuai d'abord à une disposition inflammatoire les taches livides et noires que je remarquai dans sa membrane interne. C'étoit une erreur. Je m'aperçus bientôt qu'elles dépendoient uniquement du séjour des matières sanguinolentes qu'il avoit vomies, et qui, par leur application sur cette membrane, en avoient peint et coloré la surface. En effet, une simple lotion suffisoit pour les faire disparoître. Il n'en étoit pas de même des intestins grêles, dont quelques portions étoient gangrenées. Le foie avoit acquis un plus grand volume. La liqueur que j'observai dans la vésicule du fiel, et dans les canaux biliaires, me parut n'avoir aucun rapport avec celle qu'il avoit vomie, et avec celle qui

étoit dans l'estomac. La première conservoit tous les caractères de la bile, tandis que l'autre, noire et grumeleuse d'une part, visqueuse et transparente de l'autre, étoit un composé de sang et de substances hétérogènes. Quoiqu'il y eût eu suppression d'urine, il me fut impossible de découvrir aucune altération dans les reins, dans les uretères et dans la vessie; et, à l'exception d'un épanchement peu considérable d'une sérosité jaune dans la cavité gauche de la poitrine, et d'une concrétion polypeuse que je trouvai dans le tronc de l'aorte, cette capacité me parut dans son état naturel.

Dans la même ville, un capitaine de navire danois, âgé d'environ trente ans, fut atteint, à la même époque, de la maladie.

1^er^ jour. Pouls dur et fréquent, douleur violente à la tête et aux orbites, face fortement colorée et brûlante, cardialgie.

Saignée, limonade, bains de pieds, diète.

2^e^. Pouls moins dur, les yeux moins rouges, mais toujours engorgés. Inquiétude extrême. Il ne put pas rester cinq minutes dans la même place. Nausées, douleurs d'estomac, tremblement de la lèvre inférieure.

Limonade avec trois gros de crême de

tartre, bains de pieds, vésicatoire à la nuque.

3e. L'agitation est moins considérable. Le mal de tête a disparu, mais les envies de vomir sont très-fréquentes. Pouls ondulant, disposition à la transpiration.

Potion camphrée, avec quinze grains de musc. Limonade avec l'acide sulfurique.

4e. Le vomissement le tourmente beaucoup. La suppuration du vésicatoire est de bonne qualité. Légère hémorragie.

Pilules composées avec six grains de rhubarbe, un grain de mercure doux, et trois grains de camphre, à prendre toutes les deux heures, jusqu'à ce qu'il aille à la selle. Même boisson.

5e. Quatre selles fétides et bilieuses, pouls rebondissant, envies de vomir qu'il provoque et augmente, en introduisant fort avant le doigt dans sa bouche. Jaunisse légère, hémorragie.

Mêmes pilules à moindre dose. Dans l'intervalle la potion de Rivière. Limonade avec le vinaigre qu'il préfère à toutes les autres boissons.

6e. Dans un moment de délire et de désespoir de ce que ses envies de vomir ne vouloient pas le quitter, il a été lui-même à

son coffre de médecine, et a fait dissoudre une dose de tartre émétique, de laquelle il a pris le tiers. Ce remède lui a procuré quatre ou cinq évacuations par la bouche, d'une viscosité verte, acide, et parfois amère. La jaunisse a augmenté, et l'hémorragie du nez a été presque continuelle. Il est dans un état de foiblesse extrême, et se plaint toujours de la douleur d'estomac, et des envies de vomir.

Quinquina en décoction, une once, sulfate de magnésie trois gros, à prendre en trois fois. Eau panée, avec le sirop de fleur d'orange.

7^e^ jour. Quatre selles abondantes et bilieuses; il a peu vomi, quoiqu'il ait constamment des nausées. Le vésicatoire fournit une bonne suppuration. L'hémorragie revient de temps en temps; mais la jaunisse n'a pas fait de progrès. Pouls plus élastique.

Mêmes remèdes.

8^e^. Nuit assez bonne. La jaunisse a diminué, et l'hémorragie ne s'est montrée qu'une fois. Légère transpiration dans le sommeil.

Mêmes remèdes.

9^e^. Convalescence et rétablissement qui se fit lentement, mais qui fut exempt de rechutes. Je ne crois pas qu'il soit inutile de faire remarquer que la personne qui fait le

sujet de cette observation étoit capitaine de navire, qu'il couchoit toutes les nuits à son bord, alors mouillé au milieu de la rivière du Nord, et où il a resté tout le temps de sa maladie; circonstances extrêmement favorables, et auxquelles il doit peut-être de n'avoir pas succombé.

J'ai déjà dit que toutes les méthodes furent insuffisantes, mais que toutes, soit aux Etats-Unis de l'Amérique, soit à Saint-Domingue, comptent quelques cas heureux; voilà la cause de cette multitude de remèdes vantés aujourd'hui pour être oubliés demain. Aux yeux du praticien attentif, la difficulté du traitement, l'incertitude, l'impuissance des moyens de l'art, en prouvant la malignité de l'épidémie, indiquoient néanmoins l'observation scrupuleuse des symptômes comme le guide le moins trompeur à suivre. Tel fut le plan de conduite dont je crus ne devoir m'écarter qu'une seule fois, et auquel je revins d'autant plus promptement, que l'épreuve ne fut pas heureuse. J'en rendrai compte lorsque je parlerai des vertus du quinquina.

1er jour. Appelé par M. de Benezech de Gomeriel, sous-commissaire de la marine au Cap; créole, mais demeurant en France

depuis l'âge de sept ou huit ans, je lui trouvai le pouls mou, peu fréquent, et une tendance au sommeil. Le mal de tête étoit supportable lorsqu'il étoit en repos, il étoit plus violent lorsqu'il vouloit s'asseoir sur son lit ou se lever. Il avoit de temps en temps des frissons irréguliers qui l'obligeoient de se couvrir.

Bain de jambes. Une tasse d'infusion de fleur de sureau, tous les quarts d'heure, à laquelle on ajoutoit trois ou quatre gouttes d'esprit de nitre dulcifié. Il lui fut recommandé de se tenir en repos, et de se couvrir avec une couverture de coton.

2e jour. Sueur abondante et générale. Étonnement plus que douleur de tête. Vertiges, éblouissemens quand il veut boire et qu'on le dérange. Pouls dans le même état. La langue belle et seulement un peu limoneuse.

Continuation des mêmes remèdes avec les mêmes précautions.

3e. La sueur a continué hier toute la journée et une partie de la nuit; elle a entièrement cessé depuis trois heures du matin. Pouls dans son état naturel. Langue sale, bouche amère.

Limonade légère. Lavement émollient. Infusion d'un gros d'ipécacuanha pour demain, à prendre en trois doses.

4e. Il a vomi quatre fois dans la matinée, et a été deux fois à la selle. Le pouls se soutient, quoiqu'il se sente accablé.

Potion camphrée avec l'eau de fleur d'orange pour la nuit.

5e jour. Quoiqu'il ait un peu dormi, l'accablement est considérable. Il a de plus des nausées et des envies de vomir. La bouche est encore amère, et la langue chargée vers son fond et dans son milieu.

Pilules faites avec le camphre, la gomme adragante et la poudre de gentiane. Eau de poulet pour boisson.

6e. Pouls toujours foible et lent. Les envies de vomir n'ont ni augmenté ni diminué.

Potion avec la poudre tempérante, l'eau de menthe, la liqueur d'Hoffman et le sirop de fleur d'orange, à prendre par cuillerée alternativement avec ses pilules.

6e au soir. Appelé dans la nuit, je le trouvai pâle, extrêmement accablé, le pouls à peine sensible, et presque dans l'impossibilité de parler. Il avoit les yeux éteints, les

gencives arides, et avoit vomi déjà plusieurs fois.

Outre la potion à laquelle j'ajoutai quinze grains de musc, on lui appliqua un cataplasme de gingembre cuit et écrasé sur l'estomac; et, à la place du bouillon de poulet qui lui répugnoit, il but de l'eau sucrée avec un peu de vin de Madère.

7e. jour. Les envies de vomir ont cessé. Le pouls est meilleur, et la chaleur naturelle de la peau est revenue.

Mêmes remèdes, crême de riz légère.

8e. Son état s'améliore; il n'a plus eu d'envies de vomir. Le pouls est toujours plus fort. Il paroît quelques boutons sur la poitrine et sur l'estomac.

Continuation des mêmes remèdes.

9e. Les boutons grossissent et viennent à suppuration.

Mêmes remèdes. Deux verres de tisane de camomille le soir. Deux tasses de bouillon bien dégraissé, dans les vingt-quatre heures.

10e. Les boutons sont parvenus à la grosseur d'un petit pois, et sont pleins d'une matière blanche et puriforme. Nuit tranquille, transpiration.

Mêmes remèdes.

11ᵉ. Convalescence et rétablissement sans purgation ni quinquina.

M. Gautier offre un exemple de la différence qui résulte de la diversité des tempéramens. C'étoit un homme de trente ans, vigoureux, fortement constitué. La dureté, la fréquence du pouls, la couleur rouge du visage, la chaleur et la soif qu'il éprouvoit, indiquoient la saignée; elle fut faite le matin et répétée le soir. Dans l'intervalle, il prit un bain tiède, après lequel il eut une forte transpiration, qu'il entretint en restant tranquillement dans son lit, et en buvant de la limonade cuite un peu chaude. Le lendemain, le pouls conservant encore de la dureté et le malade beaucoup de force, on fit une troisième saignée qui amena, comme la veille, une sueur assez considérable pour percer le matelas. Le troisième jour, la fièvre disparut sans que l'accablement lui succédât. L'appétit lui revint le quatrième. Il prit deux minoratifs, et se rétablit parfaitement, sans avoir éprouvé de rechutes.

M. Dubuisson, jeune homme de quinze ans, intéressant par son âge, par sa figure, et par la perte qu'il avoit faite de son père, tué à l'attaque de la Crête-à-Pierrot, fut

amené au Cap dans un délire continuel. Son agitation étoit telle, qu'il falloit le garder avec soin dans son lit, pour l'empêcher de tomber à terre ; et l'aliénation de son esprit si complète, que les seules paroles qu'on pouvoit lui arracher étoient celles-ci : *Ah, mon Dieu, est-il possible !* Il les proféroit à chaque instant, c'étoit sa réponse à toutes les questions qu'on lui faisoit. Un dérangement si grand de l'organe cérébral, joint à un pouls dur et assez fréquent, à une chaleur ardente qui se faisoit surtout sentir à l'extrémité des doigts, appliqués sur l'artère, me determinèrent à le faire saigner. C'étoit le seul remède qu'il fût possible de lui administrer. Il étoit si agité, qu'on ne put ni le tenir dans le bain, ni lui faire avaler deux cuillerées d'une boisson quelconque. A ma visite du soir, trouvant le pouls plus ferme qu'avant la saignée, je fis tirer, par la même ouverture, environ cinq ou six onces de sang, et je recommandai, si la chose étoit possible, qu'on le fît boire, et qu'on lui donnât des lavemens. Malgré tous les efforts des officiers du génie, qui le soignoient comme leur fils, il s'obstina à ne rien prendre. Ce ne fut même pas sans

peine qu'on lui fit les fomentations que j'avois ordonnées aux jambes. Je le trouvai le lendemain toujours à peu près dans le même état. Le pouls avoit acquis plus d'élasticité encore, et étoit moins fréquent. J'avois d'abord eu l'idée de lui appliquer un vésicatoire à la nuque; mais, d'après l'état amélioré du pouls, je me déterminai à une troisième saignée, dont l'effet fut tel, que demi-heure après la veine fermée, le délire cessa tout à coup, la connoissance lui revint, il put répondre aux questions qu'on lui fit, et prendre les boissons qu'on lui présenta. Un bain et une infusion de fleur de violette nitrée lui procurèrent une légère transpiration, qui enleva entièrement la fièvre; et une purgation, quelques jours après, lui rendit la santé.

M. Roussinot, âgé de trente-six ans, eut tous les symptômes qui caractérisent la fièvre jaune; pouls peu fréquent, malaise général, douleur sourde à la tête et aux orbites, engorgement des vaisseaux des yeux, sécheresse de la langue et des gencives, abattement extrême des forces physiques et intellectuelles. Il but beaucoup d'infusion de fleur de sureau avec l'esprit de nitre dul-

cifié, qui lui procura une bonne transpiration, mais non pas aussi abondante qu'à M. Gautier. Le quatrième jour, le pouls, quoique moins fréquent, acquit plus de dureté. La chaleur, au lieu de s'éteindre, devint plus considérable. La langue, qui avoit toujours été sèche et raboteuse, s'humecta, surtout vers les bords. Je lui tirai huit onces de sang, et une heure après, je lui fis prendre trente grains d'ipécacuanha; le vomitif fit des merveilles. La langue s'humecta davantage. La transpiration fut plus copieuse, et le pouls acquit plus de souplesse et de régularité. Des bols faits avec le camphre, la rhubarbe et le mercure doux, lui tinrent le ventre libre. Cependant, dans la nuit du sixième au septième jour, la teinte jaune se manifesta au cou. Il y eut une légère hémorragie et quelques vomissemens. La potion saline de Rivière, et quelques prises de quinquina, rendu laxatif par un sel neutre, arrêtèrent le vomissement et les progrès de la dissolution. Le neuvième, le malade entra en convalescence.

Je fus moins heureux avec M. Lebreton: prévenu contre la saignée, parce que deux de ses amis étoient, selon lui, morts de cette

opération, il persista à refuser ce moyen, qui étoit d'autant mieux indiqué, qu'il étoit jeune (vingt-cinq ans), bien constitué, le teint animé, et les muscles fortement prononcés. Malgré ces signes de pléthore, le pouls fut, dès le début, obscur, foible et peu fréquent. Il se plaignoit néanmoins d'un violent mal de tête, et avoit les yeux rouges et larmoyans. Il prit des bains, des lavemens, et le troisième jour, de la limonade avec de la crême de tartre. Le quatrième, la chaleur et toute apparence de fièvre avoient disparu, mais la foiblesse étoit extrême. Le vomissement ne tarda pas à se manifester. Un vésicatoire, appliqué sur l'estomac, ne produisit d'autre effet peut-être que celui de déterminer une éruption pétéchiale pourprée sur la poitrine et sur le cou. Le pouls devint tout à coup rebondissant; et la dilatation de l'artère épigastrique si considérable, que le drap en étoit soulevé. Il eut une hémorragie que les tampons d'eau de Rabel adoucie, et des linges mouillés dans le jus de citron, et appliqués au cou, aux tempes et au front, ne purent pas arrêter, et qui termina sa carrière le sixième jour de sa maladie.

Je crois devoir rapporter ici deux observations, dont l'une montre les dangers des vomitifs, et l'autre ceux de la saignée, et la nécessité de ne rien faire qu'après de mûres réflexions. M. Maréchal, chirurgien dentiste, revenant à dix heures du matin du Grigry, au moment où le soleil étoit le plus ardent, éprouva, en rentrant chez lui, du malaise, des courbatures et des envies de vomir. Il but beaucoup de limonade, et prit deux lavemens. Le lendemain, il mit trois grains d'émétique dans une carafe de la même tisane, qu'il but à petites doses dans la matinée, et qui lui procurèrent quatre ou cinq vomissemens douloureux et pénibles. Ce remède, au lieu de calmer les envies de vomir, les rendit encore plus fréquentes et plus opiniâtres. Le malade se plaignoit de spasme et du resserrement de son estomac (ce sont ses propres termes). Appelé le soir du jour qu'il avoit pris le vomitif, je le trouvai avec un commencement de jaunisse, extrêmement accablé, ne pouvant remuer ni les bras ni les jambes, et prêt à vomir à chaque instant. Une potion, dans laquelle entroit le sel d'absinthe, le musc, l'eau de menthe et le sucre, n'arrêta point le vomis-

sement; et une décoction de quinquina, donnée à dessein de s'opposer à la dissolution qui s'avançoit rapidement, ne produisit non plus aucun bien; il mourut le quatrième jour, jaune comme une teinture de safran, et vomissant, à chaque quart d'heure, des matières noires et sanguinolentes.

Je ne dois pas passer sous silence que cet homme étoit dans la colonie depuis dix-huit mois, sans jamais avoir été malade: on doit en conclure que le temps de l'épreuve est incertain et peut être long-temps retardé, mais qu'elle est presque inévitable.

Un commis de la maison *Dautel*, âgé de trente ans, délicat, ayant la fibre molle, tomba malade : malgré la foiblesse de sa constitution, l'invasion de la fièvre fut violente, le pouls étoit fréquent et élevé, la rougeur du visage extrême, et la chaleur très-considérable. Les bains, les lavemens, les boissons tempérantes nitrées n'opérant aucun changement, je crus devoir recourir à la saignée, que je lui fis le matin du troisième jour, et je dois avouer qu'elle lui fut fatale; une foiblesse générale la suivit de très-près; et une diarrhée sanguinolente, accompagnée de la suppression des urines,

termina les jours du malade vingt heures après l'opération.

Dans un cas à peu près semblable, Massa fut plus heureux ; il fit saigner avec succès un malade parvenu au septième jour de la maladie.

Quelque part que la saignée ait pu avoir à cette espèce de flux, presque toujours mortel, il ne faut pas le lui attribuer exclusivement ; il peut avoir lieu sans elle. M. Jersey, aide-de-camp du général en chef, âgé d'environ trente ans, ressentit les premières atteintes de la maladie, un matin, en descendant la montagne du Cap, où le général Leclerc faisoit alors sa résidence. Un sentiment de froid, dont il se plaignoit sans cesse, malgré les couvertures qu'il avoit sur lui, et un abattement extrême des forces intellectuelles et physiques, me déterminèrent à ne pas employer la saignée. Je m'en tins à une infusion diaphorétique, avec de l'esprit de nitre dulcifié. Le quatrième jour, l'état de la langue m'indiquant des saburres dans l'estomac, je lui fis prendre une infusion d'ipécacuanha, qui non-seulement nettoya les premières voies, mais lui rendit un peu de courage, lui donna un pouls plus pro-

noncé, et moins de disposition à l'assoupissement et aux défaillances. Le sixième, il prit un gros de rhubarbe, une once de tamarin, et deux onces de manne, qui lui procurèrent cinq selles. Le soir, il fut plus gai, et se sentit plus fort qu'il n'avoit été. Obligé de faire un voyage indispensable, je le quittai, dans la persuasion qu'il étoit hors de danger; mais j'appris, à mon retour, qu'après avoir été assez bien jusqu'au treizième jour, il avoit eu, en allant à la selle, une foiblesse provenant d'une évacuation sanguinolente qui continua, malgré l'emploi des moyens les mieux indiqués, et à laquelle il succomba le jour suivant.

Le grand nombre des personnes qui mouroient entre les mains des médecins les fit accuser, par le peuple des commères, de ne pas connoître cette maladie. Quelques individus poussèrent la témérité jusqu'à traiter eux-mêmes des malades. Il fallut la plus triste expérience pour les convaincre que les recettes et les secrets, les élixirs et les opiats n'empêchoient pas de mourir. Les uns, et ils étoient les moins dangereux, se bornoient uniquement à donner de la limonade, des lavemens et des bains, et

croyoient cette méthode d'autant plus sûre, que le malade buvoit davantage et restoit plus long-temps dans l'eau. Je me rappelle avoir vu deux ou trois de ces malheurenx, froids, pâles, exténués, et ressemblant à des spectres. Leur peau étoit si flasque, leurs muscles si relâchés, qu'il leur étoit impossible de faire le plus léger mouvement, et ils périssoient de foiblesse et d'inanition. Les autres qui ne voyoient d'autre maladie que la foiblesse, croyoient avoir rempli toutes les indications, lorsqu'ils avoient prescrit le régime le plus succulent et le plus incendiaire. A mon arrivée au Môle en 1794, j'eus occasion de voir deux malades, l'un pour lequel on tenoit constamment à la broche une énorme pièce de bœuf et une volaille, dont on exprimoit le jus, et qu'on lui faisoit avaler d'heure en heure avec partie égale de vin de Madère ; traitement très-énergique sans doute, qui non-seulement ne lui rendit pas des forces ; mais qui ne l'empêcha pas de succomber avant la fin du troisième jour de la maladie : l'autre, auquel on fit prendre, dans trois fois vingt-quatre heures, huit prises de poudre d'Aillaud, et qui, au grand étonnement de ceux qui les lui avoient con-

seillées, ne laissa pas que de mourir le quatrième jour.

Le plus haut degré de la maladie qu'on appelle l'état, eut lieu au Cap vers la fin de juin, et à New-York au commencement de septembre. Alors, presque tous les malades périssoient du quatrième au septième jour. M. Benezech, préfet colonial, d'une constitution cachectique, et, par cela même, destiné à être dans tous les temps une victime du climat, mourut le troisième jour de sa maladie, la masse du sang entièrement dissoute, et les traits du visage totalement décomposés. Il ne vomit point; il n'eut point d'hémorragie. Un coma profond, et un épanchement dans le tissu cellulaire d'une sérosité pour ainsi dire cendrée, furent les deux principaux symptômes par lesquels la maladie se manifesta.

Ce n'étoit pas la première fois que j'étois témoin d'un pareil phénomène; je l'avois observé chez M. Louis Ogden, oncle du jeune homme du même nom, dont on a déjà lu l'histoire, et chez M. Rozier, consul de France à New-York. Ils moururent l'un et l'autre le quatrième ou le cinquième jour, sans avoir eu ni jaunisse, ni hémor-

ragie, ni vomissement. On ne remarqua chez eux qu'un assoupissement continuel et une infiltration générale et grisâtre, qui se répandit sur toute l'habitude du corps, peu d'heures avant leur mort.

Cette différence n'est pas la seule qu'on ait observée : on a déjà vu que, jusqu'à sa mort, M. Sauvage conserva le jugement; que la jaunisse ne parut point, et qu'il n'eut qu'un seul vomissement, provoqué par une médecine. Un semblable exemple me fut offert par un officier du génie, logé près de chez moi, et qui, désirant que je consultasse avec son médecin, me fit prier de passer chez lui tout de suite : c'étoit un homme d'environ quarante ans, d'une taille athlétique, ayant toute sa connoissance, et encore assez de force pour rester assis dans son lit, et même pour se lever et marcher. Il n'étoit point jaune, n'avoit point eu d'envies de vomir; mais il suffoquoit par une oppression qui lui avoit changé tous les traits du visage, et éteint toute espèce de chaleur. Le pouls avoit disparu, la couleur de sa peau étoit livide et froide comme le marbre. Il expira quatre heures après. Lorsque je fis l'ouverture de son cadavre, je trouvai, comme je m'y attendois, presque

tous les viscères du bas-ventre dans leur état naturel. L'estomac étoit seulement un peu distendu. La portion tendineuse du diaphragme portoit des marques visibles d'inflammation : mais la véritable cause de sa mort étoit dans la poitrine. Les deux poumons regorgeoient d'un sang noir et sanieux. Les glandes, les cellules bronchiques, en étoient remplies. On voyoit des placards violets et noirs sur la plèvre et le médiastin. Le péricarde contenoit une quantité considérable de liqueur jaune et puante. Le cœur avoit une forme plus aplatie ; ses fibres charnues et musculaires cédoient au moindre effort qui tendoit à les désunir. Le ventricule gauche et l'aorte étoient vides. Tout le sang se trouvoit dans l'oreillette, dans le ventricule droit et dans l'artère pulmonaire. Une pinte environ d'une sérosité jaune, onctueuse et grasse étoit épanchée dans les deux cavités de la poitrine.

Ces trois observations prouvent assez, je pense, que la fièvre jaune n'a pas de siége fixe et invariable, ou que, du moins, la cause primordiale se manifeste de plusieurs manières. Il est évident que dans les trois exemples que je viens de rapporter, l'organe

cérébral fut seul attaqué. Cette marche n'est pas la moins dangereuse.

M. Desperoux, grand-juge à St.-Domingue, prolongea sa carrière jusqu'au septième jour. Le quatrième, après avoir vomi, par l'effet de l'ipécacuanha, des matières bilieuses et glaireuses, il se sentit beaucoup mieux et plus fort; la fièvre l'avoit quitté. La nuit suivante fut assez bonne, mais, le cinquième jour, les gencives furent plus arides. Il étoit accablé. Je lui administrai le quinquina, qui provoqua le vomissement. Une potion dans laquelle entroient le musc, l'eau de menthe et le laudanum, procura un sommeil de trois heures, mais ne calma pas le spasme de l'estomac et les envies de vomir. Bientôt la jaunisse parut au cou, aux yeux, et l'hémorragie se déclara le sixième jour. Les vésicatoires qu'il avoit aux jambes, depuis trois jours, ne donnèrent plus qu'une petite quantité de sanie noire; et, le septième, le malade, jaune comme la plus forte teinture de safran, et crachant à chaque expiration un liquide noir, abondant et fétide, finit par succomber.

La maladie de M. Mefren, administrateur des vivres, ne dura que cinq jours. Le qua-

trième au matin, son état donnoit les plus grandes espérances ; il n'avoit point eu de foiblesses, il pouvoit se lever, et alloit seul dans son bain. Le ventre étoit libre par l'usage du petit lait et de l'huile de ricin. Malgré ces belles apparences, la jaunisse se manifesta dans la nuit ; deux heures après, il y eut hémorragie, vomissement noir, suppression des urines : le lendemain, il n'existoit plus.

Un autre employé dans la même administration, M. R****, malade aussi de la fièvre jaune, étoit parvenu au quatrième jour sans accident bien remarquable ; mais la nuit qui lui succéda fut très-orageuse. Cependant le lendemain, le désordre général paroissoit apaisé, et son état donnoit quelque espérance. Calme trompeur ! Vers le soir du même jour, on aperçut une tache livide sur les deux paupières de l'œil droit, qui s'étendoit jusqu'au dessus de l'arcade sourcillière. Le malade s'en plaignoit peu, quoiqu'il ressentît quelques élancemens dans l'orbite. Le lendemain, la tache étoit tout-à-fait noire, et, à la fin du sixième jour, l'œil n'étoit plus qu'un charbon gangréneux. Il mourut le septième jour.

Deux exemples encore plus terribles sont ceux offerts par M. Catoire, commandant l'arme du génie, et par M. de Villefavart, habitant de St.-Domingue. Dans tout le cours de la maladie du premier, qui parvint jusqu'au septième jour, jamais je n'ai pu découvrir ni fièvre, ni chaleur, ni soif, ni dérangement quelconque; toujours il conserva le libre usage de ses sens, de sa raison, et assez de force pour se lever et se promener dans sa chambre. Jusqu'à la veille de sa mort, il ne perdit point l'appétit: il prenoit même avec plaisir les légers alimens, tels que la crême de riz ou de pain, et le vin qu'à différens intervalles je lui fis boire. Les seuls symptômes dont il se plaignoit étoient une tendance non au sommeil, mais au repos; une légère douleur à l'estomac, qui alloit toujours en augmentant, jusqu'à ce qu'il eût vomi; évacuation qui, au commencement, n'avoit lieu qu'à peu près toutes les six heures, mais dont les retours allèrent toujours en se rapprochant. Je tentai tous les moyens qui étoient en mon pouvoir, et que je croyois les plus propres à stimuler le système général. Bains, frictions sèches, frictions avec le jus de citron et le vinaigre des

quatre-voleurs, boissons diaphorétiques, potions camphrées, potions avec l'esprit de Mindererus, ipécacuanha administré le troisième jour, quinquina, extrait de quinquina donné à forte dose, vésicatoire sur l'estomac et aux jambes, tout fut inutile; jamais je n'aperçus le moindre signe de fièvre, la plus petite apparence de chaleur ou de transpiration. Trois ou quatre heures après avoir bu ou pris un peu de crême de riz, l'estomac rejetoit tout ce qu'il contenoit. D'abord les évacuations furent glaireuses et limpides; peu à peu elles devinrent brunes, et ensuite noires. La suppression des urines, et l'éruption de quelques pétéchies pâles et cendrées terminèrent la catastrophe.

James et Duret avoient déjà observé que, dans l'hématemèse, la douleur de l'estomac étoit tout-à-fait différente de la cardialgie produite par la phlogose de ses membranes. Une chaleur violente dans les hypocondres, la tension de l'abdomen, la soif, la fréquence et la petitesse du pouls, sont, disent-ils (1), inséparables de l'inflammation

---

(1) James, D. de médecine. Duret, Coaques.

du ventricule, tandis que ces accidens n'accompagnent pas le vomissement noir. Le danger est encore plus imminent, lorsqu'il se complique avec une diarrhée sanguinolente ; car cette circonstance indique que les vaisseaux mézaraïques et autres, laissent échapper le sang qu'ils contiennent.

M. Catoire vécut jusqu'au septième jour. M. de Villefavart périt le cinquième. Jamais je n'ai vu la maladie plus maligne que chez cette nouvelle victime. Dès le second jour, on remarqua, outre le cortége des symptômes ordinaires, un voile noir, non pas appliqué, mais suspendu sur sa figure. Cette espèce d'ombre ne tenoit pas aux tégumens, sur lesquels il étoit impossible de rien découvrir de noir, quand on les observoit de très-près, mais dépendoit plutôt d'une vapeur qui s'exhaloit probablement des pores du malade, qui paroissoit davantage à une certaine distance, et occasionoit ce symptôme vraiment effrayant, qu'il faut avoir vu pour s'en faire une idée. M. Trabuc, chirurgien en chef de l'armée, et M. Delaumont, habitant de St.-Domingue et ami de M. de Villefavart, ont été les témoins de ce phénomène que je n'avois jamais observé

qu'une seule fois chez M. Mourgues à New-York.

La fièvre jaune étoit, au Cap et à New-York aux époques où se rapportent les observations qu'on vient de lire, une maladie presque indomptable; cependant, avec beaucoup de soins, et en multipliant les visites, on a réchappé quelques malades. En voici deux exemples :

M. ***, hollandais, âgé de vingt-cinq ans, d'une constitution robuste, fut tout à coup atteint de l'épidémie. Fièvre et chaleur légères, douleur aux extrémités, aux lombes et aux orbites, cardialgie, inquiétude d'esprit, humeur morose et impatiente, sommeil agité, hémorragie, vomissement d'abord limpide et glaireux, ensuite noir et sanguinolent. Tel avoit été, tel étoit l'état du malade, lorsque je fus appelé en consultation. C'étoit alors le sixième jour de sa maladie. Il fut décidé qu'on lui appliqueroit des vésicatoires aux jambes; qu'il prendroit des bols faits avec le camphre, la gomme arabique et la magnésie. Une mixture composée de sel d'absinthe, d'eau de fleur d'orange, de liqueur d'Hoffman, et de sucre; et pour boisson, de l'acide sulfurique étendu dans l'eau.

Le 7[e] jour. Il a vomi quatre ou cinq fois dans la nuit, et a fait deux selles. Les matières rendues par le vomissement, et celles qui ont passé par le canal intestinal, sont toujours noires, grumeleuses, semblables à de la suie. Langue sale et bulbeuse. Bouche amère. Les vésicatoires ont tiré une grande quantité de sérosité jaune. Bonne couleur des chairs. Pouls régulier et point trop foible. Hémorragie. Hoquet et foiblesse extrême de l'action musculaire.

Même mixture ; tamarin deux onces; sel de Glauber deux gros ; manne deux onces pour demain.

8[e] jour. Il n'a gardé la médecine qu'une heure, et l'a rejetée avec des matières noires; cependant elle lui a procuré quatre selles copieuses, moins foncées. Même état du pouls et des autres symptômes. Les vésicatoires fournissent une bonne suppuration.

Même mixture.

9[e]. Les vomissemens sont moins fréquens. La quantité de matières noires diminue. Cependant il en rend toujours, surtout par les selles.

Mêmes remèdes. Minoratif pour demain.

10[e]. Il a encore vomi la médecine, mais

non pas en totalité et sans matières noires. Il a fait en outre cinq selles abondantes et bilieuses. On voit encore, quoiqu'en petite quantité, un peu de sang noir et grumeleux.

Même mixture pour la nuit.

11e. Le malade est sensiblement mieux; il a un peu dormi et transpiré dans la nuit; il n'a point fait de selles noires, mais il a toujours des envies de vomir.

Quinquina, un gros (1) toutes les heures. De l'eau avec un peu de vin pour boisson.

12e jour. Le vomissement a cessé; mais on sent une tension vers l'hypocondre droit, et on aperçoit le commencement de la jaunisse non cachectique, mais vraiment bilieuse.

Suppression du quinquina. Bouillon de poulet avec les plantes apéritives. Purgation semblable aux précédentes pour demain.

12e. Sept selles bilieuses. Urines safranées et sédimenteuses. Progrès de la jaunisse. Gonflement, résistance et douleur de la tu-

---

(1) Ce fut par un malentendu qu'il prit le quinquina en substance, et à si forte dose. Il avoit été convenu qu'on le lui donneroit en décoction aiguisé avec un sel neutre.

meur qui paroît s'étendre vers le petit lobe du foie.

Un gros et demi de terre foliée de tartre ajouté dans son bouillon de poulet.

14^e^ jour. Amélioration dans son état, quoiqu'il soit toujours jaune, et que le foie soit toujours tendu et douloureux quand on le touche fortement.

Continuation de la terre foliée de tartre. Purgation pour demain.

15^e^. Six selles bilieuses. Urines bourbeuses et déposant un sédiment brun. Le foie est moins volumineux et moins sensible. Le visage commence à s'éclaircir. Sommeil paisible, douce transpiration dans la nuit.

Même boisson.

16^e^. Convalescence, et rétablissement exempt de rechutes.

M. Garolla, piémontais, âgé d'environ trente-six ans, d'un tempérament bilieux, tomba malade le même jour que sa femme, enceinte et attendant à chaque instant le moment d'accoucher. Je vais placer sous les yeux du lecteur l'histoire de l'un et de l'autre, en commençant par celle du mari.

1^er^ jour. Fièvre légère, avec frissons irréguliers. Cardialgie, courbature aux jambes,

douleur à la tête et aux orbites, peau sèche et aride.

Bain tiède, lavement émollient, infusion de fleur de guimauve, avec l'esprit de nitre dulcifié.

2e jour. Transpiration peu abondante. Pouls peu fréquent. Artère dilatée. Douleur de tête diminuée.

Bain froid. Limonade avec la crême de tartre.

3e Deux petites selles. Pouls toujours ondulant, langue sale, envies de vomir, assoupissement, vertiges quand on veut le faire asseoir sur son lit pour lui donner à boire.

Bain froid. Bol fait avec la rhubarbe, le camphre et le mercure doux. Tisane de chicorée acidulée avec l'acide sulfurique.

4e. Cinq selles dans les vingt-quatre heures. Le pouls moins dilaté et plus ferme. Les envies de vomir moins fréquentes.

Continuation des pilules à moindre dose. Même tisane.

5e. Bonne nuit. Il a fait deux selles bilieuses, et se trouve bien.

Même tisane.

6e. Le pouls, quoique régulier, est rede-

venu ondulant. Le malade a été tranquille, et ne se plaint de rien ; cependant il a l'air étonné, et ses facultés intellectuelles semblent souffrir davantage.

Bain froid. Lavemens avec le vinaigre. Limonade.

7e jour. Hémorragie du nez. Inquiétude et malaise général. Couleur jaune foncée de la peau. Sueur visqueuse et froide. Foiblesse quand on veut le lever pour le mettre sur le pot.

Potion camphrée avec l'esprit de Mindererus.

8e. Jaunisse générale, hémorragies fréquentes, vomissement abondant et noir, selles semblables, pouls foible et obscur, hoquet, goût acide à la gorge, sentiment de chaleur brûlante à l'œsophage et à l'estomac, envies continuelles de vomir.

Huile de ricin, une cuiller à café toutes les heures. Un peu de vin de Chypre de temps en temps. Eau panée, édulcorée avec le sirop de fleur d'orange pour boisson.

9e. Il a vomi trois fois dans la nuit, et toujours des matières noires. Trois selles de la même nature et de la même couleur. Il n'a plus le goût acide et brûlant dont il se

plaignoit, défaillance chaque fois qu'on le met sur le bassin. Hémorragie moins fréquente.

Mêmes remèdes.

10[e] jour. Le vomissement s'est un peu calmé. Trois selles presque entièrement bilieuses. Jaunisse moindre. Retour des facultés intellectuelles.

Quinquina, une once; rhubarbe deux gros, pour six onces de décoction à prendre en trois fois.

11[e]. Quatre selles bilieuses. Pouls meilleur. Hémorragie et vomissemens arrêtés. La jaunisse diminue.

Mêmes remèdes.

12[e]. Amélioration de tous les symptômes. Trois selles bilieuses et jaunes dans les vingt-quatre heures.

Continuation des mêmes remèdes.

13[e]. Bonne nuit, il a parfaitement dormi et même transpiré; cependant la couleur jaune est beaucoup plus vive et apparente, surtout au front et aux yeux.

Mêmes remèdes.

14[e] jour. Progrès de la jaunisse évidemment produite par la bile. État naturel du foie, auquel il ne sent point de douleur

quand on le touche. Urines briquetées et sédimenteuses. Transpiration dans la nuit.

15^e^. Jaunisse complète. Cessation de tous les autres accidens. Retour des forces et de l'appétit du malade.

16^e^. Convalescence et rétablissement, à l'aide des apozèmes faits avec les plantes apéritives, et de deux purgatifs.

Les deux individus qui font le sujet des observations précédentes sont un exemple que la fièvre jaune, dans son plus haut degré de malignité, n'est pas toujours mortelle; à l'exception de la suppression d'urine, ils ont eu les symptômes les plus dangereux de cette maladie. Sans doute ils eussent succombé, si ce dernier symptôme avoit accompagné les autres; car je n'ai jamais vu guérir aucun malade chez lequel il s'est manifesté. Baglivi aussi en avoit fait la remarque; la suppression des urines, dit-il, qui, dans les maladies aiguës, subsiste après le paroxysme, est convulsive et mortelle.

Une autre circonstance qui, sans doute, n'aura pas échappé au lecteur, en lisant ces deux observations, c'est cette seconde jaunisse, survenue vers le onzième jour, et qui ne doit pas être confondue avec la pre-

mière. Il est évident que dans les deux exemples que je viens de rapporter, le dérangement de l'appareil biliaire produisit la seconde, et que l'autre est toujours l'effet de la dissolution cachectique, qui s'annonce ordinairement dès le début de la maladie. L'époque différente de leur apparition n'est pas la seule chose qui les distingue. Celle-ci est d'un jaune moins clair, moins vif; elle se montre d'abord sur le trajet des artères carotides, iliaques et fémorales, parvient dans deux fois vingt-quatre heures à son *maximum*, altère peu la couleur des urines, et offre toujours à l'œil quelque chose de terne: l'autre a une marche moins brusque, présente une nuance plus brillante, se manifeste d'abord au blanc des yeux, qu'elle colore avant toutes les autres parties du corps, et ensuite par des urines safranées et bourbeuses.

Dans les deux cas ci-dessus, la jaunisse fût-elle une véritable crise, ou doit-on l'attribuer à l'action tonique du quinquina qui, en resserrant les canaux du foie, a empêché la bile de couler? La tension, la grosseur, la douleur observées au foie du premier, militent en faveur de cette supposition: l'absence

de toute espèce de grosseur et de douleur dans le second, semble indiquer que ce fut au moins chez lui le résultat d'un effort salutaire. Il resteroit à déterminer quelle part le quinquina peut avoir eue à cette espèce de mouvement critique. Deux observations suffisent d'autant moins, que plusieurs malades sont morts ou ont guéri sans avoir eu cette espèce de jaunisse, quoiqu'ils eussent fait usage de ce remède. J'en conclurai seulement que son apparition au septième, et mieux encore vers le onzième jour, est toujours un signe favorable.

Quoique les femmes soient, par leur constitution naturelle, moins souvent et moins gravement attaquées de cette maladie que les hommes, il ne faut pas croire néanmoins qu'elle puisse être sans danger pour elles. L'évacuation menstruelle, régulière ou non, leur est quelquefois funeste, mais plus souvent avantageuse. La complication de la grossesse augmente infiniment le danger ; celle d'un avortement ou d'un accouchement la rend presque toujours mortelle. Je me contenterai de citer deux exemples, et Madame Garolla me fournira le premier. Elle étoit,

comme je l'ai déjà dit, au moment d'accoucher, lorsqu'elle tomba malade.

1^er jour. Fièvre assez forte, douleur à la tête et aux lombes. Coliques. Envies fréquentes d'aller à la selle. Ténesme.

Bain tiède, lavemens émolliens et mucilagineux, eau panée.

2^e. Fièvre, chaleur assez considérable. Coliques plus fortes. Flux dyssentérique muqueux.

Bain, lavement, petit lait, ipécacuanha en infusion pour demain.

3^e jour. Elle a vomi plusieurs fois des matières glaireuses et bilieuses, et n'a été qu'une fois à la selle.

Deux onces de manne à prendre immédiatement.

3^e soir. Quatre selles abondantes et fétides. Les coliques et le ténesme sont moins forts.

Lavement mucilagineux, décoction blanche.

4^e. Bonne nuit. Elle n'a été qu'une fois à la garde-robe. Le ténesme a cessé, la fièvre a disparu, et il reste peu de douleur au bas-ventre.

Même boisson. Une once de tamarin et deux onces de manne pour demain.

5^e^. Six selles bilieuses. Plus de ténesme ni coliques. Langue belle et appétit.

Décoction blanche. Crême de riz, ou panade légère.

6^e^. Nuit excellente. La malade se trouve parfaitement bien.

7^e^. Accouchement naturel et facile dans la nuit. L'enfant est en bonne santé. Bon état de la matrice. Perte abondante sans être immodérée.

Eau panée avec un peu de sucre. Même nourriture.

8^e^ jour. Les vidanges coulent modérément. La matrice n'est ni tendue, ni douloureuse; cependant la langue et les gencives sont plus sèches. Il y a de la chaleur et de l'altération. L'enfant a pris le sein.

Mixture avec la poudre tempérante, l'eau de fleur d'orange, la liqueur d'Hoffman et le sucre.

Même boisson.

9^e^. Elle a passé une mauvaise nuit, et a été beaucoup agitée. La soif est considérable, et la langue raboteuse et chargée. On aperçoit aussi un commencement de jaunisse,

surtout au cou. La matrice est toujours molle, et point douloureuse. Écoulement naturel des vidanges.

Ipécacuanha à prendre immédiatement, et une carafe de petit-lait clarifié pour boisson.

9e soir. Elle a refusé la seconde dose d'ipécacuanha, et n'a vomi que deux fois et en petite quantité. Jaunisse plus apparente. Nul changement à la matrice. Point de lait au sein.

Petit lait. Potion tempérante et camphrée.

10e jour. Seins flétris et vides. Chaleur brûlante. Pouls petit et fréquent. Langue sèche et sale. Jaunisse. Disposition au coma et au délire.

Deux grains de tartre émétique, dans trois verres de petit-lait.

11e. Elle n'a voulu prendre qu'un seul verre, et n'a vomi que deux fois quelques matières glaireuses. Pouls entièrement effacé. Perte de connoissance. Coma. Mouvemens convulsifs dans les muscles. Jaunisse extrême. Nul dérangement dans la matrice. Suppression des urines.

Potion camphrée avec l'éther. Deux onces

de quinquina en décoction, à prendre en quatre ou cinq doses. Eau panée.

12$^{e}$. Augmentation de tous les symptômes. Vomissement noir. Impossibilité absolue de lui faire rien prendre. Ventre tendu.

13$^{e}$. Elle est morte dans la nuit.

Comme c'étoit le premier cas de ce genre qui s'offroit à moi, j'étois curieux de voir la matrice, et de m'assurer jusqu'à quel point elle avoit pu contribuer à la mort de la malade, ou souffrir des effets de la maladie. Je puis affirmer que, de tous les viscères du bas-ventre, c'étoit le seul qui fût dans son état naturel. Je trouvai l'estomac distendu et ballonné, le foie dur et volumineux, la vésicule du fiel et le canal cholédoque ne contenoient qu'une très-petite quantité de liqueur moins épaisse que la bile ordinaire. Le plus grand désordre se faisoit apercevoir au péritoine et aux intestins grêles. Il y en avoit des portions de quatre ou cinq pouces de long entièrement sphacelées. La substance de la rate étoit presque pulpeuse. Il n'y avoit point d'urine dans la vessie; et les reins, quoiqu'un peu flétris, sembloient dans leur état naturel. La poitrine ne présentoit rien d'extraordinaire; je remarquai

seulement un peu de sérosité épanchée dans les deux cavités.

Madame Raby, âgée de vingt ans, bien constituée, et enceinte de six mois, fut atteinte de la maladie. Sa jeunesse, son état de grossesse, m'engagèrent à lui faire une petite saignée, que je répétai le soir. La douleur de tête et des orbites cessa; mais l'irritation de l'estomac, et, par suite, la jaunisse et les autres symptômes, ne firent qu'augmenter; et, malgré tous les moyens que je crus devoir employer, la malade alla toujours de mal en pis jusqu'à la fin du sixième jour, où, réduite à l'extrémité, elle accoucha d'un enfant mort, qu'elle suivit quatre heures après.

Dans un cas semblable, Forestus rapporte qu'une femme enceinte, ayant soigné son mari pendant sa maladie, fut aussitôt, après la mort de celui-ci, saisie du frisson meurtrier de la mort, avorta le cinquième jour, et mourut la nuit suivante.

Il est bon de remarquer que, dans ces cas, il n'y a pas eu, dans la marche de la maladie, cette suspension qu'on pourroit comparer à une espèce de lutte, et qu'on a dû observer dans l'exemple de madame

Garolla. La cause de cette différence est-elle indépendante de l'état de grossesse de ces deux malades? ou faut-il l'attribuer à l'âge différent des deux fœtus, dont l'un étant à terme, et pouvant par conséquent vivre, devint l'objet particulier de la nature, tandis que l'autre, condamné à ne pas voir le jour, fut abandonné par elle? cela peut être, quoiqu'il soit impossible de rien affirmer de positif là-dessus. Ce qu'il y a de très-vrai, et ce n'est pas le seul exemple d'un pareil phénomène, c'est qu'aussitôt après l'accouchement, on vit la maladie reprendre son cours ordinaire, et la résistance, jusqu'alors victorieuse de la nature, cesser tout à coup, dès que, par la délivrance de l'enfant, le but de ses efforts parut être rempli.

J'eus occasion d'observer la fièvre jaune avec complication des règles chez madame Gibaut, âgée d'environ vingt ans.

1^er^ jour. Pouls petit et assez fréquent. Douleur violente à la tête, aux lombes et aux extrémités inférieures. Frissons irréguliers. Rougeur et larmoiement des yeux. Peau sèche. Cardialgie. Et parfois envies de vomir.

Bain tiède. Infusion de fleur de guimauve, avec l'esprit de nitre dulcifié.

2e. Pouls moins fréquent. La peau est moins aride. Le mal de tête a diminué. Langue saburrale. Nausées. Envies de vomir.

Ipécacuanha pour demain. Bain. Même boisson.

3e. La malade a vomi trois fois de la bile jaune et amère. Le pouls n'est plus fréquent. La chaleur de la peau est passée. Les envies de vomir persistent. Malaise général et indéfinissable (c'est ainsi qu'elle s'exprime), inquiétude d'esprit. Agitation.

Bain tiède. Eau de poulet. Huile de ricin, une cuiller à café toutes les deux heures.

4e jour. Quatre selles bilieuses. Le malaise et l'agitation continuent. Le vomissement avec effort persiste aussi. Mouvemens convulsifs de temps en temps. Insomnie. Léger délire.

Mêmes remèdes. De plus, une potion camphrée, avec la liqueur d'Hoffman.

5e. Nuit agitée. Délire. Hémorragie. Vomissemens fréquens. Pouls dans l'état naturel. Trois selles poisseuses et jaunes dans les vingt-quatre heures.

Continuation des mêmes remèdes.

6$^{e}$. Nulle diminution dans les symptômes : au contraire, anxiété à l'estomac. Pouls plus petit, plus foible. Mouvemens continuels des bras et des jambes, avec lesquels elle repousse son drap. Légère apparition de jaunisse. Gencives arides.

7$^{e}$. Les règles ont paru dans la nuit, et ont avancé de dix jours. Le sang est noir, et sort par petits caillots. Le délire a cessé. La jaunisse a disparu. L'agitation est moins considérable, et les vomissemens sont moins fréquens.

Potion camphrée. Infusion légère de camomille.

8$^{e}$ jour. La couleur du sang menstruel est plus naturelle. Le pouls est meilleur. Le vomissement a cessé. L'esprit est tranquille; mais la langue est chargée, et la bouche est amère. Besoin fréquent d'aller à la selle.

Un gros de rhubarbe. Deux gros de sel, et deux onces de tamarin pour demain. Petit-lait pour boisson.

9$^{e}$. Quatre selles bilieuses qui n'ont point interrompu le flux menstruel. La malade se sent mieux, peut rester assise sur son lit, et demande à manger.

Bouillon bien dégraissé ; et, pour boisson, de l'eau rougie avec un peu de vin.

10e. Amélioration sensible. Transpiration dans la nuit. Continuation des règles.

11e. Convalescence et rétablissement.

J'ai quelquefois remarqué, soit aux Etats-Unis de l'Amérique, soit aux Antilles, que, dans certains momens, et dans certaines circonstances, l'influence qui détermine la maladie est si puissante, qu'elle triomphe de la bonne constitution des malades, des secours de la médecine, et des efforts de la nature réunis.

Un capitaine d'un régiment en garnison sur l'habitation de Noé, fut obligé de venir au Cap pour y conduire sa femme presque mourante. Elle étoit au quatrième jour de sa maladie. Son pouls n'étoit pas saisissable. Son estomac rejetoit tout ce qu'on lui donnoit. A chaque instant, elle avoit des défaillances; et le hoquet la fatiguoit. Son visage et ses mains froides et de couleur violette, étoient empreintes de taches noires, suite de boutons occasionés par la chaleur et la morsure des cousins, qui s'étoient tout à coup flétris et affaissés. Mon premier soin fut de tâcher d'arrêter le vo-

missement. Une potion composée avec le sel d'absinthe, l'eau de menthe, et le sirop de diacode, et pour boisson l'eau panée édulcorée avec du sirop de fleur d'orange, remplirent cette indication. Dès ce moment le pouls acquit plus de force ; les boutons devinrent plus saillans ; la malade, à laquelle la chaleur et la connoissance étoient revenues, put se tenir, par intervalles, assise sur son lit. La continuation de la même potion, jointe à l'eau de fleur de tilleul, et à une légère nourriture, firent disparoître peu à peu tous les autres symptômes. Les boutons se remplirent de nouveau d'une matière blanche et épaisse ; et, quinze jours après, elle fut parfaitement rétablie.

J'eusse désiré pour elle et pour son mari, les voir retourner à la campagne : je leur en fis même la proposition, en prévenant celui-ci du rétablissement certain de sa femme, pourvu qu'elle quittât la ville, et du danger qu'il y avoit pour tous deux d'y demeurer dans une saison aussi dangereuse. Malheureusement ce conseil ne fut pas suivi : un mois après environ, à l'époque de ses règles, la malade s'étant mise en colère, elles furent tout à coup supprimées.

Le pouls s'affaissa, les vomissemens reparurent; et elle n'appela du secours que le second jour. Lorsque je la vis le soir, la jaunisse et l'hémorragie s'étoient déjà manifestées. Le troisième jour, elle tomba dans le coma, vomit par intervalles des matières noires, fut tourmentée toute la nuit par le hoquet, et expira le lendemain, les mains, le visage et le cou enduits d'une sueur froide et visqueuse. Par une destinée affreuse, le mari, auquel on n'avoit pu cacher la perte qu'il venoit de faire, étoit malade depuis trois jours. Il avoit eu des frissons irréguliers, des courbatures, de la fréquence dans le pouls, et avoit été saigné au commencement du second. Il avoit pris, de plus, un bain, des lavemens et de la limonade.

3e jour. L'altération n'est plus aussi forte. Les douleurs des jambes et du dos sont passées. Il n'a point de mal de tête ni envies de vomir. Pouls dans son état naturel. Langue sale et chargée. Bouche amère.

Limonade; bain tiède. Pilules avec la rhubarbe, le mercure doux et le camphre.

4e. Cinq selles bilieuses. Il se sent mieux.

Continuation des mêmes remèdes à moindre dose.

5^e^. Bonne nuit. Légère transpiration. Deux selles dans la matinée.

Continuation des mêmes remèdes.

6^e^ jour. Quatre selles jaunes et poisseuses qui ne l'ont point affoibli. Pouls plus gonflé. Artère plus dilatée qu'il ne l'avoit hier.

Bain presque froid. Limonade avec l'acide sulfurique.

7^e^. Pouls toujours rebondissant, mais amélioration sensible dans son état : il désire boire un peu de vin, qu'on lui donne.

8^e^. Pouls plus gonflé et même un peu fréquent. Langue sèche, agitation, inquiétudes, battement des artères épigastrique et carotides.

Bain presque froid. Potion camphrée. Limonade de vinaigre, qu'il demande de préférence.

9^e^. Fièvre marquée. Soif considérable. Langue saburrale.

Trois grains de tartre émétique dans trois verres de petit-lait. Bouillon de poulet pour boisson.

10^e^. Il a vomi trois fois et a fait deux selles. Prostration des forces. Pouls extrêmement foible. Teinte jaune au cou et aux tempes. Dilatation extrême des artères.

Potion camphrée. Deux onces de quinquina en décoction, à laquelle j'ai fait ajouter deux gros d'extrait. Même boisson.

11$^{e}$ jour. La jaunisse s'étend sur tout le corps. Les vomissemens se rapprochent.

Mêmes remèdes.

12$^{e}$. Jaunisse extrême. Hoquet continuel. Vomissement noir.

Mêmes remèdes.

13$^{e}$. Etat pire du malade. Il meurt dans la nuit.

Un jeune homme, passager à bord du *Grand d'Alembert*, âgé d'environ vingt-cinq ans, arrivé depuis six semaines au Cap, tomba malade au commencement du mois de juin. Le frisson qui précédoit la sueur, et la rémission parfaite qui la suivoit, ne me laissèrent aucune incertitude sur le caractère de la maladie. C'étoit en effet une véritable double-tierce qui céda, le onzième jour, au moyen des remèdes ordinaires. Le malade se félicitoit de cette maladie, parce que, selon lui, elle devoit l'acclimater et le préserver de la fièvre jaune. Cette opinion n'étoit pas sans fondement, et peut-être son calcul se fût trouvé juste, si, comme je le lui avois conseillé, il avoit choisi un quar-

tier de la ville moins malsain, et surtout un appartement plus aéré. La petite chambre qu'il occupoit, et qu'il s'obstina à garder, étoit dans une cour, à travers laquelle passoit un égoût, où, faute de soin et de pente suffisante, venoient se ramasser toutes les immondices de l'auberge, dont l'évaporation affectoit l'odorat d'une manière très-désagréable. J'eus beau lui faire sentir les dangers de sa position, il ne voulut pas en changer. Un mois après sa maladie, de laquelle il avoit été promptement et facilement rétabli, ce qui n'étoit pas ordinaire, surtout à l'époque en question; l'approche d'un orage dont on étoit menacé le forçant d'aller un peu plus vite, il arriva chez lui avec la fièvre et un léger mal de tête. Il n'avoit point été mouillé. Je le vis le même soir; je crus d'abord que c'étoit un retour de la fièvre double-tierce, avec d'autant plus de raison, qu'il avoit eu du frisson comme la première fois. Enhardi par cette indication, et par le succès que j'avois déjà obtenu, pressé de me rendre maître de la fièvre, dont les symptômes paroissoient être plus graves, j'employai sur-le-champ le quinquina à grandes

doses. Je dois avouer que, malgré dix-huit onces de cette substance et deux onces d'extrait pris tant en décoction qu'en poudre et en opiat, le malade a succombé le septième jour, avec tous les symptômes de fa fièvre jaune.

M. Gamble et M. Cherriot, demeurant tous les deux dans la même maison à New-York, furent attaqués en même temps de cette maladie, au commencement de septembre 1799. Par un concours heureux, résultant sans doute de la bonne constitution du premier, la fièvre se montra aussi peu dangereuse pour lui, qu'elle fut violente et terrible au second, qui en mourut le cinquième jour. Le septième, M. Gamble se leva, resta sur son fauteuil une ou deux heures; il avoit été purgé la veille, et des selles abondantes et bilieuses sembloient annoncer la fin de la maladie. Il avoit d'ailleurs le jugement très-sain, et même de l'appétit : cependant, le huitième jour, on distingua dans son pouls ce caractère singulier, si commun dans cette maladie, et que je ne puis mieux désigner que par celui de gazeux. La nuit fut agitée. Il eut du délire

et des envies de vomir. On revint à la mixture camphrée. On y joignit la décoction de quinquina purgative, et on lui appliqua des vésicatoires aux jambes. Un traitement aussi énergique ne retarda ni n'accéléra la marche de la maladie. A chaque jour, à chaque instant, on pouvoit juger des progrès de la dissolution, par l'apparition de quelque symptôme nouveau. Il parvint ainsi par gradation jusqu'au commencement du quatorzième, qu'il expira, baigné d'un sang noirâtre qu'il rendoit par la bouche et le fondement.

La domestique de M. Blenon, apothicaire, demeurant dans la même ville, offrit à peu près les mêmes phénomènes. Après des alternatives de bien et de mal, elle parut hors de danger le neuvième, le dixième et le onzième jour de sa maladie. Cependant le pouls ondulant fut observé le douzième. La jaunisse se manifesta. L'hémorragie et les vomissemens noirs terminèrent ses jours qu'elle défendit jusqu'au seizième. Il me paroît vraisemblable que, si les deux malades du Cap ne s'étoient pas opiniâtrés à rester en ville; que, si les deux autres de New-York avoient pu, dès le début de la fièvre, quitter le quartier qu'ils habitoient, reconnu pour être

l'un des plus dangereux, et tous s'établir dans un air plus pur, dans une atmosphère plus libre, ils auroient, les uns et les autres, résisté à la maladie.

*Solum vertere in morbis longis convenit.* C'est ce que Hippocrate, Fernel, et surtout Massa, recommandent dans le genre de maladies dont il est question. J'ai vu, dit ce dernier, plusieurs malades qui, malgré l'apparition des signes les plus favorables et une amélioration sensible dans leur état, ont fini par succomber. Ils ressembloient à ces arbres que la foudre a frappés au cœur sans les abattre, et dont les branches conservent, pendant quelques jours encore, l'apparence de la vie. Tel fut, ajoute-t-il, le sort de mon frère qui mourut le vingtième jour, par suite de foiblesse, et lorsque tout danger sembloit depuis long-temps passé.

On voit, quoique rarement, la fièvre jaune se terminer heureusement le quatrième jour: MM. Gautier et Dubuisson en sont deux exemples. Quelquefois la maladie, que l'on a raison de croire jugée et guérie, reparoît tout à coup après un intervalle plus ou moins long, et qui ne passe guère un mois ou six semaines. Dans ce cas, elle revient,

non pas avec les signes d'irritation et de pléthore qui communément accompagnent la première période, mais avec les symptômes de dissolution qui caractérisent la seconde: on diroit que la maladie n'a été que suspendue. En effet, elle recommence toujours, ou, pour parler plus juste, elle reprend par les symptômes qui n'auroient pas manqué de se manifester, si son cours n'avoit pas été interrompu. Ces cas sont généralement mortels. Il en est qui ont pu être provoqués par des imprudences; d'autres auxquels il est impossible d'assigner d'autres causes, sinon que la maladie n'étoit pas finie. Un enfant de quatorze ans, qui demeuroit chez M. Bailly-Blanchard, et qui étoit en pleine convalescence, offre un exemple du premier cas: son appétit auquel il ne sut pas résister, et qu'il satisfit en mangeant une grande quantité de bananes, lui redonna, huit heures après, la jaunisse, le vomissement noir, et la mort. M. Marchaux, officier du génie, homme sage et modéré, observant avec exactitude le régime qu'on lui avoit prescrit, est un exemple frappant du second. Un mois après une maladie qui n'avoit duré que quatre ou cinq jours, et

dans laquelle il n'avoit perdu ni son embonpoint ni ses couleurs d'Europe, il fut tout à coup atteint de jaunisse, d'hémorragie ; six heures après, parurent le vomissement noir la suppression des urines, et il expira le lendemain. C'est à ce genre d'affection que doivent se rattacher la plupart de ces morts soudaines, qu'on disoit arriver dans quarante-huit heures. Ces exemples sont rares au continent de l'Amérique ; je ne les ai bien observés qu'en 1802, à Saint-Domingue.

Il y a, aux Etats-Unis, une opinion que je crois fondée, c'est qu'une personne, absente depuis long-temps d'une ville infectée, cède plus facilement à l'action épidémique, si elle y revient avant l'entière dépuration de l'air, que celle qui n'en est jamais sortie. La mort de M. Nocus, arrivée vers le 15 novembre, huit jours après sa rentrée à New-York, où on ne supposoit pas que la maladie existât encore, et celle de l'officier qui avoit suivi le général Thouvenot au Cap, en sont la preuve. Ces observations confirment aussi le principe que j'ai établi, que, plus la transition est brusque et la secousse forte, et plus la constitution en est altérée. Aussi est-il reconnu aux îles que les Anglais

résistent moins que les Français, et ceux-ci moins que les Espagnols. Voilà pourquoi les troupes qui avoient été en Egypte, et qu'on envoya à Saint-Domingue, furent moins maltraitées que les autres. Voilà pourquoi aussi les Africains qui, par leur transplantation aux Antilles, jouissent d'un climat meilleur que le leur, et passent d'une température brûlante à une chaleur modérée, ne sont pas sujets aux fièvres si funestes aux Européens, mais éprouvent à leur tour des maladies dont ceux-ci sont à peu près exempts. Aussi, de tous les paradoxes que j'ai entendu mettre en avant, pour expliquer l'origine de la fièvre jaune, celui qui la greffe sur la maladie des nègres n'est pas le moins étonnant et le moins absurde. D'abord, je demanderai ce qu'on entend, ce qu'on veut dire par maladie des nègres? Quel est le caractère, les symptômes, la marche de cette affection? où règne-t-elle? par qui a-t-elle été observée? Je sais très-bien qu'à raison de leur condition et du régime auquel ils sont assujettis, quelques-uns d'entre eux sont sujets aux obstructions des viscères du bas-ventre, sur-

tout du mésentère, à la dyspepsie, aux douleurs rhumatismales, à la gale et aux autres maladies cutanées, parmi lesquelles il faut compter le *pian*, espèce de dégénération vénérienne particulière et presque exclusive à la population noire. A moins que ce ne soit là la source d'où dérive la fièvre jaune, je ne vois pas comment on pourroit l'attribuer aux Africains; car cette race est incontestablement, de tous les peuples qui habitent les Antilles, celle qui est la moins exposée aux fièvres. Il est presque sans exemple aux îles, qu'un nègre ait été atteint de la fièvre jaune. Il y a plus, c'est lorsque tout succombe et périt autour de lui, qu'il semble jouir de toute la plénitude de la vie.

Au nombre des causes morales de la fièvre jaune, on doit placer au premier rang la terreur et le chagrin, dont tout le monde est plus ou moins atteint. Je ne dirai pas que l'une ou l'autre peut être assez forte pour la développer seule; mais je pense qu'elle peut en hâter le moment, et en augmenter le danger. M. Laffite, officier d'artillerie, qui, par sa force et sa bonne constitution, croyoit pouvoir tout braver, me pria d'aller voir avec

lui son frère, malade depuis quatre jours. Il étoit loin de soupçonner qu'il pût l'être de la fièvre jaune, parce qu'ayant fait comme lui la campagne d'Egypte, il ne le croyoit pas snsceptible de la prendre. Mais quel fut son étonnement et le mien, lorsqu'en jetant les yeux sur ce malheureux, nous aperçûmes tous les signes d'une mort prochaine! En effet, il succomba deux heures après. On se fera une idée de l'impression que ce spectacle dut faire sur celui qui m'avoit appelé, lorsqu'on saura que, dans la nuit, il éprouva les premières atteintes de la maladie, et mourut le cinquième jour, malgré un exutoire (1) qu'il avoit à la jambe, et malgré tous les moyens que je crus devoir mettre en usage pour lui conserver la vie.

M. Petit étoit venu à Saint-Domingue avec le projet de s'y établir; il étoit accompagné de sa femme et de ses enfans. Une grande

(1) Je note cette circonstance, parce que j'ai connu plusieurs personnes en Amérique qui croyoient qu'un cautère, un vésicatoire, et même une gonorrhée, étoient un préservatif. C'est une erreur.

partie de sa fortune avoit été convertie en marchandises propres au genre de commerce qu'il se proposoit de faire. Comme tant d'autres, il avoit fondé sur cette spéculation l'espoir d'une prompte et brillante fortune. Vaine illusion! A peine fut-il descendu au Cap, qu'il put juger, par l'état où se trouvoient les affaires commerciales, combien il s'étoit trompé: cette ville regorgeoit des marchandises qui lui avoient été expédiées de tous les ports de France, et on étoit obligé, pour s'en défaire, de les vendre à la criée, et de les laisser à cent pour cent de perte. Non-seulement cette concurrence avoit avili les produits de la métropole, mais elle avoit triplé ceux de la colonie, et élevé le loyer des maisons et des magasins à un prix exorbitant. L'impossibilité de s'en procurer força M. Petit à se loger, momentanément, au Carenage, faubourg éloigné du centre des affaires, d'où il partoit le matin pour revenir le soir, le cœur toujours plus triste et plus abattu. Cette situation étoit trop pénible pour pouvoir durer long-temps. Le vingt-sixième jour de son arrivée, il sentit tout à coup que

son courage et ses forces l'abandonnoient. Madame Petit, informée que je me trouvois dans le voisinage, me pria de voir son mari, revenu depuis une demi-heure de la ville : je le trouvai habillé, assis sur sa porte, causant avec sa famille, peu souffrant, sans chaleur et sans fièvre; la couleur de la peau étoit seulement un peu terne. Sur la question que je lui fis, s'il y avoit long-temps qu'il avoit uriné; il me répondit depuis environ vingt-quatre heures. Ce dernier symptôme étoit formidable, et ne permettoit aucun espoir. Obligé, quoiqu'à regret, d'arracher cette famille à la sécurité dont elle jouissoit, je priai l'un de ses voisins de prévenir la femme de l'état de son mari, et de la préparer à la catastrophe qui la menaçoit, et qui eut en effet lieu le surlendemain de ma première visite, et le troisième jour de la maladie.

Si jamais les essais en médecine ont pu être permis; si jamais il fut nécessaire de sortir des sentiers battus pour chercher des routes nouvelles, c'est dans une maladie qui, dans sa marche irrégulière, contredit tous les systèmes, et qui, par sa violence, triomphe de toutes les ressources de l'art : telle est la

fièvre jaune. Les ravages qu'elle a faits dans tous les lieux où elle a paru ; l'inutile application de toutes les théories ; le désir si louable de trouver un moyen d'arrêter ce fléau ; l'espérance de s'illustrer par une si utile découverte, ont dû être et ont été en effet un puissant aiguillon pour les hommes de l'art. Quoique le succès n'ait pas répondu à leur zèle, on doit leur savoir gré de leurs efforts. Il reste maintenant à apprécier l'efficacité des moyens qu'ils ont indiqués : c'est ce qu'un séjour de vingt années aux Antilles et au continent de l'Amérique m'a permis de faire ; et c'est ce travail, fruit de l'expérience, résultat d'un grand nombre d'observations, tant personnelles que communiquées, dont je crois devoir offrir ici une esquisse abrégée.

## RÉFLEXIONS SUR L'USAGE DE QUELQUES MÉDICAMENS.

### *Vomitifs. Tartre stibié.*

Cette classe de remèdes, l'un des plus puissans moyens de la médecine, avoit en sa faveur les succès qu'on avoit obtenus par

elle dans toutes les fièvres intermittentes et continues, soit bilieuses, catarrhales ou muqueuses. La détente qui suit presque toujours le vomissement, faisoit même regarder le tartre émétique comme un des meilleurs anti-pasmodiques, et c'est sous ce rapport que Lind avoit recommandé de le donner quelques heures avant l'accès. Peut-être que, dans cette méthode, les inconvéniens que l'on doit craindre égalent au moins les avantages que l'on attend d'elle. Si ce point de doctrine-pratique n'a pas encore été éclairci, il ne reste aucun doute sur l'efficacité d'un vomitif donné dans l'intervalle d'un accès à l'autre, lorsqu'on a à traiter une fièvre intermittente, ou le troisième ou quatrième jour d'une fièvre continue. La bonté de cette pratique, combattue avec force par de Haën, qui redoutoit trop les évacutions par la bouche, a été prouvée jusqu'à l'évidence par les observations de Stoll. La difficulté donc n'est pas dans le choix des deux méthodes : celle de Stoll, d'une application plus générale, est sans doute préférable; mais, dans la nécessité de constater l'identité des deux maladies : connoissance importante, et qui

est toujours plus ou moins difficile à obtenir. Quelle différence en effet ne doit pas mettre, entre l'Europe et l'Amérique, non-seulement la distance qui les sépare, mais encore toutes les autres causes qui rendent ces pays si différens l'un de l'autre !

L'émétique, si utile en Europe dans les fièvres automnales et bilieuses, donné comme vomitif, afin de nettoyer l'estomac et les premières voies, ou à petite dose et comme incisif, à dessein de solliciter et de favoriser toutes les sécrétions, a eu les plus grands succès aux Etats-Unis et aux Antilles. Il fait la base de cette foule de préparations antimoniales, si fort en usage à Angleterre et en Amérique. Cependant, à raison de l'extrême mobilité des nerfs dans les îles ; à raison du spasme qui se joint et complique presque toutes les maladies, il faut être circonspect sur son usage, et avoir préparé le corps à son action ; alors il produit les plus heureux effets. Si au contraire, on se hâte trop, si des circonstances extraordinaires tiennent le système dans un état d'irritation, si la fibre est trop relâchée ou trop tendue par les fatigues ou par un abus du régime, si les humeurs sont exal-

tées par un changement soudain et total dans la manière de vivre ; alors l'émétique accroît cet état d'orgasme, augmente le spasme, resserre la peau, concentre et renforce le foyer morbifique, bien loin de l'affoiblir en le généralisant, et détruit entièrement l'équilibre déjà troublé, au lieu de le rétablir. C'est ce qui fut démontré par l'emploi de ce remède, lorsqu'en 1792 et 1793 on crut devoir l'administrer à quelques-uns des braves volontaires du Cap, qui, avec tant de gloire, de dangers et de fatigues, venoient de faire les campagnes de l'Accul, du Lymbé et de la Grande-Rivière. Les envies fréquentes de vomir, l'évacuation même de la bile, furent une indication trompeuse. Le vomitif, au lieu de faire cesser cet accident, l'augmenta, et le soulèvement de l'estomac, qu'on avoit cru calmer par ce moyen, devenoit plus fort, plus douloureux, amenoit des placards livides sur la peau, des angoisses, le hoquet, des sueurs froides, et la mort. Tel fut le sort de tous les jeunes gens auxquels on donna imprudemment l'émétique; ceux au contraire qu'on traita par la saignée, les bains, les tempérans, virent peu à peu les symptômes

de spasme et d'irritation se dissiper, et se rétablirent presque tous à l'aide des sueurs critiques et des doux minoratifs.

Les mauvais effets du tartre émétique, donné à contre-temps, sont encore plus frappans et plus funestes dans la fièvre jaune. La secousse imprimée à l'estomac par ce remède ne s'étend point jusqu'au système général ; au contraire, le spasme semble se concentrer en raison des efforts qu'il a provoqués. L'émétique, administré dans l'intention de débarrasser les premières voies des saburres qu'on a lieu de supposer par l'inspection de la langue, a souvent occasioné un vomissement ou un flux dyssentérique, qu'on n'a pas pu arrêter. Il m'a toujours semblé que tout grand mouvement accéléroit la décomposition de l'économie animale, en frappant sur le principe vital, dont la puissance et l'action paroissent être tout à coup anéanties. J'ai vu des malades chez lesquels son effet a été aussi prompt que celui d'un venin très-actif ; aussi suis-je convaincu que rien n'est plus funeste que ce moyen employé trop tôt. Il peut être utile lorsque la fibre ramollie, distendue, moins irritable, lorsque la masse du sang, moins exaltée,

permettent la transudation d'une humeur critique ; alors le rétablissement des fonctions dérangées peut être le résultat d'un vomitif qui en aura favorisé l'évacuation. Mais, si on le donne lorsque le spasme existe encore, il est à craindre, comme je l'ai déjà dit, qu'on ne le détermine tout sur l'estomac; accident d'autant plus grave, que ce viscère est non-seulement le plus accessible, mais celui dont il importe le plus d'apaiser le désordre, et de régulariser les fonctions (1).

Il n'est point de règle sans exception, et cette maxime est vraie, surtout en médecine. Je n'affirmerai donc pas que l'émétique est toujours dangereux, je ne prétends pas proscrire ce remède; on a dû voir, par les observations que j'ai rapportées, que j'ai souvent employé les vomitifs, et quelquefois avec un succès marqué. Mais je prie d'observer que je ne l'ai fait qu'avec circonspection, et lorsque j'ai jugé que les symptômes

---

(1) *Alioqui non oportet ægrè vomentes præter naturam irritare, ut ne vires oris ventris exolvantur, quibus maximè in morbis opus habemus.*

Ætius.

de spasme et d'irritation étoient passés. Je ne me rappelle pas de l'avoir administré avant le troisième jour, et je ne conseille pas de le faire avant cette époque ; encore faut-il qu'il y ait une indication manifeste. Il est bien difficile de donner des règles certaines à cet égard : il est plus aisé de dire ce qu'il ne faut pas faire, que de prescrire les moyens qu'il convient d'employer. Une langue chaque jour plus limoneuse, dont les bords et la racine sont au moins humectés ; une haleine forte, un pouls peu fréquent, comme il l'est généralement dans cette maladie, et assez plein, sans être ballonné, comme il est rare de le trouver à cette époque, un goût d'amertume à la bouche, sont autant d'indications. Je ne parle pas des envies de vomir, parce que cette disposition est plus souvent un signe trompeur qu'une indication certaine. Au surplus, dans cette circonstance, comme dans tant d'autres, la détermination du médecin semble tenir très-souvent de l'inspiration et du génie ; qui saisit des rapports inapercevables pour le grand nombre ; je serois tenté de l'appeler une espèce d'instinct qui, né de l'aptitude, et perfectionné

par la méditation, est d'autant plus précieux, que celui même qui en est doué ne peut ni le définir, ni le communiquer. C'est le dieu de la Pythonisse, dont le souffle divin maîtrise le praticien au lit des malades, et l'abandonne dans le cabinet.

Non-seulement la circonspection est nécessaire dans l'emploi des vomitifs, il est encore un choix à faire dans les remèdes de cette classe. J'ai presque toujours préféré l'ipécacuanha au tartre stibié ; à égalité d'efforts et d'évacuations, le malade m'a toujours paru plus accablé, plus abattu, après l'effet de la préparation antimoniale, qu'après l'effet de l'ipécacuanha ; non-seulement cette racine évacue les saburres de l'estomac, mais il semble que, par sa vertu tonique, elle rétablit le ressort de cet organe que le tartre stibié, au contraire, paroît déranger et détruire.

### *Salivation, Mercure.*

M. Rush, médecin justement célèbre de Philadelphie, est celui qui le premier, je crois, a proposé et administré le mercure dans cette maladie. L'impuissance des autres moyens l'obligèrent de recourir à celui

qu'il se plaisoit à nommer le Samson de la médecine. Quelques cas heureux donnèrent de la célébrité à sa méthode; elle étoit fondée sur le principe qu'une grande irritation en fait cesser une moindre, et qu'une fluxion déterminée vers une partie dégage toutes les autres. En conséquence, il faisoit faire tous les jours, avec demi-once d'onguent mercuriel, et quelquefois davantage, des frictions vers les épaules et le cou, afin d'obtenir, le plus promptement possible, une salivation qui, d'après sa théorie, devoit non-seulement évacuer l'humeur morbifique, mais, en excitant par l'action du mercure sur le système glandulaire une autre irritation, faire cesser l'état spasmodique du système général. Le succès ne justifia point l'espoir qu'on avoit d'abord conçu de ce moyen. Quelques malades moururent avant qu'on eût pu leur procurer la salivation. Chez quelques autres, l'effet du mercure se borna à tuméfier les glandes salivaires, et à nuire à la libre introduction de l'air dans les poumons; d'autres enfin succombèrent malgré cette évacuation obtenue, ayant de plus souffert les douleurs inséparables d'une salivation abondante qu'on ne vouloit pas arrêter.

La salivation excitée par le mercure, n'est ni un préservatif contre la fièvre jaune, ni un moyen bien efficace pour la guérir. Les exemples cités en faveur de cette méthode ne sont point assez nombreux, ni les succès qu'on lui attribue assez décisifs, pour se reposer uniquement sur elle de la cure de cette maladie. L'épreuve malheureuse que j'en avois vu faire, et que j'en avois faite moi-même aux Etats-Unis de l'Amérique, me détermina à ne pas l'employer à Saint-Domingue. Elle y étoit même généralement abandonnée, lorsqu'on eut connoissance au Cap d'une méthode nouvelle, et, disoit-on, infaillible d'administrer le mercure employée avec le plus grand succès aux Iles-du-Vent. Elle consistoit à appliquer, aussitôt qu'un homme éprouvoit les premières atteintes du mal, un petit vésicatoire au bras, qu'on pansoit avec l'onguent mercuriel, ou bien avec un emplâtre saupoudré de mercure doux. Cette méthode, dont on raconta d'abord une foule de merveilles, ne résista pas long-temps au flambeau de l'expérience; fondée sur le même principe, mais moins énergique que la première, elle devoit offrir

les mêmes inconvéniens et avoir le même sort. Il fallut en effet l'abandonner.

Si la salivation produite par le mercure ne prévient ni ne guérit la fièvre jaune, l'emploi de ce remède, administré dans d'autres vues, peut avoir de très-grands avantages. J'ai vu de bons effets des pilules dans lesquelles entroient le mercure doux, le camphre, la rhubarbe, ou la magnésie, suivant les indications, et qu'on donnoit à petites doses, à dessein de tenir le ventre libre, et de prévenir les stases de la bile et des humeurs sécrétoires des viscères du bas-ventre. De tous les signes favorables de cette maladie, l'un des plus heureux est l'évacuation modérée par les selles d'une bile jaune épaisse, ressemblant à de la colle de poisson fondue. Quand cette évacuation se montre, il faut chercher à la favoriser. Dans ce cas, un léger et fondant purgatif dont on calcule les doses d'après les forces du malade et les effets qu'il produit, est préférable même aux boissons apéritives et laxatives, parce que l'estomac ne peut pas contenir un grand volume de liquide, et que l'odeur seule des médicamens le soulève et provoque le vomissement.

*Quinquina.*

Ce remède est, de tous ceux employés par les médecins, celui dont les vertus sont le plus reconnues. Nul n'inspire autant de confiance et ne la mérite à autant de titres. Il n'entre pas dans mon plan de rapporter tous les cas où il est si évidemment utile. Je dois me borner à faire observer que c'est dans les pays chauds, bas et marécageux, que l'efficacité de cette substance a été prouvée d'une manière incontestable. Là, rien ne peut tenir lieu du quinquina, et l'expérience a démontré que la plupart des malades, dont il conserve les jours, auroient péri sans lui. On peut consulter, à ce sujet, les ouvrages de Lind, de Torty, de Sénac, et surtout l'excellent Traité de M. Alibert. Les médecins qui ont exercé leur art aux Antilles, ont peut-être été plus loin qu'eux. Le quinquina, dans leurs mains, a vraiment fait des miracles : des malades dont il étoit urgent et indispensable de couper la fièvre, parce qu'un autre accès leur auroit infailliblement donné la mort, en ont pris jusqu'à huit, dix onces en décoction, par

vingt-quatre heures (1); mais, dans ces cas, l'estomac ne rejetoit pas toutes les boissons. Il y a plus : la décoction de quinquina, si amère, si généralement désagréable, n'avoit rien qui leur répugnât ; elle étoit même gardée de préférence aux autres liquides. En outre, la fièvre conservoit, ou du moins avoit eu, dès son début, le caractère intermittent; enfin, les succès obtenus par ce moyen, en avoient démontré l'efficacité. Ce sont sans doute ces raisons qui firent présumer que, dans la fièvre jaune, le quinquina auroit le même avantage ; j'étois même persuadé de son insuffisance aux Etats-Unis, par l'épreuve que j'en avois faite, que je persistois à croire qu'aux Antilles, où je lui avois vu produire de si grandes choses, et où l'intermittence semble être naturelle à toutes les fièvres, il pourroit être employé avec le même succès. Tels furent les motifs qui, en 1802, m'obligèrent d'y recourir, et de l'employer à une

---

(1) Le quinquina en décoction est la manière dont on l'emploie généralement à St.-Domingue. Il répugne moins aux malades, et leur estomac s'en accommode mieux que lorsqu'on le prend en substance.

dose énorme. Je reconnus bientôt mon erreur ; mais ne pouvant tout à coup renoncer à mes idées, et me rappelant qu'en 1777, M. Barberet, médecin de la marine à Toulon, nous avoit donné, dans ses leçons, l'histoire d'une fièvre (1) qui devenoit infailliblement mortelle, si on négligeoit de donner, et à fortes doses, le quinquina dans les deux premières vingt-quatre heures, je résolus d'essayer ce traitement, et de n'employer, depuis le commencement jusqu'à la fin de la maladie, que ce seul remède.

Un officier d'environ quarante ans, fort et robuste, éprouva les premières atteintes de la maladie dans la nuit, et me fit appeler le matin ; il avoit tous les symptômes de la fièvre jaune.

1er jour. Pouls peu fréquent. Douleur de tête. Engorgement des vaisseaux de la conjonctive. Sécheresse des gencives. Tiraillement dans les extrémités. Poids désagréable vers la région épigastrique. Chaleur modérée.

---

(1) Elle fut observée à Mahon, lorsque le maréchal de Richelieu s'empara de cette forteresse.

Limonade légère et deux onces de quinquina en décoction, à prendre dans les vingt-quatre heures.

2^e^ jour. La douleur de tête est moindre, et les courbatures ont diminué. La langue n'est point sèche, quoique les gencives soient arides.

Mêmes remèdes. De plus, deux lavemens de quinquina.

3^e^ Deux selles naturelles. Il a peu dormi; le jugement est parfaitement sain. La douleur d'estomac n'a point augmenté, mais n'a pas disparu. Les autres symptômes sont toujours les mêmes.

Deux onces de quinquina en décoction, et une prise d'un gros en substance, à prendre toutes les deux heures. Lavemens de quinquina. De l'eau rougie pour boisson.

4^e^ Le pouls est dans son état naturel. Le bas-ventre n'est ni douloureux ni tendu. La douleur d'estomac est toujours la même, et il a parfois des envies de vomir.

Mêmes remèdes. Fomentation de quinquina sur l'estomac.

5^e^ jour. Une selle liquide et puante. Pouls plus élevé. Gonflement de l'artère. Le mal-

aise augmente, et les envies de vomir sont plus fréquentes.

Mêmes remèdes. De plus, trois gros d'extrait de quinquina ajoutés à sa décoction, et lavement de quinquina toutes les trois heures.

L'agitation a été extrême dans la nuit, sans cependant qu'il y ait eu une grande chaleur à la peau. Vomissement glaireux et limpide. Il s'est formé sous l'épiderme, vers la partie interne et inférieure de la cuisse, une vessie contenant environ cinq ou six onces de sérosité jaune, semblable à celle qui est tirée par l'action d'un vésicatoire. Commencement de jaunisse. Hémorragie.

Mêmes remèdes.

6^e^ soir. Vomissemens noirs. Jaunisse extrême. Décomposition des traits du visage. Hémorragie continuelle.

7^e^. Il est mort dans la nuit.

Un jeune homme d'environ seize ans, demeurant chez le général Boyer, tomba malade à peu près dans le même temps. Il avoit eu, deux ou trois semaines auparavant, un simple accès de fièvre qui avoit disparu de lui-même. Les symptômes ne laissant aucun doute sur la nature de la ma-

ladie, je lui fis administrer une décoction de deux onces de quinquina, dans dix onces de liquide, pour prendre toutes les deux heures, en aussi grande quantité que son estomac pourroit le supporter, et lui fis appliquer un vésicatoire à la nuque, à dessein de le soulager d'un grand mal de tête dont il se plaignait, et diminuer l'engorgement des vaisseaux de la conjonctive. L'usage du quinquina, à très-forte dose, ne parut avoir aucune influence sur son mal, jusqu'au sixième jour de la maladie. A cette époque, il sentit de la chaleur; il éprouva des impatiences; on observa de la fréquence dans le pouls; le malaise et les anxiétés qui avoient été supportables, devinrent extrêmes; il eut néanmoins des vomissemens moins fréquens. Le septième jour, il se plaignit d'une légère douleur au bras, sur lequel on découvrit bientôt une rougeur érisypélateuse et douloureuse, qui s'étendoit à la partie inférieure du bras, et à la partie supérieure de l'avant-bras. Deux heures après, on aperçut une vésicule remplie d'une sérosité jaune, semblable à celle observée sur la cuisse du malade qui fait le sujet de l'observation précédente. Dans l'intention d'at-

tirer vers la peau la plus grande quantité possible de cette humeur, je fis appliquer, sur toute la partie, un cataplasme fait avec le pain, le lait et un jaune d'œuf, et fis continuer la décoction de quinquina. Dès ce moment, les vomissemens diminuèrent; il y eut une légère moiteur à la peau; les urines furent troubles; au changement de cataplasme, la tumeur avoit peu suppuré; mais la peau avoit une bonne couleur, et la suppuration du vésicatoire du cou, que je faisois panser avec le basilicum, étoit abondante et de bonne qualité. Quarante-huit heures après, il y eut un transport de la même humeur à l'autre bras. Il n'étoit pas aussi considérable que le premier, et avoit été aussi précédé par de la chaleur et par un malaise général. Le dixième jour, ces espèces de vésicatoires ne donnoient plus rien, et le malade, quoique sensiblement mieux, n'étoit pas hors de danger. La jaunisse existoit encore, et l'hémorragie revenoit de temps en temps. Il ressentoit des douleurs au dos, parfois à la tête, avoit une grande foiblesse, et des alternatives marquées de bien et de mal, dans le même jour. Je lui fis appliquer deux vésicatoires aux jambes, qui attirèrent d'abord

beaucoup de sérosité, mais qui tarirent aussitôt, malgré le basilicum avec lequel on les pansoit. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que celui du cou continuoit de donner une bonne et abondante suppuration.

Enfin, le quatorzième jour, son teint s'éclaircit; ses urines déposèrent beaucoup de sédiment, et une sueur douce qui venoit régulièrement toutes les nuits termina sa maladie; il étoit extrêmement foible, maigri et perclus, et, malgré le besoin de réparer ses forces, il étoit essentiel de ne l'exposer à aucune erreur de régime. On procéda par gradation; un mois après, il put commencer à vaquer à ses affaires. Il étoit néanmoins toujours languissant et foible, et étoit tourmenté, comme tous les convalescens, d'un appétit insatiable. J'avois tâché plusieurs fois de lui faire comprendre les dangers qu'il courroit, s'il s'y livroit. Vaines précautions! il ne put se contenir. Au bout de deux mois, il eut une rechute et une fièvre lente compliquée de diarrhée, qui terminèrent ses jours.

Je me hâte d'aller au-devant d'une réflexion que le lecteur aura faite, sans doute, et qui lui aura été suggérée par l'apparition

de ces vésicules, qu'on pourroit appeler charbonneuses. Doivent-elles être attribuées au quinquina? sont-elles d'une nature critique? jusqu'à quel point est-il nécessaire de les favoriser? Deux ou trois observations ne suffiroient pas pour résoudre des questions aussi importantes ; heureusement je ne suis pas le seul qui ait observé ce symptôme. Plusieurs médecins l'ont vu comme moi, et chez des malades qui n'avoient pas pris le quinquina en si grande abondance : et quoique, dans l'exemple du jeune homme, il semble que la nature ait voulu, et se soit en effet débarrassée par cette voie, leur opinion, ainsi que la mienne, est que cette espèce de vésicatoire naturel est rarement critique, et que son apparition doit inspirer plus de crainte que d'espoir. Ainsi l'analogie qui sembloit exister entre la fièvre jaune et les fièvres pernicieuses, analogie qui indiquoit pour la première l'emploi des remèdes qui réussissent si bien dans la seconde, a été un mauvais guide. Je ne puis pas dire que ce traitement ait été contraire ; mais je ne crois pas non plus qu'il ait sur les autres aucune espèce d'avantage.

*De la réaction.*

La foiblesse et la lenteur du pouls chez la plupart des malades, la dilatation expansive de l'artère chez beaucoup d'autres, l'anomalie du système nerveux, les mouvemens anarchiques et impuissans des fonctions vitales, l'absence ou le désordre du principe moteur, firent naître à quelques praticiens l'idée de le stimuler afin de le mettre à même de lutter avec avantage contre la cause qui tendoit à déranger l'équilibre. Cette théorie, qui remonte à la plus haute antiquité, renouvelée et prêchée par Van-Helmont, adoptée en partie par Sthall et son école, modifiée et préconisée par Bordeu et Leroy, dont en effet il est impossible de ne pas reconnoître les avantages dans beaucoup de maladies aiguës, étoit celle qui guidoit, en 1798, les médecins de New-York et de Philadelphie. Il falloit, disoit-on, attirer l'humeur morbifique du centre à la circonférence; les moyens ordinaires n'ayant pas réussi, on s'occupa d'en chercher un qui, en stimulant davantage l'action fibrillaire, pût augmenter le mouvement fébrile, et,

par suite, provoquer la transpiration, en retrempant, pour ainsi dire, le ressort du principe vital. L'immersion dans l'eau très-froide, après laquelle le malade étoit couché dans un lit chaud, et auquel on donnoit à boire une infusion diaphorétique, fut jugée propre à produire cet effet. M. Jakson, médecin de la Jamaïque, avoit recommandé ce procédé. On savoit que Samoilowitz, guidé sans doute par les mêmes vues, avoit employé avec quelque succès, contre la peste de Moscou, les frictions de glace sur la peau, et leur avoit vu produire une réaction du système, et des sueurs avantageuses. Cet exemple venoit à l'appui d'une théorie qui, quoique hardie, étoit soutenue par de grands maîtres, et justifiée par quelques cas heureux. Mais, comme je l'ai déjà plusieurs fois répété, il étoit de la nature de la fièvre jaune de se jouer de tous les systèmes. La transpiration excitée par ce traitement n'eut pas plus de succès que les autres moyens. Plusieurs malades moururent, malgré des sueurs abondantes. Dans quelques autres, il fut impossible d'obtenir cette sécrétion, et les efforts qu'on fit pour la déterminer n'aboutirent qu'à produire des stases dans la poi-

trine, des ecchymoses à la peau, le coma, le délire et la mort.

Je dois dire cependant, et on en a vu la preuve dans les observations que j'ai rapportées, que, de tous les couloirs sécrétoires, celui de la peau m'a paru le plus naturel et le plus efficace. Il est vrai qu'il faut ajouter aussi que, pour être vraiment critique, la transpiration doit être le résultat d'une disposition particulière de la nature, et non l'effet d'un traitement qui quelquefois trouble ses efforts et contrarie ses vues. La sueur obtenue par un bain tiède, et plus souvent encore par la simple infusion de fleurs de tilleul, de guimauve, ou de sureau, à chaque tasse de laquelle on ajoutoit quatre ou cinq gouttes d'esprit de nitre dulcifié, ou le double d'esprit de Mindererus, m'a toujours paru plus critique, plus salutaire que celle que j'ai quelquefois cherché à exciter par le bain froid, l'amas des couvertures, et les plus puissans cordiaux et sudorifiques.

L'augmentation du mouvement fibrillaire, surtout à la seconde période de la maladie, doit être sans doute l'objet principal des efforts de l'art; parce que, dans la fièvre

jaune, c'est son défaut d'action qui en fait le plus grand danger. Ainsi donc, un moyen qui rendroit à l'ensemble du système nerveux plus d'énergie, et aux vaisseaux une oscillation plus forte, seroit de la plus grande utilité. Mais la difficulté est d'obtenir cet effet, sans augmenter le spasme et l'irritabilité motrice, et surtout l'extrême sensibilité de l'estomac ou de tout autre organe. On conçoit aisément que, si le jeu du système artériel n'est plus au ton des autres systèmes; si, dans le temps que la masse des humeurs est plus dilatée, son mouvement plus précipité, les systèmes lymphatique, glandulaire et aérien, sont au contraire plus resserrés et plus tendus, il en résultera une oppression et une suffocation, si le désordre se passe dans la poitrine; des vomissemens, des inflammations, et l'érosion des vaisseaux, quand le siége est dans l'estomac et les intestins; les convulsions, le délire, le coma, lorsque c'est l'organe cérébral qui n'est point en rapport; les tumeurs charbonneuses, les érisypèles gangréneux, lorsque c'est dans une partie des tégumens et du tissu cellulaire que se fait la résistance. Ainsi, non-seulement il

faudroit un moyen qui ranimât le système nerveux, mais il faudroit encore qu'il étendît une action égale et uniforme sur tous les autres systèmes; et, en même temps qu'il conserveroit aux principes constitutifs du sang ses proportions nécessaires, qu'il préviendroit la dissolution vers laquelle il tend, il rendît à la fibre en général, aux solides et aux fluides qui constituent les différens organes, le ton juste et convenable à leurs actions particulières et réciproques, du concours desquelles dépendent le rétablissement et le maintien de l'équilibre.

Je croyois être le premier à qui les phénomènes de la fièvre jaune eussent suggéré les réflexions qu'on vient de lire : je me trompois. Ce que Massa dit, sur le même sujet, est extrêmement remarquable par la conformité des vues et des expressions dont nous nous sommes servis. On seroit porté à croire que je l'ai copié. Cependant je puis affirmer que je n'avois jamais lu les ouvrages de ce praticien, lorsque, pour la première fois, je publiai mes recherches sur la fièvre jaune. C'est au prix que j'ai toujours attaché à l'opinion et à l'autorité des praticiens observateurs que je dois la connois-

sance du passage que je vais rapporter.

La cause de la fièvre pestilentielle, dit Massa, en se compliquant avec des dispositions particulières des différens systèmes, se montre avec des symptômes et des accidens différens. Lorsque l'estomac contient des impuretés putrides, ou a été affoibli avant la manifestation de la fièvre par de mauvais alimens, la cardialgie, les nausées, les vomissemens l'accompagnent. Mais lorsque la cause pestilentielle est plus en rapport avec les fonctions de la poitrine, ou trouve moins de résistance dans cette partie que partout ailleurs, alors on éprouve de l'oppression, de la toux, un feu intérieur que les boissons n'apaisent pas : la face est rouge et violette, la langue aride et sèche. Si le cœur ou ses enveloppes sont frappés, on remarque un pouls petit et misérable, des angoisses sans fin, les traits du visage sont décomposés, les yeux deviennent caves, et la lypothimie, les syncopes, les sueurs froides annoncent une mort prochaine. Mais si la cause est dans la tête, on observe, dès le premier jour, une aberration de toutes les facultés mentales; tantôt un coma profond, tantôt une insomnie

cruelle; de plus, des mouvemens spasmodiques dans le système musculaire, et l'impossibilité de marcher et de rester debout: phénomènes vraiment inexplicables, sans les dispositions individuelles par lesquelles l'action de la cause morbifique est modifiée.

Il résulte des observations que j'ai rapportées, et des réflexions qu'on vient de lire, que la nature n'a pas trop de toutes ses ressources, et doit être libre de tous ses mouvemens. Toutes les voies sécrétoires ont été pour elle un moyen de guérison; et, si la transpiration a offert plus de chances heureuses, si cette voie paroît la plus naturelle, ce n'est pas en la sollicitant trop violemment qu'on parvient à l'établir. Bagliavi remarque que dans des circonstances à peu près semblables, la tâche du médecin consiste à épier avec soin et à favoriser sans trouble l'effort que la nature fait pour se débarrasser du poids qui l'opprime.

Je ne pousserai pas plus loin l'analyse des autres médicamens employés contre la fièvre jaune. Cependant je dois dire un mot des vésicatoires. Ce moyen, sur lequel on avoit fondé de si grandes espérances, quelquefois utile au commencement et vers la fin

de l'épidémie, a été reconnu inutile et souvent nuisible, lorsqu'elle est parvenue dans son état. Il a été prouvé qu'alors il précipitoit la dissolution des humeurs. Si quelquefois le vomissement a été arrêté par l'action des cantharides sur la région épigastrique; si la tête est devenue plus libre, si les yeux se sont dégorgés par son application à la nuque; je dois prévenir qu'alors même la maladie n'en a pas moins parcouru tous ses périodes, et s'est très-souvent terminée d'une manière funeste.

Le camphre, à raison de sa vertu calmante, diaphorétique et antiseptique, est un excellent remède; mais son odeur et sa saveur répugnent à beaucoup de malades; il faut le donner alors sous la forme des pilules. J'ai vu de très-bons effets d'un mélange de camphre, de mercure doux et de la rhubarbe, à la dose prescrite ci-dessus. Dix grains, pris toutes les heures, procuroient ordinairement deux ou trois selles dans la journée; une plus grande évacuation eût été dangereuse, à moins que le malade ne se trouvât mieux, ne se sentît plus fort après chaque selle,

et ne rendît une matière jaune, bilieuse et poisseuse. Dans ce cas, on pouvoit aller jusqu'à cinq ou six.

Le musc, si vanté comme antispasmodique, donné à la dose de vingt grains, dans l'intention de calmer l'irritation de l'estomac, n'a produit, à ma connoissance, aucun effet. Je lui crois moins de vertu qu'à l'éther et à l'esprit de nitre dulcifié.

L'opium a été employé seul, ou associé à d'autres médicamens. Quand il a été administré à grandes doses, d'après la théorie du docteur Brown, il a été plus irritant, plus incendiaire que tous les autres remèdes stimulans. Quand on l'a fait prendre à raison de sa vertu sédative et calmante, je ne me suis pas aperçu qu'il ait eu, sur le spasme du système gastrique, plus d'efficacité que les potions salines et que les autres remèdes qu'on a coutume d'employer en pareil cas. Un sommeil de trois heures, procuré par une forte dose de laudanum; un autre, produit par l'extrait aqueux d'opium, n'ont pas empêché le vomissement de revenir, et alors même ils avoient augmenté la disposition à la jaunisse et à la dissolution.

L'usage des acides, soit végétaux ou minéraux, exige de la circonspection. Il n'est pas rare de voir des malades, dont l'estomac se soulève à la première gorgée de limonade, supporter beaucoup mieux la décoction de chicorée ou de chiendent, l'infusion de fleurs de guimauve, de tilleul, etc. Il en est un grand nombre d'autres qui se plaignent d'un goût acide à la gorge, et d'une douleur brûlante qui occupe tout le trajet de l'œsophage, et qui est rendue plus atroce à chaque vomissement. Dans ce cas, je n'ai rien employé qui m'ait aussi bien réussi que l'huile de ricin fraîche, donnée à la dose d'une cuiller à café toutes les heures. J'ai souvent observé qu'elle arrêtoit le vomissement, atténuoit ce goût âcre et caustique qui l'accompagne, ouvroit le ventre, lubrifioit le canal intestinal, et déterminoit sans secousse, sans trouble et sans danger vers l'anus, l'humeur bilieuse, trop souvent engorgée dans les canaux du foie, et forcée, à cause du spasme du tube intestinal, de refouler vers l'estomac; ce qui entretient le vomissement et les anxiétés qui l'accompagnent. Je dois à ce médicament deux ou trois guérisons désespérées. Je suis persuadé qu'il a beau-

coup contribué à celle de M. Garolla; je ne connois pas de meilleur absorbant pour neutraliser les acides, ni de meilleur laxatif pour tenir le ventre libre. Sa qualité de substance grasse m'avoit d'abord prévenu contre son usage; je craignois sa vertu relâchante; mais la théorie doit céder à l'expérience, et celle-ci m'a appris que, sous un très-grand nombre de rapports, l'huile de ricin étoit pour la fièvre jaune le remède le plus généralement utile, et toujours le moins dangereux.

Les grands avantages qu'on retire de l'esprit d'analyse; ceux qu'on a cru trouver dans les méthodes perturbatrices, ont été d'un bien foible secours dans le traitement de la fièvre jaune. Il semble que, dans cette maladie, la nature, vaincue dès le principe, ne puisse plus faire aucun effort, et soit obligée de céder sans résistance. L'axiome connu *sublatâ causâ tollitur effectus*, est ici en défaut. On a sous les yeux une ségrégation de tous les élémens de l'économie animale, sans aucun moyen connu et constaté pour en arrêter les progrès. Il faut être le témoin impuissant d'une dissolution qui triomphe de tous les efforts de la médecine; de là

naît la difficulté d'établir quelques règles générales, de poser quelques principes fondamentaux; de là, aussi l'incertitude du pronostic, et la nécessité de n'employer que la méthode curative naturelle. Cependant il est un signe qu'on peut consulter avec quelque succès; c'est celui du pouls, dont la connaissance est d'autant plus importante, qu'il conserve seul le caractère indicateur qui le rend si précieux dans le traitement des maladies. Il ne faudroit pourtant pas le croire infaillible; ce n'est qu'une trame légère il est vrai, et qui se rompt quelquefois dans nos mains, mais qu'on auroit tort d'abandonner, parce qu'on peut en retirer quelques fruits. Voilà pourquoi j'ai souvent parlé dans les observations que j'ai rapportées du pouls foible, lent, petit, serré, et du pouls gonflé, ondulant, et, pour ainsi dire, gazeux. Cette différence indiquant un choix dans les moyens à mettre en usage, devoit être soigneusement déterminée. Une sueur abondante et chaude, produite par l'augmentation de l'action fibrillaire, étant indiquée dans le premier cas, j'ai employé le bain tiède, les frictions sèches, les infusions diaphorétiques, les légers cordiaux, le cam-

phre, l'esprit de nitre, celui de Mindererus, etc.; dans le second, où il étoit nécessaire de s'opposer à la trop grande expansion des humeurs, et de comprimer autant que possible l'extrême dilatation des vaisseaux, j'ai eu recours de préférence à la saignée, lorsque j'étais appelé à temps, et si le tempérament et les forces du malade le permettoient; aux acides végétaux et minéraux, au bain froid, dans lequel je faisois ajouter du jus de citron ou tout autre acide, aux légers purgatifs et au quinquina, suivant les indications et les circonstances.

Les partisans de la doctrine des crises pourront citer en sa faveur l'exemple de la fièvre jaune. En effet, quelle que soit sa terminaison, elle est généralement soumise comme toutes les autres maladies aiguës, à l'influence des jours critiques. Les observations que j'ai rapportées en sont la preuve. On verra, en comparant les dates, que c'est presque toujours au quatrième, au septième, au neuvième, au onzième et au quatorzième jour, qu'ont paru ces mouvemens qu'on appelle critiques. Je n'entends pas par ce mot un effort toujours heureux de la nature, mais un changement quelconque, fa-

vorable ou funeste, qui arrive à une époque déterminée. J'ai cependant observé que, lorsque ces changemens étoient favorables, leur apparition étoit encore plus régulière, et suivoit davantage la marche critique, que lorsqu'ils étoient malheureux.

Les signes qu'on peut regarder comme heureux et salutaires, sont:

Une chaleur douce, égale, accompagnée d'un mouvement fébrile qui, au lieu de s'éteindre le quatrième jour, se prolonge jusqu'au septième et jusqu'au onzième.

Une sueur dont l'abondance enlève quelquefois la maladie dès les trois premiers jours, mais qu'on peut regarder comme essentiellement critique, lorsqu'elle paroît le quatrième ou le septième.

L'évacuation modérée, par les selles d'une bile jaune et épaisse, après laquelle le malade ne se sent point affoibli.

Le retour régulier de l'évacuation menstruelle et l'apparition du flux hémorroïdal.

Les signes qu'on doit regarder comme malheureux, sont:

L'irritation, le spasme de l'estomac, les nausées vers le commencement de la maladie, les vomissemens opiniâtres vers son

état, l'absence de la fièvre, la prostration des forces, la frayeur, les inquiétudes du malade, et les défaillances qu'il éprouve quand il veut s'asseoir sur son lit, ou descendre à terre.

La jaunisse cachectique qui se montre, et l'hémorragie qui se déclare avant le septième jour; au-delà de cette époque, l'ictère biliaire et le saignement du nez sont moins dangereux, et ont souvent été critiques et favorables.

La dilatation extrême des artères est d'un mauvais présage.

Les éruptions miliaires, les vésicules érisypélateuses, les tumeurs charbonneuses, à quelque époque de la maladie qu'elles paroissent, sont des symptômes presque toujours funestes.

Le hoquet, les ecchymoses livides à la peau laissent peu d'espoir.

Le vomissement noir, une respiration pénible et haletante, un pouls petit et insensible, un flux sanguinolent, annoncent un péril imminent.

La suppression des urines qui s'y joint une mort inévitable et prochaine.

## RÉSUMÉ.

Je ne me dissimule pas que la lecture de cet Essai laissera beaucoup de choses à désirer, surtout dans la partie la plus intéressante, celle du traitement. Une méthode curative moins incertaine, plus fixe, eût sans doute satisfait davantage; mais eût-elle été plus utile ? Je ne le pense pas, parce qu'elle eût été l'ouvrage de l'esprit de système, et non le résultat de l'expérience acquise au lit des malades. Dans l'état actuel de nos connoissances, la fièvre jaune peut-elle être considérée comme une maladie constante dans sa marche, invariable dans ses symptômes, affectant un siége déterminé, une série de fonctions toujours les mêmes; ou faut-il la regarder comme la plus dangereuse de toutes les fièvres malignes épidémiques, laquelle à raison de la multitude et de l'intensité des causes qui concourent à son développement, et des organes divers qu'elle affecte, repousse tous les systèmes, et triomphe de tous les moyens de l'art ? Le traitement doit-il être exclusivement rationnel, ou faut-il ne se con-

duire que d'après les symptômes de chaque malade, sans avoir égard à aucune espèce de théorie. Les moyens préservatifs sont-ils d'un usage plus facile, plus sûr que les moyens thérapeutiques ? Quels sont ceux qui doivent être préférés ? Leur application sera-t-elle dirigée contre un germe exotique et contagieux, dont il faut, à tout prix, repousser l'importation ; ou aura-t-elle pour objet principal l'éloignement des causes locales et domestiques qui vicient l'air ?

Comme ces questions intéressent la félicité publique, le gouvernement a dû en désirer la solution.

Tel est le motif qui a déterminé la mission de plusieurs médecins français en Espagne. Si le zèle, les lumières, le dévouement sont des titres à la confiance, et des garans des plus grands succès, les leurs ne sauroient être douteux. En attendant le résultat de leurs travaux, je pense qu'il importe, non-seulement à tous les médecins qui exercent leur art dans les villes ravagées par la fièvre jaune ; mais encore à tous les magistrats et à tous les administrateurs ; de ne pas perdre de vue les propositions suivantes, extraites de l'ou-

vrage qu'on vient de lire et qui en sont le Résumé.

La fièvre jaune est sous les tropiques un combat entre l'action vitale qui conserve, et celle d'un agent délétère qui détruit.

La mort, ou la modification du système opérée par lui, est le résultat de la lutte.

Un degré de chaleur auquel le corps n'est pas accoutumé, en est la cause première et principale.

Telle est l'idée qu'il faut se faire de la fièvre jaune. Elle est ici réduite à ses plus simples élémens, abstraction faite des autres causes qui la compliquent.

L'étude, la connoissance, l'analyse de ces causes que j'appelle secondaires, doivent principalement attirer l'attention du médecin.

1° Parce qu'elles ne sont pas constamment les mêmes, et qu'à raison des lieux, des temps et des circonstances, elles diffèrent en nombre et en intensité.

2° Parce que c'est à ces causes secondaires que la fièvre jaune doit, dans les zones tempérées, le plus redoutable de ses attributs, l'action typhoïde : et dans les régions

équatoriales, le caractère violent qu'elle y déploie dans quelques circonstances.

Une température constamment élevée, jointe à l'humidité et à des positions naturelles qui font qu'un pays est ce qu'il est, la rendent endémique aux Antilles. La chaleur et l'air atmosphérique profondément vicié par d'autres causes locales et accidentelles, sont le moteur principal qui la détermine, et l'agent spécial qui la propage aux États-Unis et en Espagne.

La preuve en est qu'il suffit en Europe de s'éloigner de l'enceinte des villes pour en être exempt; et qu'aux Antilles, le séjour à la campagne et un genre de vie approprié au climat, en font même disparoître les symptômes les plus dangereux.

Il résulte de ces réflexions que l'art ne pouvant rien ou peu de chose sur la cause principale et première, la chaleur; l'attention et les efforts de la médecine et de l'administration doivent être dirigés sur les causes secondaires particulières et locales de cette maladie.

En conséquence, les habitans d'une ville située hors des tropiques, et affligée de la fièvre jaune, doivent, dès son apparition,

se hâter d'en sortir, parce qu'une fois déclarée, cette maladie ne peut être domptée que par le froid. L'émigration est donc une mesure indispensable et urgente ; ensuite, et c'est ici le point important : toutes les causes qui tiennent aux lieux, au temps et aux circonstances, capables de vicier l'air et de troubler les fonctions de l'économie animale, doivent être éloignées, et, s'il est possible, détruites avec autant de soin que de promptitude et de persévérance. Par là seulement on peut atteindre à la source du mal ; mais, pour parvenir à ce but, je le répète, les lumières et les efforts des médecins ne suffisent pas, il faut le concours réuni de la science et de l'autorité.

Les habitans des Antilles doivent employer des mesures, sinon les mêmes, au moins équivalentes et anologues. On sait qu'un logement commode, qu'un exercice modéré, que le contentement de l'esprit, les soins de l'amitié, avoient suffi pour reléguer la fièvre jaune dans les hôpitaux. Ses retours étoient même très-rares, et dépendoient, comme on a pu s'en convaincre, à quelques circonstances extraordinaires.

Aux précautions et aux moyens que je

viens d'indiquer, et qui sont applicables à toutes les classes et à toutes les professions, on doit ajouter, pour les troupes en temps de guerre,

La cessation de la campagne vers la fin du mois d'avril ;

Leur cantonnement dans des lieux élevés et montagneux ; la propreté de leurs quartiers ; une quantité suffisante de hardes pour changer en cas de pluie ou après une forte sueur ; des hôpitaux nombreux, bien situés et bien ordonnés pour les soigner, lorsqu'elles sont malades.

FIN.

# TABLE DES MATIÈRES.



FIN DE LA TABLE.

## *ERRATA.*

| | | | |
|---|---|---|---|
| Page 35, ligne | 6, | *lisez* | Willis *au lieu de* Willisque. |
| 37, | 21, | | observés *au lieu d'*observées. |
| 97, | 13, | | employa *au lieu d'*emploie. |
| 236, | 25, | | de *au lieu de* à |

*Ouvrages qui se trouvent chez* COMPÈRE jeune, *Libraire, rue de l'École de Médecine, n° 17, à Paris.*

---

*MORGAGNI de sedibus et causis morborum, per anatomen indagatis*, neuvième édition, exécutée avec le plus grand soin, en caractères neufs, sur carré fin d'Auvergne, avec les notes de M. Chaussier, professeur d'anatomie et de physiologie à la Faculté de médecine de Paris ; huit très-forts volumes in-8°. Paris, 1820 à 1822. . . . . 64 fr.

*Nota.* Il y a quelques exemplaires de cet ouvrage en papier satiné, dont le prix est d'un franc de plus par volume. Les lettres et l'argent doivent être affranchis à l'adresse ci-dessus.

On ajoutera 2 fr. 50 c. de plus par volume, pour recevoir l'ouvrage franc de port par la poste.

AUBRY. Oracles de Cos. Montpellier, 1812, in-8° br. 6 fr.

BOLLET. Manière de conduire les enfans, depuis leur naissance jusqu'à l'âge de sept ans, d'éviter les convulsions, le croup et la coqueluche, brochure in-8°. . . . . . . 1 fr.

CAFFIN. Du caractère de l'inflammation, de la congestion et de l'épanchement pendant la vie et après la mort ; brochure in-8°. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 75 c.

CELSE. Traité de la médecine, latin-français en regard, texte conforme à l'édition de *Léonard Targa*, traduction de *Henri Ninnin*, revue et corrigée par M. L***, docteur en médecine ; 2 gros volumes in-12 de 1092 pages, pap. fin, caractères neufs, brochés. . . . . . . . . . . . . . 15 fr.

DALMAS. Recherches historiques et médicales sur la fièvre jaune ; nouv. édit. Paris, 1822, in-8° br. 3 fr. 60 c.

DESRUELLES. Traité du Croup. Paris, 1821, 1 vol. in-8°. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 4 fr.

FOUQUET. Essai sur le pouls, par rapport aux affections des principaux organes ; nouv. édit., augmentée d'un Mémoire sur la sensibilité. Montpellier, 1818, in-8° br. 4 fr. 50 c.

HIPPOCRATE. Des Airs, des Eaux et des Lieux, grec-français en regard, traduction littérale, accompagnée de Va-

riantes, de notes critiques et médicales, par *M. J. N. Chailly*, docteur de la Faculté de médecine de Paris, un vol. in-12 broché. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 3 fr.

HUARD. Considérations médico-légales sur deux articles du titre second du Code pénal; *thèse recherchée*, présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 23 juillet 1819, brochure in-4° de 50 pages. . . . . 1 fr. 50 c.

LARREY. Recueil de Mémoires de chirurgie. Paris, 1821, in-8°, fig. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 6 fr. 50 c.

— Considérations sur la Fèvre jaune, brochure in-8°, deuxième édition. . . . . . . . . . . . . . . . 1 fr. 25 c.

LASSIS. Causes des maladies épidémiques. Paris, 1822, 1 vol. in-8°, broché . . . . . . . . . . . . . 4 fr. 50 c.

MEYRIEU. Table synoptique des accouchemens, d'après une division naturelle et une réduction des positions du fœtus, avec la manœuvre de chacune d'elles, en une feuille in-fol. Paris, 1822. . . . . . . . . . . . . . . 1 fr. 50 c.

MOULIN. Cours pratique d'accouchemens. Paris, 1821, in-4°, broché. . . . . . . . . . . . . . . . . . . 4 fr. 50 c.

PATISSIER. Traité des maladies des artisans, et de celles qui résultent des diverses professions, d'après Ramazzini. Paris, 1822, 1 vol. in-8°. . . . . . . . . . . . . . . . . 7 fr.

THOMAS DE TROISVÈVRE. Division naturelle des tempéramens, tirée de la fonctionomie; brochure in-8°. Paris, 1821. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 1 fr. 25 c.

VIGNES. Formulaire-pratique à l'usage des jeunes médecins. Paris, un vol. in-18 broché. . . . . . . 2 fr. 25 c.

*N. B.* Le même Libraire se charge de faire les abonnemens aux journaux de médecine et aux journaux politiques. Il tient un assortiment général des livres de médecine et des sciences accessoires, et se charge aussi de commissions en librairie, tant pour la France que pour l'étranger.

---